

PAGE

MANQUANTE

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 15 JUIN 1898

BOUQUET DE PENSÉES

Le riche, en se battant, garantit son visage, mais le pauvre cherche à sauver son habit.

x

C'est l'erreur des autres qui nous inspire le plus de confiance dans notre propre habileté.

x

Quelle différence énorme il y a entre ce que nous sommes et ce que nous voudrions que les autres soient ?

x

Le plus beau compliment qu'une femme puisse faire à une autre femme, c'est de lui dire qu'elle est bien "conservée".

x

De tous les moyens admis pour devenir riche, l'héritage est bien certainement le plus satisfaisant et le plus convenable.

x

Placez, autant que cela sera en votre pouvoir, de l'argent au nom de votre femme. Son second mari pourrait bien ne pas posséder un sou.

x

La persistance est un des chemins du succès. Il y a pourtant une exception, c'est quand une poule s'obstine à couvrir un œuf de faïence.

x

Le progrès a beau être grand, il reste encore beaucoup de personnes qui pensent qu'un fer à cheval au dessus d'une porte, est bien supérieur à un pied de cheval.

x

On prétend qu'un homme est toujours nerveux quand il fait une demande en mariage. Une chose certaine c'est qu'une jeune fille est toujours nerveuse quand il ne la fait pas.

UN SOLITAIRE.

UN GRAND RÉCONFORTANT



Le pasteur. — Ne savez-vous pas, mon ami, que le whisky est un terrible débilitant pour le corps ?

L'ivrogne. — Ne dites donc pas ça, mon révérend. Moi, quand j'ai pris quelques coups, il faut quatre hommes pour me tenir.

TOUT ALLAIT BIEN



Monsieur Engros (indigné). — Alors, vous êtes certain que la caisse n'est pas correcte ?

L'expert comptable. — Non, monsieur, il y a une erreur de \$50 et...

Monsieur Engros (furieux). — J'avais toujours pensé, en effet, que ce teneur de livres était un vaurien et qu'il me volait, aussi...

L'expert comptable. — Mais, monsieur Engros, vous confondez, il y a dans la caisse \$50 en plus...

Monsieur Engros (exultant). — Donnez-les moi et ne dites rien. Peut-être a-t-il oublié de retirer son salaire. Ça va bien... ça va bien !

PAS DE SA FAUTE

Le régisseur. — Je suis absolument désappointé de votre jeu, monsieur Ducabot. Vous avez complètement raté la scène d'amour par votre froideur et votre manque d'entrain.

Le jeune premier rôle (vexé). — Aussi pourquoi souffrez-vous que la jeune première mange de l'ognon ?

IL SE TROMPAIT DE PORTE

La servante. — Monsieur n'y est pas, mais vous pouvez laisser le compte, je le lui remettrai.

Le visiteur. — Le compte ? Mais je n'en ai pas à lui remettre. Je désirais...

La servante (lui refermant la porte au nez). — Pas de compte ! A'ors, ce n'est pas ici, vous devez vous tromper de porte.

JADIS ET AUJOURD'HUI

Oncle Penoute. — Combien de temps as-tu été fiancée, Hortense ?

Hortense (avec un soupir). — Deux courtes années, mon oncle !

Oncle Penoute. — Et combien de temps as-tu été mariée ?

Hortense (avec deux soupirs). — Deux longues années, mon oncle !

CHOSSES ET AUTRES

Premier politicien. — Que feriez-vous si vous étiez obligé de recommencer votre vie ?

Second politicien. — Ah, je me garderais d'écrire aucune lettre ni de faire aucune promesse.

SON AVIS

Le père. — Pensez-vous que je devrais faire cultiver la voix de ma fille ?

Le visiteur. — Je pense bien que vous devriez y faire quelque chose.

MESURE DÉSESPÉRÉE

La maîtresse de pension (à table). — Messieurs, je vais vous apprendre une nouvelle, c'est que votre collègue, M. J'enaitrop, va se marier la semaine prochaine et tenir maison.

Le chœur. — Bah !

Un célibataire endurci. — Ça ne me surprend pas du tout ; il y a un bout.

Le chœur. — Comment ça ?

Le célibataire endurci. — Il arrive un moment où un homme préfère prendre une mesure désespérée plutôt que de mourir à petit feu dans sa maison de pension.

Ce que la pauvre maîtresse a fait une figure !

IL N'EN CONNAISSAIT QU'UNE

Vieux monsieur (à un petit garçon qui pleurait). — Allons, mon petit homme, pourquoi pleures-tu comme cela ?

Le petit garçon. — Comment voulez-vous que je pleure, vous ? C'est la seule manière que je connaisse.

IL A ÉTÉ ACCEPTÉ

Elle (minaudant). — Vous est-il possible de deviner mon âge ?

Lui (roublard). — Non, je ne le puis, mais je vous assure que vous ne le paraissez pas.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLXXXIII

ENFANT ROSE

Pour chaque enfant qui naît ici-bas, Dieu fait naître
Un petit fossoyeur expert en son métier,
Qui creuse incessamment sous les pieds de son maître
La place où l'homme un jour s'abîme tout entier.

Connaissez-vous le vôtre ? Il est hideux peut-être,
Et vous tremblez de voir à l'œuvre l'ouvrier ;
Par un regard si doux le mien s'est fait connaître,
Qu'à sa merci mon cœur m'a livré sans quartier.

C'est un bel enfant rose et blanc ; sa lèvre est douce ;
De caresse en caresse à ma fosse il me pousse ;
On ne saurait aimer d'assassin plus charmant !

Espégle, as-tu fini ? Dépêchons. L'heure approche,
Donne avec un baiser ton dernier coup de pioche,
Et dans ma tombe en fleurs pose-moi doucement !

JOSÉPHIN SOULARY.

TROIS AGES DU COEUR

C'est le matin, dans le bois joyeux, sous la voute verdissante des
érables, à travers laquelle filtrent les rayons d'un soleil d'or.

Le parfum suave des fleurs printanières monte aux narines et je
marche, confiant dans l'avenir, ivre de la joie de vivre, l'oreille charmée
par le chant de l'oiseau qui s'éveille, les yeux apercevant, — par instant,
— le riant profil que découpe une montagne verdoyante sur les bleus et
limpides horizons, profonds, infinis.

C'est le matin, frais, jeune, d'où semble jaillir l'hymne d'espoir, de jeu-
nesse, d'avenir !

Et les vertes frondaisons des érables, agitées par une légère brise du
sud, semblent murmurer : " J'aime ! "

C'est, dans le bois joyeux, l'écho de ma jeunesse qui chante.....

C'est à midi, encore dans le bois, rendu mélancolique par les atteintes
automnales et où les feuilles élégantes de l'érable, à travers les masses
de verdure déjà jaunissantes, piquent leur note de vieil or ou de sang.

Quelques légers nu-
ages voilent le soleil
et l'oiseau ne fait en-
tendre son chant qu'à
de rares intervalles.

L'odeur des écor-
ces, des feuilles hu-
mides, — jonchant dé-
jà le sol, — constituent
un parfum capiteux,
troublant.

Mais voilà que les
nuées s'amassent der-
rière la montagne,
dont le profil se dé-
coupe, fortement es-
tompé de jaune et de
brun, sur le ciel gri-
sâtre et blafard.

Puis monte, peu à
peu, avec le vent du
nord qui s'élève, com-
me un grondement
de colère, et moi, im-
pressionné, énérvé
par l'approche de l'o-
rage, je vais, pâle et
sombre, à pas précé-
pités, me remémorant
mes ambitions déçues,
mes rêves irréalisés.

Et, maudissant le
présent, j'entends,
tout à coup, le long
frémissement des
feuilles sous l'ondée
qui commence, des
feuilles qui semblent
répéter, sans cesse :
" Je souffre ! Je souf-
fre ! "

C'est, dans le bois
mélancolique, l'écho
plaintif de mon âge
mûr qui gronde.....

C'est dans le bois,

UN HOMME QUI ÉTAIT LAS DE LA VIE



Le directeur des assurances. — Enfin, monsieur Finot, n'expliquez vous pourquoi
monsieur Laconnais, a pris une grosse assurance sur la vie en faveur de sa belle-
mère ? On n'a jamais entendu parler de chose pareille.

L'agent (souriant). — C'est que vous ne connaissez pas Laconnais, M. le Direc-
teur. C'est un homme qui était las de la vie.

Le directeur. — Eh bien ?

L'agent. — A présent, il dit qu'il a quelque chose qui le rattache à l'existence.

toujours, mais dans le bois sinistre, le soir, alors que l'hiver a métamor-
phosé arbres et branches, jadis chargés de feuilles, en de maigres et
hideux squelettes semblant vouloir étreindre le sol dénudé.

Une âcre et subtile odeur de plantes en décomposition vous prend à la
gorge et l'oreille ne perçoit aucun son, car le pauvre oiseau, transi de
froid, se tait, blotti dans son abri.

Un épais et sourd tapis de neige, de la neige dont les blancs flocons
tombent silencieusement, sans cesse, recouvre la terre.

L'horizon semble s'être rétréci encore, touchant presque le sommet de
la montagne, se détachant à peine sur le ciel gris, bas, triste au possible.

Jetant un regard en arrière de la route parcourue, je ne vois plus la
plaine que je sais bien pourtant être là, mais dont les ondulations ont
subitement disparu, nivelées par la neige.

Et c'est bien l'emblème d'une longue suite d'années écoulées, — toute
ma vie, — dont il reste à présent si peu !

C'est bien la représentation fidèle du vide de mon existence ; l'effon-
drement des rêves, la vanité des amours, l'inanité des haines.

Et, songeant au passé, il me semble entendre alors, dans le craquement
lugubre des branches, ployant sous le poids de la neige accumulée, ces
mots, faiblement prononcés : " Je meurs ! Je meurs ! Je meurs ! "

C'est, dans le bois si-
nistre, l'écho de ma
vieillesse qui pleuro...

SILVIO.

ÉCONOMIE

LA FORCE DE
L'HABITUDE

Elle. — Vous dites
que je suis la seule
femme que vous ayez
vraiment aimée ?

Lui. — Oui, et c'est
la vérité, ma chère
amie.

Elle. — Est-ce bien
vrai au moins ce que
vous dites là et le cro-
yez-vous sincèrement ?

Lui. — De tout mon
cœur !

Elle. — Et qui vous
fait me dire cela ?

Lui (distrain). — La
force de l'habitude.

HASARDEUX

Melle Vieillebrigue
(miraculant). — Pou-
vez-vous deviner, M.
Dude, l'âge que j'ai ?

M. Dude. — Excusez-
moi, mademoiselle, je
ne voudrais pas vous
offenser.



La mère. — Voyons, Freddie, t'avais-je donné la
permission d'aller te baigner, aujourd'hui ?

Freddie. — Non, maman, mais tu m'avais donné
jusqu'à six heures, héhé.

La mère. — Et bien ?

Freddie. — Je suis rentré à cinq heures et j'ai éco-
nomisé un peu de la permission d'hier pour aujourd'hui.

DEUX SOUFFRANCES



Monsieur (sarcastiquement). — Je voudrais bien sa-
voir ce que souffre cette malheureuse autruche quand
on lui arrache les plumes qui doivent orner vos cha-
peaux ?

Madame (froilement). — Pas la moitié autant, je
pense, que tu parais souffrir quand je t'arrache, à toi,
le prix de mes pauvres plumes.

LE VRAI MOMENT



Elle (après la demande en mariage que vient de lui faire le jeune Oscar). — Je pense, mon ami, que vous feriez mieux de ne pas voir papa aujourd'hui. Ma modiste est venue lui porter le compte du mois et elle part à l'instant.

Lui (qui, quoique jeune, a de l'expérience). — Au contraire, Ethel, c'est juste le bon temps. Il va être enchanté de se débarrasser de vous.

VUE D'ALGER

Viens nous te montrons encore
Nos cités aux blancs minarets ;
Leurs toits plats que le soleil dore,
Leurs carrefours étroits et frais.

Quel doux réveil pour ta paupière
Quand tu verras au loin sur l'eau,
S'ébaucher Alger la guerrière,
Si belle du pont d'un vaisseau.

Quand l'aurore à son front s'incline
Et, d'un doigt encore incertain,

Avec ses murs, sur la colline,
Dessine un triangle lointain...

Et que des vagues de lumière
Là-bas, font briller ses maisons,
Comme une opulente carrière
De marbre pur, aux reflets blonds !

Et qu'autour de la blanche proue
Immobile sur un lac bleu,
A peine un léger flot se joue :
Neige qui se fond dans du feu !

CH. MARIE LEFEBVRE.

UN PROJET HUMANITAIRE

Les préliminaires, — plutôt languissants, — de la guerre hispano-américaine, m'ont déterminé à soumettre, au syndicat des nations, le projet suivant que l'amour de l'humanité — je partage ça avec feu Gladstone et le président McKinley, — l'horreur de tout ce qui peut entraver nos joies familiales, nos affaires et généralement tout notre petit train train de vie, a fait éclore dans mon cerveau d'ami de la paix.

C'est au cours d'une conversation avec mon vieil ami Lapiquette, — un grand savant doublé d'un homme pratique, — que la première idée de ce projet jaillit en mon esprit. Et d'abord, chacun voudra bien reconnaître la vérité incontestable de cet axiôme :

Si les grandes puissances se ruinent en armements inutiles, les petites sont également sur le terrain de la banqueroute, car elles sont incapables de faire face à une guerre qui peut leur être déclarée demain.

Un exemple. Nos amis des États-Unis qui, après bientôt trois mois de pyramidales promesses de primes, haute-paie, pensions, etc., n'ont pu, à grand'peine réunir que 1724 volontaires, 13 carabines sans chiens et 1 mulet.

2^e Nos autres amis les Espagnols qui, eux, n'ont pu faire sortir du bas de laine national que 143 pesetas ce qui, on l'avouera, est d'une insuffisance notoire pour entretenir des... flottes, fussent-elles composées, comme celle des Philippines mise à mal par l'illustre Dewey, de vieux bachots de pêche ou de pirogues d'écorce.

Mais, ne nous attardons pas aux bagatelles de la porte et entrons dans le vif du projet.

Je suppose que chaque nation, grande ou petite, s'abstenant de toute dépense d'armement, verse, au prorata de sa population, à une caisse commune, — je veux bien en être le trésorier, — un quantum à déterminer. La totalité de ces versements, qui ne peuvent manquer de constituer une grosse, grosse somme, — la forte somme, quoi ! — serait employée à créer d'immenses dépôts, véritables magasins réunis, dont j'accepterai volontiers d'être le directeur. Ces dépôts seraient bâtis sur de vastes terrains pas cher, dans le centre Africain, par exemple, avec le lac Tchad comme port.

Il y seraient accumulés des arsenaux tout à fait fin de siècle, prochain siècle même, bondés de fusils, de sabres, de munitions et d'équipements militaires des plus récents modèles. De vaisseaux cuirassés, de canons perfectionnés toujours en état et prêts à partir... pour n'importe quelle destination, fut-elle inconnue, moyennant finance s'entend.

J'aurais aussi de nombreux bataillons de nègres et de chinois, — on ne sait plus à quoi les employer, — et ce serait là une diversion toute trouvée au fameux péril jaune.

Ces troupes seraient exercées suivant toutes les règles de la stratégie, toujours tenue au courant des plus récents progrès.

À présent que je crois vous avoir imbibé, jusqu'à saturation, des grandes lignes de mon projet et que vous m'avez bien compris, voyons-en le fonctionnement :

Une petite et faible nation, nous supposons toujours l'Espagne — a quelque chose dans son héritage qui plait à un gros voisin, lequel lui déclare la guerre.

Prier de court, la pauvrete vient aux magasins réunis et, s'adressant à votre serviteur :

— Pardon, Monsieur, j'ai besoin de vaisseaux cuirassés, de canons à coupes et de charbon de terre, avez-vous cela ici ?

— Certainement, madame, combien voulez-vous y mettre ?

— 613 maravédís.

— Ça n'est pas beaucoup, réponds je, mais nous allons faire pour le mieux.

Et je lui en donne pour son argent.

À peine a-t-elle tourné les talons qu'un gros homme, mettons que ça soit les États-Unis, déboule dans mon bureau. Il s'assied sans façon, met ses bottes sur la table et me dit :

— Vous avez des torpilleurs, de la poudre sans fumée, des carabines à répétition et des canons de 66 pouces ?

— Yes, Sir.

— Mettez m'en vite de côté pour \$12,500,000 Je vais toujours emporter ça et je vous câblerai demain la balance de la commande. Je livre immédiatement au gros monsieur ce qu'il réclame.

J'oubliais de vous dire qu'avec chaque commande, et au prorata

ÉCHOS DU KLONDYKE



Premier mineur. — Je ne comprends vraiment pas comment vous faites pour résister au froid ; moi, j'ai beau être couvert comme un ours, je gèle vivant. Où donc êtes-vous né ?

Second mineur (vivant). — Moi, je suis né dans la Province de Québec.

Premier mineur. — Et il y fait si froid que ça ?

Second mineur. — Non, mais j'ai épousé une femme qui avait les pieds froids.

POLITIQUE PACIFIQUE

PROBABILITÉS



Mr Galurin.—Marie, il va falloir engager une bonne pour prendre soin de ce braillard de nuit !
Mme Galurin.—Je ne demanderais pas mieux, mais il faut songer à la dépense.
Mr Galurin.—Que le diable emporte la dépense. Je suis pour la paix à tout prix, moi.

de son importance, j'ajoutai un certain nombre de mes nègres ou de mes chinois que les belligérants font battre pour la satisfaction de l'honneur national et la plus grande joie de la galerie.

Et pendant ce temps-là les nations neutres, comme celles qui sont en guerre, se livrent voluptueusement aux douceurs de la paix.

Les Russes continuent le Transsibérien et fortifient Port Arthur.

Les Allemands dévorent leurs saucisses et les Italiens leur macaroni, s'ils peuvent en acheter.

Les Français préparent l'Exposition de 1900.

Les Anglais vendent très cher, aux combattants quels qu'ils soient, le charbon qu'ils ont eu le soin de faire déclarer, au préalable, contrebande de guerre.

Les femmes, enfin, filent la laine paisiblement, ce qui vaut certainement mieux que de fabriquer de la charpie.

Que dites vous, cher lecteur, de cet amour de petit projet là ?

Est-il assez de derrière les fagots ?

J'attends avec confiance que le concert européen m'envoie des propositions fermes afin que je puisse commencer.

Mais qu'on se dépêche, mon Dieu, pendant qu'il reste encore des nations et des terrains en Afrique !

PARISIEN.

PAS DU BON OUVRAGE

Tante Marie.—Eh bien, ma petite Clara, il paraît que les anges ont apporté un petit bébé chez vous ?

La petite Clara.—Oui, ma tante, mais faut croire que les anges avaient beaucoup d'ouvrage de ce temps-ci.

Tante Marie.—Comment cela ?

La petite Clara.—Jugez-en, ma tante, le bébé n'est pas seulement à moitié fini. Ils ont oublié de lui mettre des cheveux et il n'a pas une seule dent.

LE NEC PLUS ULTRA DU BONHEUR

Le tramp Flemmeamort.—Ah, que je souhaiterais donc d'être l'homme à deux têtes qui est au Musée. Que je serais donc gras et dodu si j'étais à sa place.

Le tramp Ecoutetout.—Comment ça ?

Le tramp Flemmeamort.—Pensez y donc, mon cher, deux bouches pour manger, deux gosiers pour savourer et un seul estomac pour digérer.

UNE BONNE DEVINETTE

Monsieur Calineau.—Que ce pauvre Denis va donc être surpris de recevoir une lettre de vous, vous lui écrivez si rarement.

Madame Calineau.—Bien certainement. Et je lui ai mis un post-scriptum dans lequel je lui dis de deviner qui lui écrit avant d'ouvrir l'enveloppe.

NOUVEAU MOYEN D'AVANCER

Un fourrier, qui, par un temps de verglas, était allé au rapport, rencontra, chemin faisant, un ami avec lequel il passa une heure au cabaret.

En revenant à la caserne, le premier homme qu'il trouve en face de lui est le lieutenant de la compagnie.

—Fourrier, demande l'officier d'un ton sévère, pourquoi avez-vous été si longtemps en chemin ?...

—C'est parce que, voyez-vous, mon lieutenant, répond le fourrier avec beaucoup de sang-froid, le pavé est si glissant ce matin, que lorsqu'on fait un pas en avant, on recule de deux.

—Eh bien ! riposte le lieutenant, déridé par l'excuse de son subalterne, dans un cas pareil, on doit marcher à reculons !"

Calino.—Monsieur, il est venu tout à l'heure une dame que je ne connais pas et qui a sonné à la porte. Elle m'a demandé de lui prêter un parapluie.

Le maître.—Et vous le lui avez prêté ?

Calino.—Oui, monsieur.

Le maître.—Comme cela, sans garanties ?

Calino.—Elle m'a dit que j'étais aussi certain de le ravoier que si je le prêtais à quelqu'un que je connaîtrais bien.

CURIEUSE COINCIDENCE

Madame.—Voyons, réveilles-toi, Arthur. Dans quelle grave méditation es-tu donc plongé ?

Monsieur.—Ma chère amie, je pensais au Pôle Nord.

Madame.—Au Pôle Nord ?

Monsieur.—Oui, et je faisais la remarque que tous ceux qui sont allés à sa découverte étaient des hommes mariés.

BIEN CERTAINEMENT

La maman.—Pourrais-tu me dire, toi, quand un petit garçon qui pleure vous ennuie-t-il le plus ?

Le petit Baptiste.—Quand ça n'est pas votre petit garçon à vous.

A L'ÉCOLE DE SAINT-JEAN

L'adjudant.—Soldat Lenfumé, pourquoi êtes-vous rentré si tard, hier au soir ?

Lenfumé.—Mon lieutenant, le train venant de Montréal était lui-même en retard.

L'adjudant (sévèrement).—Eh bien ! une autre fois si le train qui doit vous ramener est encore en retard, vous aurez soin de prendre celui qui précède ou vous serez puni.

UN SUCCÈS CERTAIN

Biscrot.—Je voudrais bien savoir la raison qui vous fait penser qu'un journal quotidien, sans annonces, aurait un grand succès ?

Panard.—Pensez, mon cher ami, au grand nombre de maris dont les femmes cherchent, ordinairement, les annonces de "bargains".

L'ILLUMINATION SANS HUILE

"Faut-il que les hommes soient des pas grand'chose ! disait, le 28 juillet 1845, au soir, en regardant les illuminations des Champs Elysées, un homme à la face enluminée, et qui ne se tenait debout que parce qu'il était maintenu par la foule. Si le bon Dieu nous a donné des verres, c'est pas pour y mettre de l'huile à brûler, tas de prop'à rien. Si j'étais gouvernément, je remplirais tout ça de vin de Bourgogne, et je permettrais à tout un chacun de s'illuminer le gosier avec."

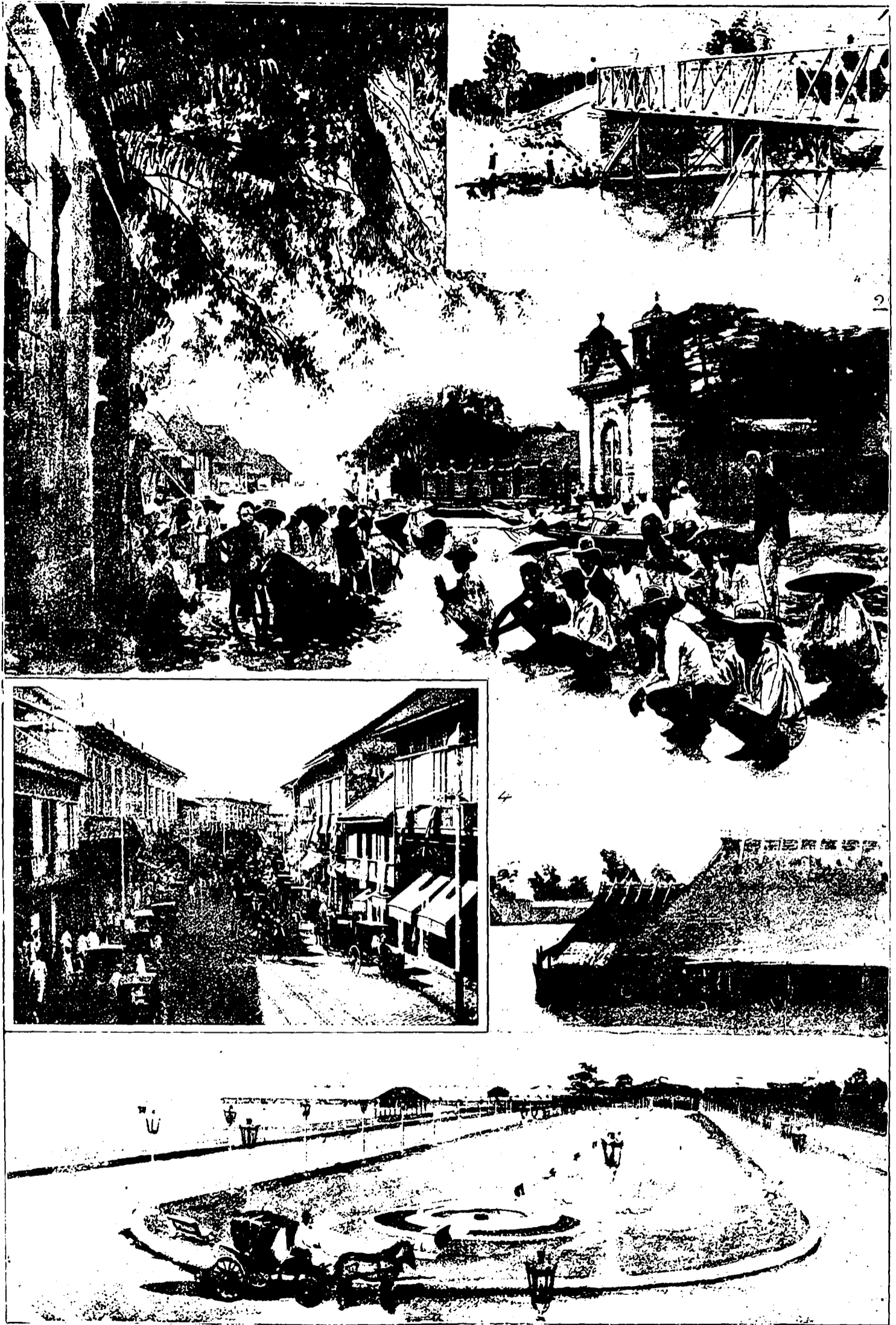
LES DONNEURS DE CONSEILS



Boulingrin.—Vous devriez faire quelque chose pour votre rhume, mon cher. Un rhume négligé peut avoir des conséquences sérieuses.
Tamarou.—Celui-ci n'est pas négligé. Quatre à cinq cents de mes amis et connaissances s'en occupent.

Si vous toussiez prenez le . . . BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE

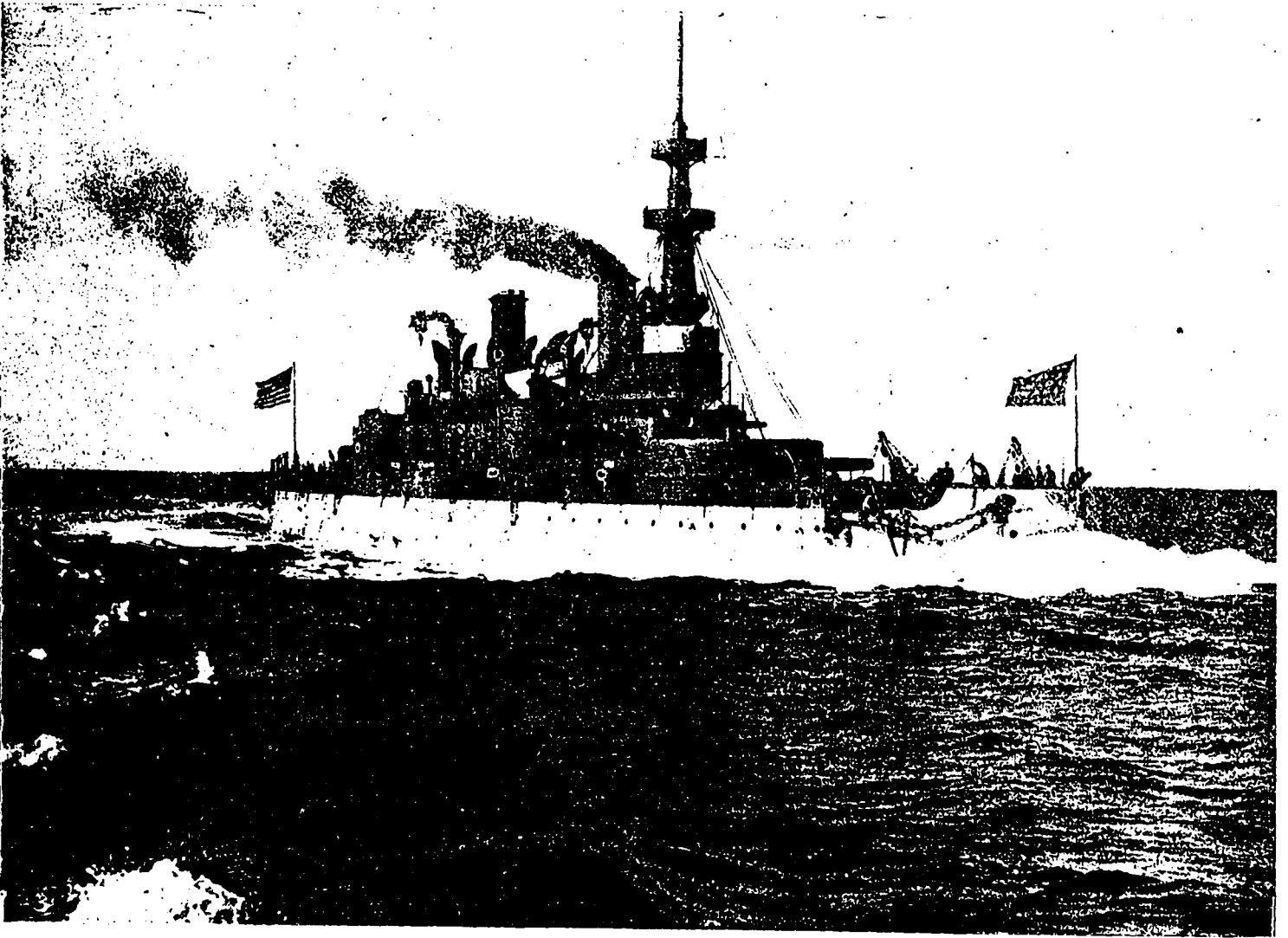


1. Le pont d'Ayala, près Manille.
 2. A San Fernando durant l'inondation.

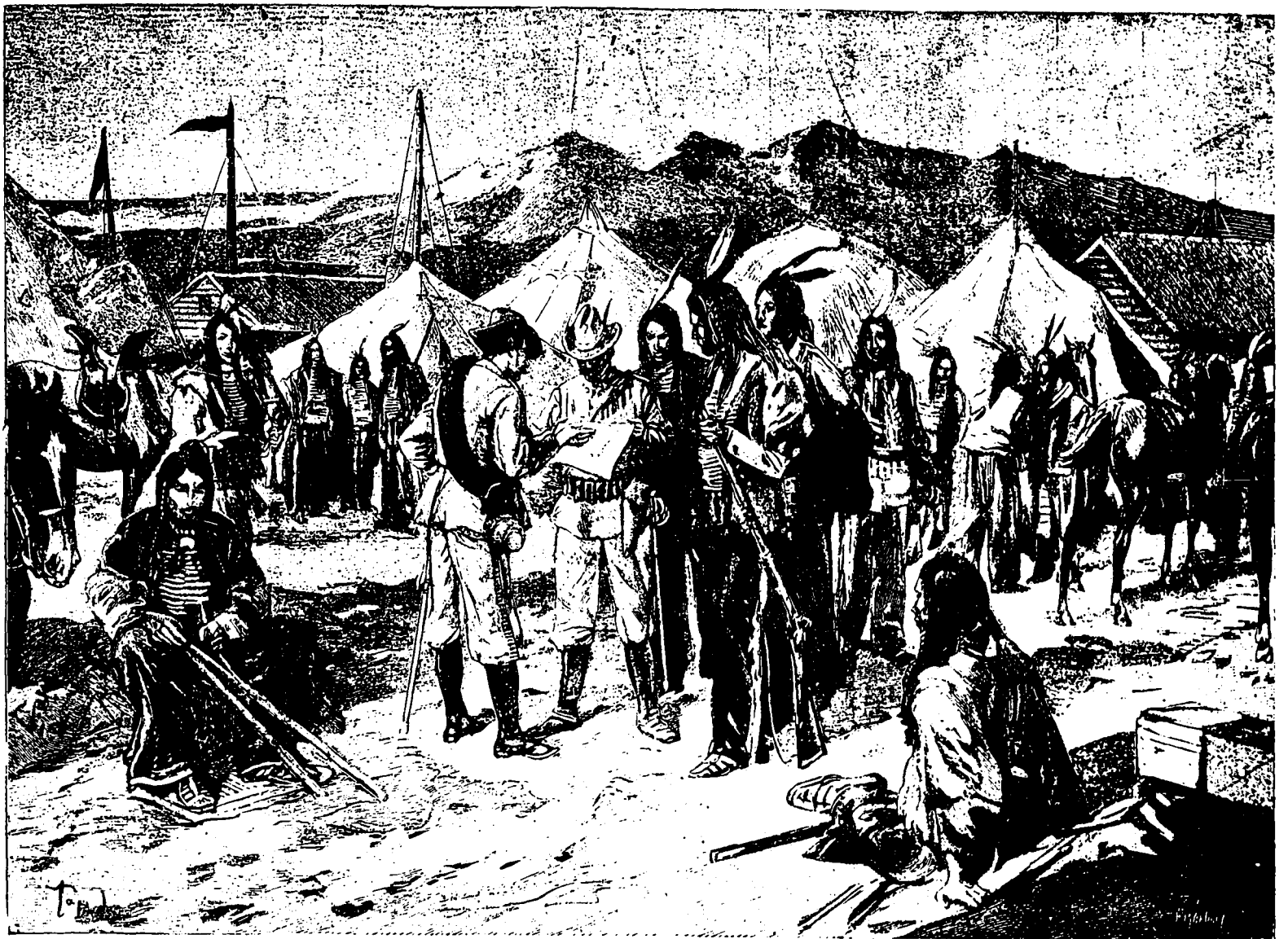
3. La Escolta, principale rue de Manille.
 4. Inondations à San Fernando.

5. La promenade Luneta, en face la baie de Manille.

VUES PRISES AUX ILES PHILIPPINES.



LE CUIRASSÉ AMÉRICAIN "INDIANA".



TROUPES IRRÉGULIÈRES DES ÉTATS-UNIS : LES INDIENS SIOUX.

DEUX BEAUX SOUHAIITS



Battallemme et Dorsabout, deux bons amis, ont trouvé, dans le cours de leur royauté, un ponton qu'ils ont transformé en esquif. Là, les pieds dans l'eau fraîche, une fiole de gin à la main, ils discutent joyeusement.

Battallemme. — Si tu avais un souhait à faire et qu'il puisse être exaucé, que demanderais-tu ?

Dorsabout. — Que les eaux de ce lac soient changées en whisky. Et toi, Battallemme ?

Battallemme. — Moi, je voudrais être le plus gros poisson de ce lac.

TEMPLE PAYEN

Je vis en rêve un Temple énigmatique et blanc,
Bâti sur le sommet d'une montagne verte
Dont l'herbe étincelante et drue était couverte
De cigales chantant sous un jour accablant.

La vapeur ondoyante et le parfum troublant
De l'encens s'échappaient par la porte entrouverte
Que deux grands sphinx semblaient garder en cas d'alerte,
Et qu'un peuple muet franchissait en tremblant.

A mon tour, j'approchai, mais l'horreur aux vertèbres
Je vis que dans la nef tout n'était que ténèbres
Et je restai dehors, pensant avec raison

Que le vrai Dieu devait être un Dieu de lumière,
Celui que célébrait la cigale guerrière,
Et dont le soleil d'or montait sur l'horizon.

LUCIEN BARDES.

CONTES DU MORVAN

LES ANIMAUX ENRHUMÉS QUI S'EN VONT A TOULOUSE

C'avé eune foisé une poule qu'étoit enrhumée d'pis l'commencement d'hiver. On gli donna l'conseil d'aller se guarir à Toulouse. Al' se mit donc en route et, dans son ch'min, a rencontré eune ouâte :

— Bonjour, commère l'ouâte !

— Bonjour, commère la poule. L'avou donc qu'te vas de c'pas ?

— Je m'en vas à Toulouse, me dérhumer.

— J'aurais quasiment besoin d'y aller aussi : j'ai ein grous rheume.

— Hé ben ! vins t'on avec moué !

L'ouâte accepta ; les v'là ch'minant d'compagnie.

Au bout d'une glieue, al' rencontrèr't un chien :

— Bonjour, compère le chien !

— Bonjour commères ! L'avou donc que vou'allez ?

— A Toulouse, nous gari du rheume.

— Et moi qui sée si enrhumé ! J'ai chassé un r'nard toute la nuit dans la rosée... ejtousse... ejtousse !

— Viens avec nous !

— J'veux ben !...

Et les v'là partis tertous.

Ein peu plus loin, y trouvèr't ein mouton qui toussait au bord d'la route, comme un r'nard enfumé :

— Bonjour, compère el' mouton.

— Bonjour, mes amis ! L'avou donc qu' vou'allez comme ça ?

— A Toulouse, nous dérhumer. Té frais ben d' v'ni avec nous, car té tousses ferme.

— Ma foué ! jé n' dis pas non. J'ai couché d'hièrs avec la plée su' l'dos, et j'ai l'estomac ben pris. Ça va, partons !

Les quat' voyageurs marchèr't toute la sainte journée. Au coucher du soleil, al' songèr't au gite et s'approchèr't d'eune cabane qu'al' voyaient dans ein champ voisin. Mais l'huis al' tait fromée, et il fallu aller plus loin.

A la nuitée, al' z'en trouvèr't eune autre. La poule gratta à la porte, l'ouâte donna des coups d' bec, l' chien mit la patte su' l' loquet. Mais la maison restait close.

— Rangez-vous tertous, qu' dit l' mouton.

Al' prit sa rambuée (son élan) et d'un coup d' tête al' fit sauter la porte dans l'intérieur d' la loge. Al' timba sù des loups qui s'y atint r'fugiés, et qui décampèrent sans d'mander yeu reste.

— Nous s'rions à notre aise ici à c't'heu pour la nuit — dit la poule. — Moué je m'parche su' l' mantiau d' la ch'minée.

— Moué — dit l'ouâte — je m'loge sous la tab'.

— Moué, sous la maie — qué dit l' mouton.

— Et moué — qu' fait l'chien — près d' la porte.

Ça va ben ! Au bout d'eine heure, les loups envoyèrent ein d'entre eux pour savoir si les intrus atint encoué dans la cabane.

Le loup mussa sans peine par la porte entr'ouverte qu'a n'avint pu r'fromer et se dirigea vers la ch'minée.

Mais la poule y fianta su' l' nez.

Y r'cula jusqu' sous la tab', ou l'ouâte gli caressa l' museau d' ein double coup d'aile.

Al' s'en va, tout afauberti, du couté d'la maie : l'mouton se précipite dessus et l' colle au mur. Al' n'a qu'el temps d'courir vers la porte pour s'tirer les pattes. Mais l'chien l'empogne à la cuisse et ne le lâche qu'en emportant l'morciau.

Al' arrive tout en sang près d' ses compagnons :

— Hé ben ? qué qu' c'est qu' t'as vu ?

— C' que j'éce vu !... Ah ! il y fait bon dans la cabane ! Y sont là tout' eine bande !... A couté d' la ch'minée, j'ai trou-é ein maçon qui m'a ch'té eine tronellée d'mortier su' l' nez. Sous la tab' y'a des laveuses qui m'ont meurtri la figure à coups d'battouées. Sous la maie, un fendeux d'bois m'a jeté ein grand coup d'sa masse dans l'ventre, et, près de la porte, ein serrurier m'a pris la cuisse dans ses grous-tes ténailles. J'ai évu ben du mal à m'en sauver !

Les loups, apeurés par ce récit, al' couchèr't à la belle étoile, et les quat' voyageurs enrhumés al' passèr't tranquillement et bellement la nuitée dans la mai-on.

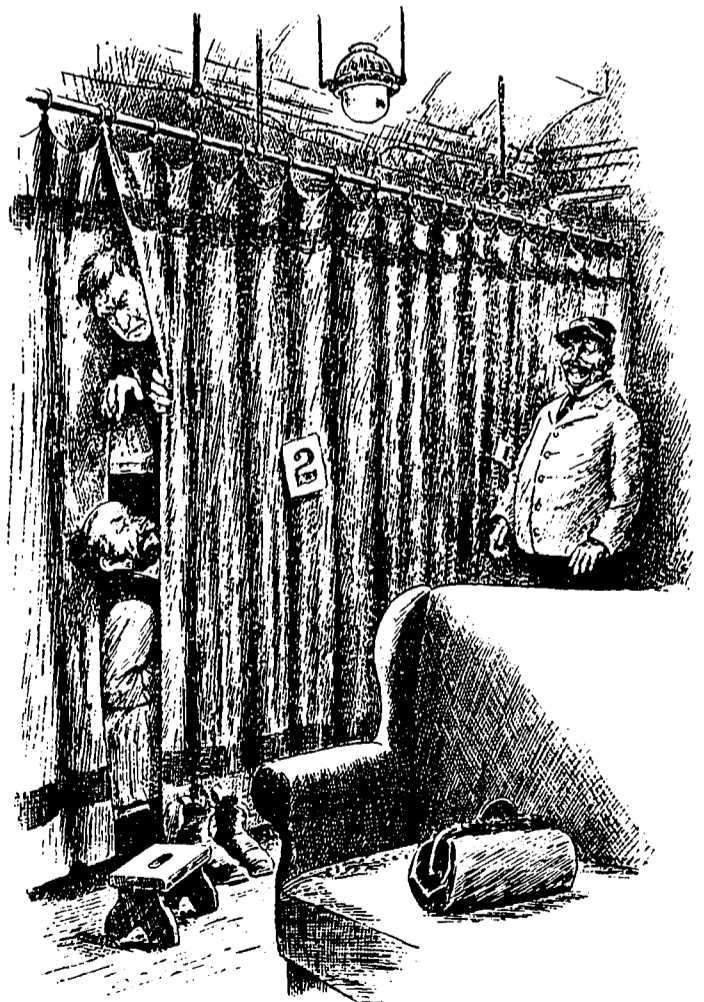
ACHILLE MILLIEN.

PAS PRESSÉ DE LUI DONNER RAISON

Madame (qui lit un livre avec grande attention). — Tiens, Georges, cet auteur dit qu'il est certain que les veuves font les meilleures femmes.

Monsieur (agacé). — Je pense bien, ma chère, que tu n'espère pas que je vais mourir pour faire une bonne femme de toi ?

IMPOSSIBLE POUR LUI



Premier voyageur (dans le lit du haut). — Dites donc, vous, en bas ! Pourquoi ne vous arrêtez-vous pas de ronfler comme une toupie allemande et ne dormez-vous pas comme un chrétien doit le faire ?

Second voyageur (à moitié éveillé seulement). — Barce gue cho ne zuis bas pâdi gomme ça !

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

FANCHON LA VIELLEUSE

TROISIÈME PARTIE

RENAUD DE PERVENCHÈRE

II

(Suite)



La caravane se composait de cinq dromadaires. (P. 18, col. 2.)

Il lui entoura les chevilles et les poignets de brins de laine qu'il arracha de son burnous, et il y mit le feu.

Renaud poussa un soupir.

Les muscles de son visage couleur de cire tressaillèrent imperceptiblement.

Ses paupières tremblèrent.

— Il est sauvé ! s'écria Ben Rabbah. Que Dieu, le seul puissant et miséricordieux, soit loué !

Alors, sur un signe du plus âgé, tous s'assirent à terre, les jambes croisées. Ils parlèrent à voix basse, lentement.

Ces discours inintelligibles étaient coupés de longs silences, pendant lesquels tous demeurèrent la tête penchée, méditant.

Enfin, Ben Rabbah prit la parole et les autres l'approuvèrent.

Tous se levèrent alors et se tinrent autour de Renaud.

Ben Rabbah tira de sa ceinture un yatagan et, tenant d'une main la tête de Renaud, de l'autre il lui rasa le crâne, à l'exception d'une mèche au sommet.

Il coiffa cette tête rasée de sa haute chéchia rouge de Tunis, l'entoura d'un voile maintenu par une corde en poil de chameau, la coiffure des Chambàs, enveloppa le corps d'une longue blouse de cotonnade, recouvrit celle-ci d'un burnous de laine blanche, puis d'un autre de laine noire, chaussa les pieds de sandales, et, se tournant vers ses compagnons :

— Celui-ci est Mansour, notre frère, dit-il. Il entrera avec nous à In-Salah.

Ils étendirent la main sur Renaud et répétèrent :

— Mansour notre frère entrera à In-Salah avec nous.

Plusieurs Chambàs sortirent de la tente.

Ils poussèrent de longs cris stridents.

Des chameaux accoururent à cet appel, en beuglant.

Les Touareg ne les avaient pas raziés, le prix du sang de

Renaud leur avait été payé assez cher pour qu'ils négligeassent cette mince aubaine.

D'ailleurs ces chameaux de charge eussent ralenti leur fuite.

Il n'y avait pas de femmes parmi la caravane et, par conséquent, pas de palanquin. Il fallut en construire un ; Renaud de Pervençère, moribond, n'eût pu être transporté autrement.

Les Chambàs se mirent à l'œuvre. Ils parvinrent à établir une sorte de litière sur laquelle le blessé fut étendu. Cette litière pouvait suivre les mouvements de la bête sur laquelle elle avait été fixée sans que le blessé qui y était couché fût secoué.

La petite caravane se mit en route pour In-Salah.

On n'en était qu'à quelques heures de marche.

Y serait-on reçu ? Ben Rabbah n'en doutait pas ; son oncle était cheik de l'oasis.

L'entrée n'en avait été refusée qu'à cause de la présence des Touareg ; eux partis, les Chambàs seraient reçus en amis, en alliés. Renaud arriverait-il vivant ?

Il respirait, mais il ne reprenait pas connaissance.

Le repos absolu, des soins lui étaient nécessaires. Il fallait arriver le plus tôt possible, et pourtant, presser la marche des chameaux eût été imprudent, un cahot pouvait rouvrir les blessures du moribond.

Le soleil monte dans le ciel sans nuages.

La terre est embrasée.

Comme Renaud doit souffrir !

De temps à autre, Ben Rabbah se hisse à l'aide d'un étrier fait de corde jusqu'au palanquin couvert où git le blessé. Il se penche sur lui, écoute . . .

Renaud respire faiblement.

Soudain, ses paupières battent.

Ses lèvres tuméfiées s'entr'ouvrent.

Un frisson douloureux secoue ses membres.

Le malheureux pousse un faible gémissement.

— Allah ! toi seul es grand ! Tes mains soutiennent le ciel et la terre ! Quo ta volonté soit faite !

Il croit que Renaud va rendre le dernier soupir ; son cœur est oppressé de douleur . . .

Mais le blessé ouvre les yeux, le regarde . . .

Le reconnaît-il ?

— Jo suis Ben Rabbah, ton frère ! s'écrie le Chambà.

Puis, d'une inspiration subite :

— Tu veux boire, Sidi ? questionna-t-il anxieusement.

Les paupières de Renaud battent à plusieurs reprises.

Ses lèvres bleuies s'agitent. Un râle monte de sa poitrine dans sa gorge.

Ben Rabbah fait arrêter la caravane à l'ombre des maigres arbustes.

Le chameau sur lequel est installé Renaud s'agenouille. Le Chambà approche des lèvres du blessé l'orifice d'une outre en peau de bouc goudronnée.

Renaud de Pervençère boit avidement.

Il remercie du regard son sauveur.

Ben Rabbah se prosterne en s'écriant :

— Dieu est le plus grand !

Il se relève et dit à Renaud :

— Ne crains rien, tu es avec des amis.

La petite caravane se remet en marche.

Elle arriva bientôt en vue d'In-Salah.

In-Salah n'est pas une ville à proprement parler, mais un groupe de villages. C'est la capitale de Tidikelt.

Comme dans toutes les oasis du Sahara, les maisons d'In-Salah sont bâties en mottes de terre séchées au soleil ; la chaux et la pierre font défaut.

Chacune des habitations, que dessert un puits, est fermée par une porte en bois de palmier.

Les portes des riches habitations sont en bois blanc de Tombouctou.

Les hommes portent une robe (abaïa) de coton ou de soie, de larges culottes et une ceinture.

Comme leurs voisins les Touareg, ils se voilent le visage d'un morceau d'étoffe noire, à la manière des Mauresques d'Alger.

Quelques-uns ont des boucles d'oreilles ; presque tous des amulettes au cou.

Les femmes, qui sont fort belles, portent une pièce d'étoffe de laine (haïk) qui leur couvre la tête et s'attache sous le menton.

Elles ont, aux bras et aux jambes, de hauts bracelets d'or, d'argent ou de corne ; au cou de grands colliers de clous de girofle ou de monnaie d'or et d'argent alternant avec des coraux.

Elles vont à visage découvert, montrant, non sans coquetterie, leurs grands yeux noirs, leur teint doré, leurs dents d'une éblouissante blancheur.

Les gens du Tidikelt cultivent le blé, l'orge, le millet, le blé de Turquie, les fèves, les pois chiches et autres farineux.

Ils ont de grands troupeaux de chèvres, de moutons à poils ras (ademan) et de chameaux.

Ils s'adonnent aussi au commerce. Leurs caravanes portent au Soudan toutes sortes de marchandises.

Elles en ramènent des esclaves, des dents d'éléphants, de l'indigo, de la poudre d'or, etc.

In-Salah est administrée par un conseil municipal ; mais, à côté de cette autorité, existe l'influence considérable de familles nobles.

L'un des membres de ces familles, le plus riche, le plus intelligent, est le véritable chef politique de la tribu.

Il a, de plus, dans ses mains, le pouvoir religieux, grande puissance dans le Sahara... et ailleurs !

Le cheik actuel, El Hadj Ahmed, est — nous l'avons dit — l'oncle paternel de Ben Rabbah et Ahmed.

A l'arrivée de la caravane de ce dernier, la population s'émeut, s'attroupe, gesticule et enfin se précipite vers la casbah (citadelle) où demeure El Hadj Ahmed et sa famille.

Une troupe armée, la garde du cheik, paraît bientôt.

On parle longtemps. La foule augmente sans cesse.

— Que Dieu soit sur vous ! dit gravement Ben Rabbah.

Et au chef de détachement :

— Va dire au cheik El Hadj Ahmed — que Dieu le protège ! — que son neveu Amer Ben Rabbah et Ahmed vient le visiter avec ses amis.

Bientôt El Hadj Ahmed apparut, accompagné de quelques membres du conseil (Djemâa).

Après échange de compliments, — et l'on sait si les Arabes en sont prodigues, — le cheik emmena à la casbah son neveu Ben Rabbah et ses compagnons.

— Ma caravane a été massacrée par les Touareg, dit Ben Rabbah, je viens mettre sous ta protection ceux de mes frères qui ont échappé ; l'un d'eux est grièvement blessé, donne lui une chambre et qu'Allah te fasse la vie longue et prospère.

Le cheik ne répondit pas, les serviteurs étant présents.

Il leur fit signe d'aller chercher des rafraîchissements et des pipes.

Lorsqu'il fut seul avec son neveu, il lui dit :

— L'un de tes compagnons est un chrétien, n'essaie pas de tromper ton hôte et ton parent, Ben Rabbah !

Le Chambâ tira de sa poitrine un papier :

— Lis ce mot de ton frère, cheik, il t'apprendra que ce chrétien est sous ma sauvegarde, que mon père me l'a confié et que je le sauverai, s'il plaît à Dieu !

Après avoir lu, le cheik dit :

— Celui-là est aussi un Chambâ, on prendra soin de lui.

Les serviteurs rentraient.

Il ajouta à haute voix :

— Ben Rabbah, fils de mon frère, Allah commande de secourir ceux qui souffrent : va soigner ton ami !

Le Chambâ s'inclina, baisa la robe du cheik et sortit.

Renaud fut installé dans une pièce étroite, haute et donnant sur une cour à arcades, rafraîchie par une fontaine.

Cette espèce de cellule de religieux était, en somme, ce qui convenait le mieux à l'état du blessé ; elle était fraîche et silencieuse.

Ben Rabbah resta auprès de son ami, le soigna nuit et jour avec un dévouement profond.

Une vieille négresse, experte en l'art de guérir les plaies, venait chaque jour renouveler les pansements des blessures de Renaud.

Ses drogues étranges, ses incantations plus étranges encore eurent-elles quelque action salutaire ?

Ce qui est certain, c'est que Renaud guérit de ses blessures, qui paraissaient devoir entraîner inévitablement la mort.

Au bout de deux mois, il était sur pied, bien faible encore, mais hors de danger.

Pendant sa convalescence, en causant tout le jour avec Ben Rabbah, Renaud apprit l'arabe et le berbère ; cela était indispensable : le cheik Ahmed l'avait déclaré Chambâ, il fallait qu'il le parût.

Pendant la période grave de sa maladie, il n'avait prononcé que les quelques mots arabes qu'il connaissait ; lorsqu'il eût recouvré la santé, que son quasi-mutisme eût pu faire naître des suspicions sur son origine, Renaud pouvait s'entretenir en arabe et en berbère sans éveiller la défiance.

D'ailleurs, la politesse arabe exigeant de ne jamais interroger son hôte, la conversation se réduisait à ce qu'il voulait bien ; cela était peu de choses.

Renaud demandait à Ben Rabbah :

— Crois-tu que mon ami Montaiglon ait échappé au massacre ?

— Ton ami a des ailes pour fuir, répondait laconiquement le Chambâ.

Impossible d'en tirer rien de plus.

Ce qu'il pouvait penser du compagnon de Renaud de Pervençère, nul ne l'eût pu deviner.

Ces faces de bronze ne livrent pas le secret de leur âme.

Depuis longtemps, à l'exception de Ben Rabbah, les Chambâs

étaient retournés à El-Goléa ; ils devaient donner au père de leur chef la raison qui le retenait à In-Salah.

Ils avaient une autre mission.

Renaud de Pervençère, en quittant El-Goléa, avait confié cent mille douros (500,000 francs) au père de Ben Rabbah.

— Je ne crois pas prudent d'emporter cette somme dans le désert, garde-la moi ; si j'ai besoin d'argent, un émissaire viendra te trouver de ma part, il te remettra un billet portant mon sceau et tu lui remettras ce qu'il te demandera.

— Il sera fait selon tes désirs, mon fils, avait répondu le vieillard.

Lorsque Renaud eût recouvré sa lucidité d'esprit, il traça ces quelques lignes sur un carré de papier :

« Remets vingt mille douros pour moi au porteur de ce billet. Ton fils m'assure que c'est un homme de confiance. Paye sans compter ce qu'il te demandera pour les frais du voyage. Ton fils m'a sauvé la vie, mon cœur est sur ton cœur.

« Allah soit sur toi.

« RENAUD DE PERVENÇÈRE. »

Renaud apposa son cachet sur le billet et le donna à Ben Rabbah, qui le confia à l'un des Chambâs.

Plusieurs mois s'écoulèrent, l'émissaire de Renaud ne reparaisait pas.

Avait-il été tenté par la somme, énorme pour lui, qu'on lui avait confiée et s'était-il enfui ?

Les Touareg, par leurs espions, savaient-ils quelle fortune se trouvait dans les mains du chef de la caravane des Chambâs ?

Ben Rabbah ne doutait par de la fidélité de celui à qu'il il avait confié le billet de Renaud de Pervençère.

La seconde supposition lui semblait plus à craindre.

Ils apprirent la vérité par le cheik.

Un peu après le départ de la caravane conduite par Ben Rabbah, les autres Chambâs d'El-Goléa avaient, suivant leur coutume, envoyé leurs chameaux au pâturage à Daïet-ed-Drina, au nord-est d'El-Goléa.

Se fiant à l'instinct de ces animaux qui les ramène d'eux-mêmes au puits de leur maître quand ils éprouvent le besoin de se désaltérer, il les y avaient laissés sans gardiens, comme ils font lorsqu'ils ne redoutent aucun coup de main.

Si grande que fût leur quiétude, les Chambâs n'en avaient pas moins eu la précaution d'entretenir, dans le Sahara, quelques émissaires chargés de les renseigner en cas d'événement.

Un de ces émissaires prévint le caïd — le père de Ben Rabbah, qu'une razzia forte d'une quarantaine de méharas, et venant de la direction du Hoggar, marchait sur sa tribu.

Le caïd réunit aussitôt tout son monde et se porta sur Mechgarden où il supposait que devait passer l'ennemi.

Des vedettes furent postées dans toutes les directions, et on fit bonne garde.

Ces précautions furent déjouées par les Touareg.

Ceux-ci, après avoir fait boire leur bêtes au puits d'In-Ifel, abandonnèrent le sentier dont les Chambâs s'étaient rendus maîtres, se jetèrent en dehors du rayon d'observation des vedettes, puis passant un peu à l'est, fondirent sur les chameaux qui paissaient à Daïet-ed-Drina et les enlevèrent.

Une moitié de la razzia tourna bride aussitôt, emmenant le butin, tandis que l'autre se mettait en quête de nouvelles prises.

— Cependant, continua le cheik El Hadj Ahmed, le premier groupe avait été aperçu ; les Chambâs se mirent aussitôt en marche pour le puits d'In-Ifel et y arrivèrent avant leurs adversaires qui, forcément, devaient y repasser pour boire.

« Ceux des Touareg qui emmenaient les chameaux raziés arrivèrent au puits le matin avant sept heures.

« Ils avaient espéré être rejoints par leurs compagnons restés en arrière.

« Cet espoir ayant été déçu, ils décidèrent une attaque sur le puits ; mais, devancés par les Chambâs, ils durent abandonner les chameaux raziés et s'enfuirent, laissant aux mains des nôtres un prisonnier et le cadavre de l'un des leurs.

— Mon père n'a pas été blessé ?

— Non, Allah le protège ! Il apprit alors qu'une partie de la razzia était restée en arrière ; il l'attendit au puits d'In-fel où elle arriva le lendemain.

« Les Touareg se réfugièrent d'abord dans le marabout de Sidi Abd el Kalem, situé à peu de distance ; mais, bientôt pressés par la soif, ils en sortirent un à un et tombèrent successivement au pouvoir de leurs ennemis.

« Les Chambâs reprirent le chemin d'El-Goléa après avoir fusillé huit de leur prisonniers.

« Les Touareg ont juré de se venger des Chambâs et gardent toutes les routes depuis ces événements ; voilà pourquoi ton envoyé n'a pas pu encore revenir, termina le cheik.

— Pourvu que ce malheureux ne se soit pas fait massacrer par ces bandits ! prononça tristement Renaud de Pervençère.

—Si le sang de mon frère a coulé, s'écria Ben Rabbah, par Allah ! sa mort sera vengée !

Peu à peu, Renaud reprenait des forces.

Son impatience de voir arriver son émissaire s'augmentait de jour en jour.

Le Chambâ avait-il succombé comme la plupart de ceux qui s'étaient résolus à le suivre dans son aventureuse expédition ?

Cette pensée serrait le cœur de Renaud.

Et Gaston, son frère ? Et Montaiglon, son ami ? Qu'étaient-ils devenus ?

Les forces recouvrées amenaient les tortures morales.

Une pensée plus atroce encore oppressait son âme ; sa mort pouvait avoir été annoncée en France ; Blanche, sa femme adorée, croirait à cette affreuse nouvelle.

Comment supporterait-elle ce coup terrible ?

Elle en mourrait de chagrin !

Oh ! coûte que coûte il fallait qu'il envoyât de ses nouvelles !

Si cet ami de Ben Rabbah arrivait, s'il avait réussi à échapper aux embûches des Touareg, c'est une fortune qu'il lui offrirait pour se charger d'un message !... Pour faire savoir à celle dont l'image était toujours présente à sa mémoire, dont la voix résonnait constamment à son oreille qu'il était vivant, bien vivant !

Il prépara ce billet :

"Ma bien aimée, je vis et je pense à toi !"

Mais le messager ne revenait toujours pas !

Des bruits sinistres couraient : les Touareg empêchaient toute communication entre El-Goléa et In-Salah.

On parlait de caravanes surprises et massacrées par eux.

Renaud se consumait d'impatience.

S'il n'avait pas été presque sans ressources, il eût organisé une nouvelle caravane ; mais, dans le Sahara comme partout ailleurs, on ne fait rien sans argent.

Et Renaud ne possédait qu'une centaine de duros que Ben Rabbah avait trouvés dans ses vêtements.

Et, encore, cette somme était-elle destinée à offrir des présents au cheik et aux officiers de son entourage.

Il fallait donc attendre, patienter.

Renaud se plongeait avec rage dans l'étude de l'arabe.

Le cheik Amer Hadj Ahmed, pour essayer de distraire son hôte, donna des fêtes.

La cour de la casbah est entourée d'arceaux supportant des galeries à la hauteur du premier étage.

Ces galeries sont couvertes d'un toit-terrasse. Galeries et terrasses, remplies d'hommes et de femmes revêtus de leurs habits de fêtes sont illuminées par des centaines de bougies et de petits cierges peints et dorés.

Des feux de plantes odoriférantes brûlent aux quatre coins et éclairent d'une façon fantastique des groupes aux faces de bronze, aux vêtements éclatants.

Le cheik fait asseoir Renaud auprès de lui sur un épais tapis installé en face de l'orchestre.

Cet orchestre se compose de deux clarinettes, de deux flûtes en roseau et d'un gigantesque tambour de basque.

Les musiciens commencent une de ces mélodies sahariennes aux sous plaintifs et voluptueux, qui servent de thème aux pas des danseuses et aux scènes qu'elles miment.

Après les premières mesures, deux femmes enveloppées dans un seul voile de laine blanche émergent de derrière les musiciens et se placent dans l'espace resté vide au milieu de la cour.

Les danseuses portent sur la tête, plié en forme de mitre, un mouchoir doré ; il retient un voile de mousseline blanche qui les drape par derrière ; de dessous ce mouchoir sortent d'énormes tresses en laine noire simulant les cheveux.

Elles ont à chaque oreille de grands anneaux d'argent dans lesquels sont passés des morceaux d'ambre ou de corail.

Leurs robes sont formées de lés d'étoffes non cousus, de couleur bleu sombre ou grenat ; ils sont attachés avec des broches d'argent de forme antique agrémentées de chaînettes.

Les danseuses ont la taille serrée par des ceintures hautes de vingt à trente centimètres en argent massif et artistement fouillées.

A leur cou pend un collier d'ambre et de corail, et, retenues par des chaînes d'argent, des boîtes de même métal curieusement travaillées.

Ces boîtes sont remplies de parfums.

A ces chaînes est aussi suspendue une grande main, également en argent, destinée à préserver du mauvais œil.

Leurs poignets et les chevilles de leurs pieds sont ornés de plusieurs grands cercles toujours en argent.

Leurs sourcils sont peints avec une pâte noirâtre ainsi que leurs paupières, ce qui allonge et agrandit leurs yeux et rend le regard plus langoureux.

Les mains—ornées de bagues—et les pieds ont reçu une légère teinture rouge orange avec du henné. Leurs ongles ont été rendus,

avec la même composition, noirs et brillants comme de l'ébène poli.

Une couche de fard relève la pâleur de leur teint.

Toutes deux sont fort belles.

Elles s'avancent, glissant mollement sur leurs beaux pieds dont les orteils écartés rappellent ceux des statues antiques.

Elles suivent le rythme doux de la musique.

Les ornements dont elles sont surchargées tintent doucement et accompagnent le son des instruments.

La musique s'anime peu à peu.

Elle se séparent et, ayant un mouchoir de soie échevillée dans chaque main, elles dansent ou plutôt miment des poses lascives.

Tous les regards sont ardemment fixés sur les danseuses.

Seul, Ben Rabbah a tourné la tête.

Quelqu'un derrière lui a légèrement touché la main.

L'émissaire qu'il a envoyé à son père, le Chambâ Abdallah, est là, un doigt sur ses lèvres.

Les yeux de Ben Rabbah ont étincelé de joie en voyant Abdallah, mais il reprend aussitôt son impassibilité de musulman. La fête du cheik ne doit pas être troublée ; ce serait lui faire une injure mortelle.

Enfin, les danseuses s'approchent du cheik et de Renaud. Elles se penchent vers eux en dansant, et sur leurs joues et leur front en sueur ils collent des piécettes d'argent.

C'est la fin.

Bientôt, Ben Rabbah peut dire à Renaud :

—Abdallah est de retour, regarde là, à quelques pas.

Renaud l'aperçoit et tressaille de plaisir.

Lorsqu'il passe près de lui, en reconduisant le cheik dans ses appartements, il le questionne du regard.

—J'ai ton argent, sidi, fait Abdallah tout bas.

Ils parent enfin causer librement.

Abdallah donna d'abord à Ben Rabbah de bonnes nouvelles de la santé du père de celui-ci ; il se portait très bien malgré les fatigues occasionnées par les expéditions contre les Touareg.

—Pourquoi as-tu tant tardé ?

—Il m'a fallu attendre le passage d'une forte caravane se rendant à Tombouctou.

—Pourquoi ?

—Les Touareg-Hoggar sillonnent le désert et pillent les faibles.

"Ils n'ont pas osé s'attaquer à nous, la caravane dont je faisais partie comprenait quinze cents hommes ; elle s'était fortement organisée à Ouargla. Nous sommes tous arrivés ici sains et saufs.

"Voici l'argent.

Il sortit d'une large ceinture de cuir cent mille francs en pièces d'or.

Renaud en prit une poignée qu'il donna à Abdallah.

—J'ai un grand service à te demander, Abdallah, ajouta-il.

—Je suis à toi.

—Tu te rendras à Alger et tu remettras au gouverneur une lettre que je vais te donner.

—Je le ferai s'il plaît à Dieu.

—Si tu réussis, ta fortune est faite, Abdallah. Tu me feras connaître par une caravane le résultat de ton voyage.

—Où seras-tu ?

—J'ai l'intention d'atteindre Tombouctou. Vous ne pouvez m'accompagner, je le sais, on vous attend à El-Goléa. J'organiserai une nouvelle caravane et je partirai.

—Un homme sûr te portera la réponse, sidi. Attends-le à Tombouctou.

—Dans combien de temps pourra-t-il arriver ?

—Dans deux mois.

—J'y serai.

—Que Dieu te protège !

—As-tu appris à El-Goléa quelque chose de mon frère Gaston ? demanda Renaud.

—Il est parti pour Tripoli avec le chrétien qui a échappé aux Touareg.

—Montaiglon est vivant ?...

—Oui, il est arrivé à El-Goléa blessé, mourant ; il a été soigné et a pu partir.

—Tu n'as pu faire savoir à mon frère que j'étais vivant ?

—Ton frère était parti longtemps avant mon arrivée.

Renaud pensa :

—Ma pauvre Blanche, c'est la nouvelle de ma mort qu'ils vont t'apporter !

Il dit à Abdallah :

—Pars aussitôt que tu le pourras et mets toute ton adresse, toute ton énergie pour que la missive que je te confie soit remise au gouverneur d'Alger.

—Compte sur moi, sidi.

Huit jours après, Ben Rabbah et Abdallah partaient.

Renaud attendit le passage d'une caravane se dirigeant vers Tombouctou.

Il demanda à en faire partie et grâce au cheik El Hadj Ahmed, qu'il avait comblé de présents, sa demande fut agréée.

Sur le conseil du cheik, il revêtit le costume arabe et se donna comme négociant musulman allant attendre à Tombouctou une caravane organisée au Soudan à ses frais.

Pour donner plus de vraisemblance à ses allégations, Renaud se constitua une petite pacotille à In-Salah et acheta quelques chameaux de charge.

Le cheik lui fit cadeau comme monture d'un superbe méhari (chameau de courses).

Organiser une caravane n'est pas une petite affaire. L'appareillage peut se comparer à celui d'une escadre en partance pour un long voyage.

Le Sahara n'est autre chose, en effet, qu'une mer solidifiée, une mer qui a ses tempêtes, ses écueils, et où les naufrages sont aussi fréquents que sur l'Océan.

Comme au cours d'une expédition maritime, il faudra plus d'une fois, faire relâche à des escales. Il faut emporter des vivres, des rechanges d'objets de harnachement, entretenir la cargaison en bon état.

Il faut aussi éviter ou combattre les pirates du désert, les Touareg.

Vêtu d'une robe de laine et d'un mauvais burnous, chaussé de sandales en chiffons et en peau de chèvre, chacun des chameliers emporte dans son sac un mois de provisions, car on compte un grand mois de marche d'In-Salah à Tombouctou.

Il est vrai que la nourriture des chameliers se compose de bien peu de chose ; par jour, une poignée de farine délayée dans un peu d'eau, quelques dattes, c'est tout.

Ils n'ont pour armes, que de petits couteaux pendus à leur ceinture et des bâtons à manche court, pour corriger à l'occasion les bêtes indociles.

De vieux voyageurs expérimentés éclairent et flanquent la colonne. Armés en guerre, ils la défendent au besoin. Derrière eux, se rangent les marchands qui doivent suivre leurs marchandises jusqu'à destination.

Ils ont à leur service des hommes de corvée.

La caravane entière est placée sous les ordres d'un *cheik el Rakeb*, directeur de tous les mouvements à exécuter le long du chemin, chef unique investi d'un pouvoir absolu comme l'est un capitaine à bord de son navire.

La caravane va se mettre en marche.

Le signal du boute-charge est aussi celui d'un long gémissent sur toute la ligne des chameaux.

C'est que charger ces animaux, c'est renouveler leurs douleurs.

Le bât, qu'on leur applique dès qu'ils peuvent porter et qu'on ne leur ôte guère qu'à leur mort, cache bien des misères ; tant que la plaie n'a pas été échauffée par la marche et par le frottement, l'animal souffre le martyr.

Le conducteur de la caravane explique à Renaud l'itinéraire qu'il a choisi, trente-trois étapes d'un jour entier !

Il y a treize cent vingt kilomètres à faire !

Le premier gîte d'étape est In-B'ar. C'est une oasis comprenant quatre villages. L'oasis est plantée d'environ soixante mille palmiers.

Renaud note ces détails avec soin sur son carnet de voyage. C'est par là que la France et sa civilisation devront passer un jour.

Puis, distante chacune d'une journée de marche, les oasis d'Aquabli, de Zaouïet-Aïnoun, d'El-Malah, de Chebli, de Timadadin, de Hassi-Taïbin.

De Hassi-Taïbin, il faut trois journées de marche pour atteindre Ouallen.

Ouallen est un groupe de puits non loin duquel se trouve un *bordj* (château fort) en ruines et occupé seulement par n'innombrables vols de pigeons ramiers.

Renaud réussit à capturer vivant un de ces oiseaux et, touchante superstition, folie du cœur, il écrit, au crayon, son nom et celui de Blanche sur une feuille de papier à cigarettes, la roule et l'insinue dans le tuyau d'une des plumes de l'oiseau.

Il remet le pigeon en liberté.

— La Providence te conduira peut-être vers celle que j'aime, murmure-t-il.

La caravane a maintenant un chemin difficile à franchir, celui du Tanezrouft.

Le Tanezrouft est un vaste plateau calcaire mesurant deux cents kilomètres du nord au sud.

C'est la direction que suit la caravane ; ce désert pierreux affecte une pente régulière vers l'est.

Aride, frappé de stérilité, le Tanezrouft n'offre aux chameaux que de maigres pâturages.

On n'y rencontre aucun puits ; les caravanes doivent s'approvisionner en conséquence.

Il faut sept jours pour traverser ce plateau désolé.

La traversée accomplie, la caravane s'arrêta à In-Rannan dont

les puits offrent à fleur de sol de l'eau abondante, d'excellent goût et dont le niveau ne s'abaisse jamais.

Les voyageurs se remettent en route et bientôt doivent traverser une autre région inhabitée, l'Afelele.

L'Afelele est un plateau sablonneux mais couvert de végétation et propice à l'élevage du chameau.

Cette région est coupée de vallées fertiles, baignée de nombreuses rivières et semée de puits bien connus des caravanes.

Renaud est ivre de joie. Il atteindra la mystérieuse Tombouctou dans quinze jours au plus.

Jusqu'ici rien n'a troublé le voyage.

On n'aperçoit pas les Touareg.

On semble le prendre pour un véritable musulman.

Chaque jour il fait les ablutions et les prières prescrites par le Coran.

Il est le premier Européen dont les pieds foulent ces espaces inconnus !

Renaud n'a pas d'instrument pour relever cette fois les altitudes ; en eût-il qu'il ne s'en servirait pas pour ne pas éveiller les soupçons de ses compagnons sur sa véritable nationalité et surtout sur sa religion ; pour les nomades du désert, les chrétiens seuls emploient ces instruments diaboliques.

C'est en secret qu'il prend des notes.

Au sortir de l'Afelele, la caravane traverse la plaine de l'Azouar.

Cette plaine est au pouvoir des Foullanes.

Sous le rapport de l'intelligence, ces Foullanes sont au premier rang des populations soudanaises.

Leur physionomie est singulièrement expressive.

De taille et de corpulence moyenne, ils ont les traits réguliers, les membres un peu grêles. Leur teint passe par toutes les gammes du cuivre jaune au cuivre rouge.

Ils se nourrissent presque exclusivement du lait de leurs chameaux.

Le pays est également habité par des gens de race nègre.

L'Azouar est couvert de forêts abondamment peuplées de fauves et de gros gibier : lions, panthères, hyènes, éléphants, sangliers, moutons, antilopes, girafes, autruches, gazelles, etc.

On y peut chasser aussi quantité de lièvres, de lapins et de perdrix.

Dans ce pays voisin du Niger, les pluies — d'après ce que Renaud de Pervenchère apprit de ses compagnons — sont beaucoup plus fréquentes que dans le Sahara algérien.

Le voyage de la caravane va donc devenir relativement facile. Elle atteint Mabrouk, puis Mamoun, petit village où se cultivent beaucoup d'arbres fruitiers et de céréales.

Là, elle dut s'arrêter, camper dans une forêt ; les Touareg du Nord et ceux du Sud se livraient bataille autour de la ville.

Il est temps de dire quels sont ces tyrans du désert si redoutés des caravanes.

Les anciens les nommaient Ethiopiens blancs. On les désigne généralement aujourd'hui sous le nom de Touareg.

Les Touareg sont de race blanche.

On croit que leur souche primitive habitait le littoral de la Méditerranée.

La violence de la conquête musulmane les a jetés dans le désert. Musulmans à présent, ils étaient au deuxième siècle convertis au christianisme.

Depuis cette époque, ils portent tout un signe de ralliement, une petite croix tatouée en bleu au-dessus du poignet.

L'emblème de la croix se reproduit sur leurs lances et la selle de leurs méharas.

Les Touareg se distinguent géographiquement en Touareg du Nord et en Touareg du Sud.

Ils sont gouvernés par des aristocraties militaires.

Les Touareg du Nord sont de grande taille, pleins de vigueur et d'énergie. Pour tout vêtement, ils portent un pantalon et une blouse de cotonnade rouge ou bleue serrée à la taille.

Sur leur robuste torse est passée en sautoir une écharpe blanche, que recouvre un large bandier de cuir rouge auquel est appendue une cartouchière également en cuir.

Ils sont coiffés d'une chéchia bordée d'une bande d'étoffe sombre qui leur couvre le front.

Le bas du visage est caché sous un voile noir qui ne laisse apparaître que les yeux.

Tous sont armés d'une longue lance, d'un poignard et d'un sabre à deux mains.

A leur selle pend un fusil à deux coups ainsi qu'un bouclier en peau d'antilope.

Montés sur des méharas qu'ils conduisent avec une sûreté remarquable, les Touareg du Nord sont vraiment imposants.

Homme de guerre accompli, le Touareg opère avec précision la reconnaissance du terrain sur lequel il lui convient d'agir. Il le reconnaît à grande distance, grâce à l'extrême acuité de ses sens, de l'ouïe, de l'odorat et de la vue.

On assure que, pour découvrir une source, il lui suffit d'appliquer son oreille à la surface du sol.

Au simple flair du sable, et par la nuit la plus noire, il sait s'orienter ou éventer une piste.

A perte de vue, dans le désert, il distingue nettement un mouton d'une chèvre.

Les Touareg du Sud règnent en maîtres sur les rives du Niger, de Gogo jusqu'à Tombouctou.

Ils sont de taille colossale ; quelques-uns mesurent plus de deux mètres. Santé, vigueur et constitution sont à l'avenant.

Un ressort extraordinaire anime ces muscles d'acier.

Ils sont admirablement exercés à supporter également les privations et les excès.

Tel de ces centaures peut rester trois jours pleins sans manger ni boire.

Le quatrième jour, il s'abreuve du lait de plusieurs chamelles, se repaît d'un mouton et ne ressent aucun malaise de ce brusque changement de régime.

Ils portent de longues moustaches, un mahomet natté—mèche de cheveux au sommet du crâne— et des boucles d'oreilles en corail.

Vêtus d'un pantalon de coupe européenne et d'une tunique couleur robe de pintade, ils sont coiffés d'une haute chéchia bizarrement agrémentée de pendeloques, de glands et d'amulettes.

Un châle noir leur enveloppe le visage de manière à ne laisser voir que les yeux. A l'entour de ce voile s'enroule un épais châle égyptien.

Tous sont armés d'une longue lance à large fer en as de pique, d'un poignard et d'un grand sabre à deux tranchants.

Ce sont ces hommes qui se livraient des combats autour de Tombouctou.

Pourquoi ?

N'ayant osé attaquer la caravane en route, les Touareg du Nord entendaient lui imposer à leur seul profit un énorme droit d'entrée.

Les Touareg du Sud entendaient que cette aubaine fût partagée avec eux.

Après quelques escarmouches dans lesquelles il y eut des tués et des blessés, les marabouts des deux camps parlementèrent. Il résulta de l'accord de ces saints personnages que l'impôt serait partagé fraternellement entre les deux puissantes tribus.

Le Khaïa (grand chef) de Tombouctou, tremblant devant les pillards nomades, les laissait faire et ne songeait qu'à obtenir d'eux une petite part de butin.

La caravane dut verser des droits de douane exorbitants entre les mains des Touareg.

Elle put entrer dans Tombouctou.

Le reste importait peu à Renaud de Pervençère, il avait relevé la route de Tripoli à cette mystérieuse ville du continent africain.

Il fit vendre sa pacotille par ces hommes de service et observa la situation de cet important marché, station obligée entre le Soudan et l'Algérie.

Tombouctou n'est pas située sur le Niger, mais à une journée de marche au nord.

Dans l'intérieur même de la ville, se trouvent de petits étangs ou *dhâya* qui communiquent avec le Niger pendant la saison des pluies.

Renaud de Pervençère estima le nombre des habitants à vingt mille.

Ce sont des Arabes ou des nègres de Sourai parmi lesquels se trouvent mêlés des indigènes de toutes les parties de l'Afrique.

A l'arrivée des caravanes, le nombre des habitants s'accroît de celui de la population flottante.

La ville a la forme d'un triangle dont les trois côtés réunis ont un peu plus d'une lieue de développement.

Les maisons sont grandes et peu élevées, elles n'ont pour la plupart qu'un rez-de-chaussée. Dans quelques-unes seulement, on a élevé une petite pièce au-dessus de la porte d'entrée.

Toutes sont uniformément construites en briques de forme ronde, roulées dans les mains et séchées au soleil.

Les portes, dont les vantaux sont en planches assemblées par des barres et des clous venant de Tafilet (Maroc), sont bien faites et solides.

On les ferme au moyen de serrures fabriquées dans le pays et où il n'entre pas de fer ; la clef même est en bois.

Les toits des maisons sont en terre battue recouverte de nattes ; ils reposent sur des charpentes tirées du *rouier*, arbre qui croît sur les bords du fleuve à une hauteur prodigieuse.

Chaque habitation forme un carré contenant deux cours intérieures autour desquelles sont disposées des cellules longues, étroites, sans cheminées, sans fenêtres, ne recevant de jour que par la porte et servant en mêmes temps de magasins et de chambres à coucher.

Etouffantes en été, ces demeures sont des amas de boue froide

pendant les mois de septembre et d'octobre, époques où les vents d'est amènent sur la ville des torrents de pluie et de violents orages.

Les mosquées forment les seuls monuments publics de cette cité. Elles ne sont pas construites en meilleurs matériaux que les habitations particulières.

L'une d'elles, la grande mosquée de l'Ouest, conserve dans ses murailles salpêtrées et crevassées les vestiges d'une époque moins grossière et d'un art moins rudimentaire que celui d'aujourd'hui.

Sa tour, haute de quinze à vingt mètres, est surmontée d'une plateforme d'où l'on embrasse l'ensemble de la ville et son cadre immense de sable blanc se perdant à l'horizon.

Ce point élevé, où l'on ne parvient que par un escalier à moitié démoli, était peu fréquenté ; Renaud le choisit pour y écrire ses notes afin de ne pas éveiller les soupçons des musulmans.

Il tenait sur ses genoux des feuilles du Coran et, s'il était surpris, il faisait disparaître ses notes dessous et psalmodiait des versets du livre saint.

Renaud était tenu à la plus grande prudence ; il lui fallait rester à Tombouctou pour y attendre Abdallah, savoir si celui-ci était parvenu à Alger.

La caravane dont il avait fait partie depuis longtemps déjà s'était dirigée vers le Sud ; Renaud attendait toujours Abdallah.

Pas de nouvelles !

Il attendait consumé de fièvres, tremblant d'angoisse.

Toujours rien !

Renaud dut assister aux réceptions du *khaïa* maire à qui il fit des présents ; il en faut toujours faire en Afrique.

Le *khaïa* accablait Renaud de prévenances, s'entretenait longuement avec lui.

Renaud pensait avoir gagné son amitié.

Un jour, le nègre qu'il gardait comme domestique vint lui dire :

—Le *khaïa* t'a vendu aux Touareg ; sous prétexte d'une promenade, il t'emmènera loin de la ville, les Touareg se jetteront sur vous, ils feront le *khaïa* prisonnier et toi ils te tueront. Alors, ils te dépouilleront de ta fortune et la partageront avec le *khaïa*.

« Sauve-toi cette nuit, crois-moi.

Ce nègre du Soudan, loué comme chamelier à In-Salah sur la recommandation de Ben Rabbah, devait être de bonne foi ; Ben Rabbah avait répondu de lui.

Renaud devait donc croire à ses paroles.

D'ailleurs, il connaissait par oui dire la perfidie du *khaïa* de Tombouctou et son entente secrète avec les Touareg pilleurs de caravanes.

Renaud résolut de s'enfuir seul, vêtu en négociant marocain.

Il espérait gagner le cap Bojador et les îles Canaries où il s'embarquerait pour le Havre.

Il fit charger son chameau de deux caisses de marchandises qu'il serait censé vouloir vendre.

Son nègre lui procura une mule.

C'est l'animal le plus résistant et le plus sobre. On n'a avec lui les agréments que vous procure un cheval.

On peut le faire aller à droite, aller à gauche, marcher vite ou doucement et, comme sa constitution est plus rustique que celle du cheval, il peut supporter les mêmes fatigues que le chameau lui-même.

Le chameau a de grandes qualités, mais c'est la plus ennuyeuse des montures. On ne peut ni le faire arrêter ni le faire marcher plus vite.

Les chameaux, dans une caravane, se suivent comme les wagons d'un train.

La mule que Renaud montait avait une bride de forme arabe, à œillères, et une selle turque à vaste et large dossier.

Derrière le trousquin de la selle se trouvait enroulé un burnous en laine à raies grises et blanches.

Sur le pommeau de la selle, très élevé, était pendue une *djebina*, grand sac qui servait à contenir des papiers et des objets divers.

Renaud réussit à s'échapper de Tombouctou sans que son départ fût remarqué.

Son nègre, afin de lui permettre de gagner du temps, avait ordre de dire que son maître, pris de fièvre, devait garder le lit.

Le départ de Renaud ne fut connu que huit jours après qu'il eut quitté Tombouctou, lorsque le nègre disparut à son tour.

Renaud de Pervençère avait échappé aux Touareg. Il se trouvait maintenant en plein désert marocain.

Sur un sol silicieux et couvert de pierres, quelques maigres broussailles traînaient çà et là leurs branches rabougries.

Vers l'Orient, l'horizon se perdait dans des collines sans fin.

Vers le Nord, un troupeau de chameaux s'avancait.

Renaud se décida à marcher à la rencontre des Maures qui le conduisaient.

Ces conducteurs étaient des esclaves, ils s'éloignèrent sans répondre à son salut.

Il s'enfonça dans le Nord. La chaleur était horrible.

Il n'apercevait plus rien.

Enfin, après une longue course, brûlé par le soleil, mourant de soif, tombant de fatigue, il était sur le point de s'affaisser sur le sol pour reprendre haleine lorsqu'il aperçut quatre Maures.

Deux étaient des jeunes gens, les autres des hommes d'un âge mûr.

Vêtus de peaux de bêtes, à moitié nus, une longue et épaisse chevelure répandue sur leurs épaules, le poignard au côté et un fusil à la main, ils s'avançaient parlant avec animation et paraissaient fort intrigués par l'apparition du voyageur.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une courte distance de Renaud, ils s'arrêtèrent tous quatre.

Renaud s'avança vers le plus âgé et, lui tendant la main, lui souhaila à la manière arabe "la paix de Dieu".

Le Maure ne tendit pas la sienne.

Il se recula d'un pas comme s'il s'était trouvé en présence d'un fauve, et saisit vivement son arme.

Sans se déconcerter, Renaud réitéra son salut et lui demanda des renseignements sur le chef de la tribu à laquelle il appartenait et son nom.

Les quatre Maures, sans répondre, le regardaient avec des yeux sauvages.

Il put lire sur leurs physionomies les sentiments divers qui les agitaient.

D'abord l'étonnement en l'entendant parler, leur doute, et enfin leur conviction qu'un chrétien était devant eux, leur désir de le tuer et de le piller.

Soudain, celui à qui Renaud s'était adressé lui demanda :

—Qui es-tu ?

—Un esclave de Dieu, marchand algérien que les décrets de notre maître ont jeté dans ce désert.

Renaud portait au cou un chapelet musulman ; l'un des Maures le lui enleva en disant :

—Quel beau chapelet tu as !

Et il s'enfuit avec l'objet de sa convoitise.

Un autre Maure voulut s'emparer du revolver que le voyageur portait à la ceinture.

Renaud le lui arracha en criant :

—Par Aïlah ! si tu approaches, je te fais sauter la cervelle !

A peine avait-il prononcé ces mots qu'il était violemment saisi, renversé à terre et garrotté.

Comme il cherchait à rompre ses liens, l'un des maures le frappa du pommeau de son yatagan sur le crâne.

Renaud perdit presque connaissance.

Les Maures le dépouillèrent de ses vêtements, s'emparèrent de sa ceinture contenant une certaine quantité de pièces d'or, et se disposèrent à conduire vers leur tente le chameau portant les caisses de marchandises du voyageur.

L'un des jeunes Maures enfourcha la mule de Renaud et s'enfuit comme avait fait l'amateur du chapelet.

A ce moment, une Mauresque, se rendant à une tente voisine, passa avec deux enfants.

Apercevant de l'argent répandu sur le sol, les Maures le ramassant avidement, elle voulut se mettre de la partie.

Ils la repoussèrent.

Aux cris perçants que jeta la femme, son mari accourut. Celui-ci voulut avoir sa part de butin.

Après des disputes, des cris féroces, des menaces de mort, il fallut la lui accorder.

Ibrahim était influent dans la tribu.

Quand la razzia fut complète, les Maures aperçurent Renaud gisant presque nu sur le sol.

Les uns étaient d'avis de le tuer et de faire disparaître son cadavre pour n'avoir pas à partager le produit de leur vol avec les autres membres de la tribu ; ils n'avoueraient que ce qu'ils ne pourraient dissimuler.

Ibrahim ne fut pas de cet avis ; il prétendit que Renaud lui appartenait comme esclave : les autres cédèrent encore.

Renaud fut hissé et lié sur un chameau.

On arriva à la tente d'Ibrahim ; Renaud fut descendu de chameau et jeté, pour ainsi dire, dans cette tente.

—Au nom d'Allah, donne-moi à boire, demanda Renaud à Ibrahim.

Celui-ci lui présenta un vase de bois rempli d'eau saumâtre et bourbeuse.

Renaud but avidement.

Cependant le bruit de l'arrivée d'un chrétien s'était répandu dans le campement.

A chaque instant, un Maure arrivait à l'ouverture de la tente, son fusil à la main.

Il saluait et embrassait les Maures présents en les traitant de frères et s'asseyait à leurs côtés, de manière à former un cercle dont Renaud occupait le centre.

Ils le questionnèrent sur son pays et son origine.

—Qui es-tu ?

—Musulman algérien.

—Pourquoi arrives-tu seul ?

—Les Touareg ont pillé la caravane dont je faisais partie, moi seul ai pu m'échapper.

—Comment t'appelles-tu ?

—Si Sliman ben Kaddour.

—Proclame que Dieu est Dieu et Mahomet son prophète.

Renaud répéta la formule.

Après chacune de ses réponses, les Maures se parlaient bas à l'oreille. Quelques-uns disaient qu'il pouvait, en effet, être musulman, les autres affirmaient qu'il était chrétien.

Tout à coup, la tente fut envahie par quatre jeunes gens. Ils voulaient un partage égal entre tous les hommes du campement.

Les assaillants de Renaud ne voulaient rien entendre ; il était leur prix, lui et ses biens, et ils entendaient tout garder.

—En bien ! puisque vous ne voulez pas partager l'argent, nous allons égorger le chrétien.

Ils se saisirent de Renaud de Pervençère et cherchèrent à l'entraîner. Il s'accrocha désespérément à un piquet de la tente.

Ibrahim et ses amis firent lâcher prise aux jeunes gens et les chassèrent.

Ibrahim se tint devant sa tente, son fusil à la main, menaçant de faire feu.

Les autres s'éloignèrent en proférant des menaces.

Quelques coups de feu furent tirés. Renaud entendit de grands cris. Ibrahim et ses amis poursuivaient les jeunes gens.

Le bruit diminua progressivement. Le silence devint complet.

Renaud resta seul dans la tente, affaissé sur une natte, les oreilles bourdonnantes, les yeux injectés de sang, étourdi par le coup de pommeau de yatagan qu'il avait reçu.

Il était en proie aux plus sombres pensées lorsqu'un rideau qui séparait la tente en deux se souleva.

Une jeune fille de douze à quatorze ans apparut.

Elle s'avança vers Renaud :

—Je suis Aïcha, la fille d'Ibrahim, dit-elle en lui mettant la main sur l'épaule. Et toi, comment t'appelles-tu ?

—Si Sliman ben Kaddour.

—Si Sliman ben Kaddour, pourquoi es-tu chrétien ?

Elle le regardait de ses grands yeux noirs avec intérêt ; sa voix était si douce que Renaud répondit :

—Je suis comme toi un fidèle serviteur de Dieu ; je n'ai fait de mal à personne et tes frères m'ont frappé et dépouillé.

—Il y a des méchants parmi mes frères, mais mon père est bon. Si Sliman ben Kaddour, il ne te fera pas de mal. Tu resteras dans notre tente. Je dirai à tout le monde que tu es un vrai serviteur de Dieu.

Ces paroles de consolation attendrirent Renaud.

En témoignage de reconnaissance, il voulut serrer la main de la jeune fille dans les siennes.

Elle se recula vivement :

—Tu sais, Si Sliman ben Kaddour, il est défendu chez nous aux hommes de toucher aux femmes.

Il avait oublié dans son émotion son rôle de musulman.

Il s'excusa :

—Pardonne-moi, Aïcha, tes paroles ont coulé sur mon cœur comme la rosée du ciel sur la plante brûlée par le soleil.

Les femmes du campement arrivèrent bientôt pour voir le chrétien.

Le corps enveloppé d'une pièce de cotonnade bleue qu'elles drapent également sur leur épaules elles ont un port majestueux.

Elles sont en général fort belles avec leurs grands yeux noirs de gazelles, leur dentition admirable. Leur physionomie a un caractère de beauté sauvage fort attrayant.

Renaud était pour elles un objet de distraction, de propos moqueurs.

Négligeant les principes austères des Maures, ces beautés du désert touchaient la peau du prisonnier, pour s'assurer qu'elle ne différerait pas de celle des habitants du Sahara.

Elles riaient aux éclats en se chuchotant à l'oreille des réflexions que Renaud n'entendait pas, mais qui semblaient irrésistiblement drôles à ces noires beautés.

L'une d'elles, écoutant les bruits du dehors, dit à Renaud :

—Ne sors pas, ils veulent te tuer.

Elle accompagnait ces paroles d'une mimique expressive, passant son doigt sur sa gorge.

Ibrahim rentra dans sa tente. Il dit à Renaud :

—Tu es mon captif jusqu'à ce qu'on se soit assuré si tu es chrétien ou musulman. Si tu essaies de t'enfuir, ton sang coulera.

—Je suis dans la voie de Dieu et je ne crains rien, répondit tranquillement Renaud de Pervençère.

Ces paroles, ce ton de croyant firent impression sur Ibrahim.

Il fixa sur son prisonnier le regard aigu de ses yeux noirs.

Renaud soutint ce regard méfiant avec fermeté.

Le soleil allait se coucher.

L'Iman appelait les fidèles à la prière.

—Viens prier, dit Ibrahim.

Renaud le suivit.

Au milieu des figures sombres et voilées qui l'entouraient, Renaud, captif et presque nu, se voyait comme une des victimes de l'Inquisition que des moines fanatiques du moyen âge, le visage couvert de leur cagoule, conduisaient à l'autodafé.

La nuit était venue.

Les Maures rentrèrent dans leurs tentes.

Renaud suivit Ibrahim.

La famille de celui-ci se composait de deux garçons et de deux filles, d'un domestique et d'un esclave.

Un feu de broussailles fut allumé devant l'ouverture de la tente.

Les troupeaux qui venaient de rentrer du pâturage furent rangés dans le campement et, en attendant l'heure du repas, les membres de la famille s'assirent en cercle autour du brasier, devisant des événements de la journée.

Anéanti et plongé dans l'obscurité, au fond de l'abri en poil de chameau, Renaud contemplait ce spectacle.

La lumière tremblotante du foyer qui tombait sur la face fauve et le corps nu des enfants leur donnait l'aspect de vrais sauvages.

Renaud pensait :

—Je viens de voir les Maures nomades sous leur véritable aspect, aussi fanatiques à l'heure de la prière que barbares dans la vie privée.

L'esclave et le berger Maure firent dresser les chamelles et se mirent en devoir de les traire.

Le produit de la traite, déposé dans un vaste récipient en bois, fut partagé à égale portion entre les membres de la famille.

Chacun put enfin prendre l'unique repas quotidien, qui consiste en une écuelle de lait.

Vint l'heure du coucher.

La mère et les enfants s'allongèrent sur la natte qui couvrait le sol de la tente.

Ils se serrèrent les uns contre les autres pour combattre la fraîcheur de la nuit. Un grand tapis fut étendu sur tous en guise de couverture de famille.

Renaud de Pervençère, brisé de fatigue et d'émotions, s'endormit en songeant à sa femme, à sa Blanche adorée.

Il pria Dieu de les réunir un jour.

Le lendemain matin, avant le lever du soleil, la famille fut éveillée par la voix du chef de la tente qui appelait à la prière.

Après une nuit de fièvre, Renaud se dressait péniblement sur sa natte.

—Sliman ben Kaddour, lève-toi, dit Ibrahim, c'est l'heure de la prière.

Le captif se leva. Son corps était brisé.

Il sortit de la tente et la fraîcheur du matin, tombant sur ses épaules nues, le glaça.

Tout grelottant, il se rangea à côté d'Ibrahim et suivit la prière.

Son maître alors se tourna vers lui et lui dit :

—Je suis content de toi, fasse Dieu que tu sois musulman !

—Si Sliman ben Kaddour est le serviteur de Dieu, répondit Renaud.

Dans la journée, deux inconnus entrèrent dans la tente d'Ibrahim.

Les Maures vinrent avec respect baiser les vêtements du plus jeune des étrangers, qui semblait avoir la préséance sur l'autre.

Ils le mirent au courant de ce qui concernait Renaud.

L'étranger s'approcha doucement de celui-ci et lui souhaila la paix de Dieu.

Il s'assit ensuite sur la natte à ses côtés, tandis que son compagnon se tenait discrètement à l'écart.

Tous deux contemplèrent silencieusement le captif pendant quelques minutes, puis, celui qui semblait être le chef se dévoila.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ, aux traits réguliers, d'un teint très foncé et portant une longue chevelure noire.

Ses dents étaient admirablement blanches et bien rangées, sa barbe était peu fournie.

Sa physionomie inspirait la sympathie.

Ce qui, surtout, attirait vers lui, c'étaient ses yeux d'une douceur, d'une mélancolie infinies.

Chaque fois que ses longs cils noirs se levaient, que son regard rêveur et profond à la fois se portait sur Renaud, ce regard exprimait l'intelligence et la bonté.

Son impassible beauté frappa Renaud de Pervençère, qui le salua en portant la main à son cœur.

A ce moment, le second personnage interpella son compagnon.

—Si Ahmed el Bakkai, fit-il.

Il lui parla bas à l'oreille.

A ce nom, Renaud reconnut le fils d'un grand prince musulman de l'Adrar dont il avait entendu vanter la sagesse.

Le second était son thaleb (secrétaire).

Le jeune prince prit la main de Renaud dans la sienne, et d'une voix aussi douce, aussi compatissante que son regard, il lui dit :

—Oh ! mon frère, es-tu musulman ?

—Je suis l'humble serviteur du Dieu unique, répondit Renaud.

—Proclame que Dieu est Dieu et qu'il est le plus grand, le plus haut, et que Mahomet est son prophète.

Renaud répéta la formule sacrée.

Alors le jeune prince s'écria en se levant, les yeux vers le ciel :

—Gloire à toi, ô Dieu ! il est ton serviteur.

Puis, abaissant vers Renaud le doux regard de ses paupières voilées de longs cils.

—Tu es mon frère, dit-il. Rends grâce à notre maître de t'avoir guidé dans la vraie voie. Tu es jeune, tu as de longs jours à vivre. Tu reverras les tiens, ton père, ta mère, ta femme qui t'attend dans les larmes.

—Ah ! gloire, gloire, à Dieu ! . . .

—Cependant, si tu n'étais pas un vrai serviteur de Dieu, si tu n'étais pas un vrai musulman, que Dieu puissant et miséricordieux te pardonne !

Les Maures du campement entrèrent à ce moment dans la tente et se rangèrent en silence derrière le chérif.

—Mes frères, leur dit Sidi Ahmed, pour moi, cet homme est un croyant ; vous avez eu tort de l'enchaîner et de le dépouiller, mais Dieu est grand et miséricordieux.

—Ne maltraitez pas notre hôte, car le sang d'un musulman vous perdrait au jour de la Résurrection !

Ayant dit ces mots, il se revoilà la face, remonta sur la chaudière qui l'attendait accroupie à l'ouverture de la tente et ayant attiré la bénédiction de Dieu sur tous, il partit suivi de son compagnon.

En le voyant s'éloigner, Renaud eut un serrement de cœur. Les paroles du chérif, comme un baume bienfaisant, avaient adouci sa douleur.

Les Maures, cependant, n'étaient pas convaincus que Renaud fût véritablement musulman.

Selon eux, un homme seul pouvait se prononcer sur ce grave sujet : le cheik Mel Aynin, chef des nomades.

En attendant que ce saint personnage se prononçât, Ibrahim fit mettre les fers aux pieds de Renaud. Il le laissa tout le jour sans nourriture afin de lui enlever toute force, toute possibilité de chercher à s'enfuir.

En revanche, il ne lui ordonna aucun travail.

Renaud demeurait à sa guise dans la tente ou aux abords du campement ; ses fers et la crainte d'être assassiné ne lui permettaient pas d'ailleurs, de s'en éloigner.

Il était étendu sur le sable.

Les yeux mi-clos, il éprouvait une sorte de volupté à sentir les rayons du soleil le pénétrer, engourdir ses douleurs physiques et morales.

Il rêvait à Blanche ; les paupières closes, il la voyait tendant les bras vers lui. Dans un demi-sommeil il entendait sa voix.

Il fut tiré de cette sorte d'extase.

On lui touchait légèrement l'épaule.

Il se souleva sur le coude.

Aïcha était devant lui, souriante.

—Si Sliman ben Kaddour, dit-elle, souffres-tu ?

—J'ai les fers aux pieds et je suis presque nu, Aïcha. Tes frères ne veulent pas croire que je suis musulman ; le crois-tu, toi ?

Elle fixa sur lui ses grands yeux noirs :

—Je ne sais pas. Je n'ai jamais vu de musulman comme toi. Mais, puisque tu le dis, tu dois être un croyant. Tu n'es pas chrétien, car tu n'es pas méchant et ta voix est douce comme celle d'une femme.

—Oh ! combien je suis malheureuse de te voir souffrir ! Combien je souhaite que tu sois vraiment un de nos frères !

—Tu guiderais notre caravane et, monté sur un dromadaire, tu escorterais notre palanquin !

—Avec tes armes, tu irais combattre et un jour tu posséderais de nombreux troupeaux.

—Aïcha, si j'étais un chrétien, que penserais-tu de moi ?

—Je te plaindrais, car tu ne serais pas un croyant. Je te plaindrais surtout parce que mes frères te donneraient la mort.

—Cela me ferait bien de la peine de te voir mourir. Si Sliman ben Kaddour !

—Si tu étais un infidèle, je te ferais échapper. Quelque fois, là-bas, sur la mer, on voit des tentes de chrétiens qui courent sur l'eau. Eh bien ! quand je verrais une de ces tentes, je ferais comme lorsqu'un de nos troupeaux s'est égaré au coucher du soleil et qu'il ne peut retrouver le campement, j'irais au bord de la mer si c'était la nuit, ou bien je dénouerais ma ceinture et je l'agiterais au vent si c'était le jour.

—Les chrétiens viendraient, je me sauverais, et tu partirais avec eux.

—Chère Aïcha, répondit Renaud à la jeune fille, je ne veux pas

m'enfuir. Persuade tes frères que je suis un musulman, et l'on m'enlèvera mes fers et j'escorterai ton palanquin.

« Que Dieu te protège, enfant, ajouta Renaud de Pervençère ému des douces paroles d'Aïcha, que sa bénédiction s'étende sur toi et sur les tiens !

A ce moment, on appela la jeune fille.

Elle disparut, vive comme une gazelle.

Le lendemain, les Maures prirent avec Renaud de Pervençère la route du campement du cheik Mel Aynin.

En prévision de la longueur et de la fatigue de la route, on donna au captif une écuelle de lait aigre.

Ibrahim et Renaud, montés à dromadaire, étaient en tête du cortège.

Quelques Maures les accompagnaient.

La petite caravane rencontra plusieurs campements en marche.

Les Maures venaient se reconnaître et se saluer.

Lorsqu'ils avaient connaissance de la présence du captif suspect d'être chrétien, ils venaient l'examiner curieusement.

Le soir, un Maure appela d'une voix gutturale ses compagnons, les invitant à la prière.

Renaud s'y rendit.

Des femmes voulurent l'en empêcher et l'accablèrent d'injures. Des enfants lui lancèrent des pierres.

Les Maures rétablirent le calme et Renaud de Pervençère put faire les prosternations rituelles, la face tournée vers l'Orient.

Comme, après la prière, il restait plongé dans des méditations, une vieille négresse vint lui apporter une écuelle de lait chaud.

— Tu n'es pas un infidèle, dit-elle, tu as bien prié Dieu.

Il souffrait de la faim et but le lait avec avidité.

Ils arrivèrent deux jours après au campement du grand chérif.

Au milieu d'une plaine, une multitude de tentes serrées les unes contre les autres en entouraient une plus élevée, dont la couleur et la forme révélaient une fabrication européenne.

Elle était octogone, en forme de coupole et en toile blanche.

Le campement était très animé.

Une foule de guerriers, appartenant à toutes les tribus nomades du Sahara, se pressaient vers la tente du chérif.

L'arrivée de Renaud fut un événement. Tous accoururent pour voir le chrétien.

Les plus féroces des guerriers voulaient le massacrer.

Ibrahim et ses amis durent employer toute leur énergie pour l'amener sain et sauf devant la tente du chérif.

Celui-ci présidait la cérémonie du baise-main et distribuait des reliques aux nomades venus de toutes parts pour vénérer le saint personnage.

On plaça Renaud de Pervençère à l'ouverture de la tente, bien en évidence, pour que le chérif l'examinât à loisir durant le cours de la cérémonie.

Assis sur un beau tapis marocain, entouré de tous ses tolbas (lettrés), Mel Aynin avait la posture d'un poussah indien.

La face voilée et la tête surmontée d'un turban invraisemblable de dimension, enfoui sous les plis d'un haik bleu azur, on n'apercevait de sa massive personne que ses deux yeux brillants et ses mains qu'il reposait sur ses genoux.

Les Maures, dès le seuil de la tente, se prosternaient la face contre terre et, presque en rampant, venaient baiser la main du pontife nomade.

La plupart demandaient des remèdes.

Le chérif offrait une poignée de sable sur laquelle il soufflait, et les nomades emportaient précieusement cette relique avec les démonstrations du plus profond respect.

De temps en temps, le chérif tournait les yeux vers Renaud ; mais, dès que le regard de ce dernier rencontrait le sien, il baissait les paupières et paraissait se recueillir.

Enfin, il prononça quelques paroles à voix basse, et les tolbas firent signe à Renaud de s'approcher.

Il avait les pieds enchaînés. Il se leva et le bruit de ses fers attira l'attention de tous.

Au milieu d'un profond silence, il s'approcha du chérif.

Ce fut un moment solennel.

Mel-Aynin dit à Renaud de s'asseoir près de lui.

Il lui tendit sa main droite que Renaud baisa comme il avait vu faire aux nomades.

Il lui posa alors diverses questions d'une voix brève mais bienveillante :

Mel Aynin connaissait de nom l'Algérie.

— Tu es Algérien ? demanda-t-il.

— Oui, chérif, je suis Algérien, répondit Renaud ; chez nous il y a des musulmans aussi croyants que ceux du Sahara. L'Algérie a donné le jour à beaucoup de saints personnages. Nous possédons des zaouïas (écoles religieuses) dont la réputation s'étend jusqu'au Soudan.

— Sais-tu le Fatiha ? questionna le chérif.

Renaud récita à haute voix la prière du Coran.

— Sais-tu écrire en arabe ? continua Mel-Aynin.

— Sans être un lettré je sais ce qui est utile à un négociant.

— Écris ton nom sur le sable.

Renaud s'exécuta.

Avec un bout de bois, il traça ces mots : « Si Sliman ben Kadour. »

Alors, s'adressant à l'assistance, le chérif dit :

— Mes frères, gloire à Dieu ! Cet homme est un vrai musulman. Enlevez-lui ses fers, rendez-lui ce que vous lui avez pris, et accueillez-le dans votre tribu comme un frère.

« Gloire à Dieu, le clément et le miséricordieux. »

Le chérif Mel Aynin avait rendu son jugement.

Renaud de Pervençère se prosterna, baisa sa main et suivit les Maures qui l'avaient amené.

Ils remontèrent sur les chameaux qui étaient à l'entrée du campement et reprirent la route de leurs tentes.

Renaud demanda que les Maures le délivrassent de ses fers.

Ils refusèrent d'accéder de suite à sa demande.

Le jugement du chérif ne les contentait pas.

Rendre à Renaud ce qu'il lui avaient volé !

Cela leur était tellement pénible qu'ils se disaient :

— Le chérif, qui ne se trompe jamais, a dû se tromper cette fois.

Ils décidèrent d'aller consulter en dernier ressort un saint homme qui avait fait le voyage de la Mecque, le pèlerin Hamady.

Cette visite retardait d'un jour leur rentrée au campement.

Le hadj (pèlerin) gardait modestement ses moutons et ses chèvres. C'était un bon vieillard, à la physionomie avenante.

Les Maures lui expliquèrent les démarches faites auprès de Mel Aynin.

Le vieillard écoutait gravement.

Les Maures attendaient son avis avec impatience : il avait, grâce à de longs voyages, la réputation d'une science universelle.

Il s'approcha de Renaud, le considéra un instant en souriant, et lui dit en lui tendant la main :

— Tu es Turc, n'est-ce pas ?

— Oui, seigneur *hadj*, répondit Renaud, quoique habitant l'Algérie, je suis Turc, en effet.

Le « seigneur hadj », enchanté de sa perspicacité, se tourna vers les Maures, et désignant Renaud du geste :

— C'est un bon musulman, dit-il, rassurez-vous.

Les Maures, cette fois, furent obligés, bon gré mal gré, d'accepter Renaud comme Turc et musulman.

Ils retournèrent avec lui à leur campement et lui enlevèrent les fers.

Renaud était libre.

On l'arma d'un fusil et d'un sabre, et il fut déclaré membre de la tribu.

Quand à ses marchandises, à ses vêtements, il ne réussit pas à se les faire rendre.

Par toutes sortes de mauvaises raisons auxquelles il feignit de croire, on chercha à lui persuader qu'elles avaient été volées à la tribu.

Il obtint seulement qu'on lui rendit sa boussole, qui lui était utile pour s'orienter dans le Sahara. Elle lui était indispensable pour mettre à exécution la fuite qu'il méditait.

En attendant le moment propice, il chercha à se créer des sympathies dans la tribu, à dissiper les méfiances dont il était toujours l'objet, malgré les déclarations des chérifs sur sa religion.

Il lui fallait attendre que la tribu, en ce moment fort enfoncée dans le désert, regagnât son territoire.

Le territoire des Oulad-Delim, — Renaud finit par connaître le nom de la tribu par Ibrahim, est situé à quelques journées de marche du cap Bojador où il espérait s'embarquer !

Renaud décida qu'il ne prendrait la fuite qu'au moment du retour de la tribu. D'ici là, il essaierait d'obtenir des renseignements géographiques de son hôte.

Il devait agir avec prudence, ne pas laisser pénétrer ses desseins.

Ibrahim, en effet, n'avait nullement l'intention de laisser partir Renaud. D'après la quantité d'or trouvée dans sa ceinture, les marchandises de ses caisses, il le jugeait riche, et le Maure avide résolut que Renaud deviendrait son gendre.

Il lui donnerait sa fille Aïcha, à laquelle le jeune homme parlait toujours avec une grande douceur.

Renaud devinait fort bien les projets de son hôte et, sans les décourager, ne disait rien qui pût le dissuader.

Ibrahim décida d'aller visiter son beau-père, qui campait à plusieurs journées de marche vers le nord, dans la direction du Zémour.

On allait donc se rapprocher du cap Bogador !

Les femmes et les jeunes filles s'occupèrent de l'emballage des tentes et du chargement des dromadaires.

Les hommes se contentent de surveiller l'opération.

Cinq ou six dromadaires dressés au transport des objets du campement reçoivent leur charge que ne varie jamais, ni comme poids ni comme volume.

Pendant ce temps, les moutons et les chèvres, conduits par un berger Maure, prennent le devant dans la direction indiquée.

Le chargement de la tente terminé, les femmes assujettissent sur les vieux dromadaires les palanquins dans lesquels elles voyagent.

Ces palanquins, formés d'une grande corbeille à font de cuir, sont surmontés d'une sorte de coupe en osier destinée à garantir, au moyen d'un rideau, les voyageurs du soleil et du sable.

Le troupeau de dromadaires, escorté des hommes et des enfants, se met ensuite en marche.

Pendant les premières heures, les animaux vont sans s'arrêter, sans songer à brouter les tiges des plantes qui se trouvent sur leur passage.

Puis, peu à peu, la marche se ralentit, le troupeau se débande, et, tout en continuant leur route, les bêtes paissent.

Cela dure jusqu'au soir. On choisit un lieu favorable au campement.

Les tentes sont dressées. On fait du feu. Chacun s'assoit autour de la flambée.

Après la prière du soir, les serviteurs font dresser les chamelles, ils enlèvent la poche d'osier qui enferme les mamelles des animaux et empêche pendant la marche la visite inopportune des chamelons.

Lorsque les chamelles sont traites, la maîtresse de la tente procède à la distribution.



Renaud prononça la prière du soir.

Les repas commencent toujours par des réclamations, des cris et des horions que se donnent copieusement les enfants.

On se couche après le repas, les membres de la famille tous serrés les uns contre les autres, les serviteurs et les esclaves dehors au milieu des troupeaux.

Il fallut quinze jours pour parvenir au campement de Nassib, beau-père d'Ibrahim.

Nassib était riche.

Il possédait cinquante dromadaires, cinq ou six cents moutons ou chèvres et trois esclaves.

Il y avait plusieurs années qu'il n'avait vu son gendre.

Nassib fut fort heureux de voir les deux derniers enfants de sa fille.

Il se montra d'abord très méfiant à l'égard de Renaud. Celui-ci sut enfin lui inspirer confiance.

Pour fêter ses hôtes, Nassib tua trois moutons. Ce fut pour les nomades un repas pantagruélique.

Les moutons égorgés et dépeuillés, les morceaux furent empilés dans une marmite remplie d'eau qui bouillait sur le feu.

En attendant la cuisson, on mit dans le brasier le foie et les entrailles des animaux. A peine tièdes, ils furent partagés entre tous les convives.

Quand les morceaux de mouton eurent bien bouilli, un Maure les retira avec la main et les distribua à la ronde.

Les convives, au nombre de vingt, formaient un grand cercle autour du foyer.

Le Maure cuisinier lançait chaque morceau dans la direction d'un convive qui devait l'attraper à la volée.

Renaud ayant manqué son morceau, il roula dans le sable; son voisin eut la politesse de le ramasser et de l'essuyer avec le pan de son burnous crasseux; Renaud, privé depuis longtemps de viande, ne fit pas le dégoûté: il le mangea de bon appétit.

Il vit ses voisins, ceux du moins qui avaient dans leur lot un morceau de tibia ou un os quelconque renfermant de la moëlle, offrir leurs os aux dames.

Renaud imita cette galanterie; il offrit à Aïcha un bout de tibia,

Les dames acceptaient avec reconnaissance et grignotaient les os en guise de friandise.

On quitta Nassib.

On marcha vers le Nord, vers Zémour.

L'eau se faisait rare. On ne rencontrait des puits que tous les dix jours.

De Zémour, la caravane se dirigea vers le nord-ouest.

On traversa la plaine sablonneuse, stérile et lugubre nomméé Ragg par les nomades.

Un soleil brûlant, que la radiation du sol rendait plus intolérable, jeta Renaud dans un état de prostration complet.

Le lendemain, la chaleur et les privations lui donnèrent une hallucination à laquelle sont sujettes les populations du Sahara.

Il lui sembla que le sol devenait uni comme la surface d'un lac et que son dromadaire, lentement soulevé par une force invisible, demeurait entre ciel et terre.

Il entendit dans le lointain une voix douce prononcer son nom, puis une forme brillante se dessina.

Il reconnut sa femme qui lui tendait les bras.

—Blanche, ma chère Blanche... oui, je vais à toi, murmura-t-il.

Ses yeux étaient fixes, son regard halluciné.

Ibrahim le secoua en criant:

—Reveille-toi ou tu vas devenir fou!

Renaud sortit de cet état hypnotique. Il était brisé de fatigue.

La tribu Oulad-Delim, dont Renaud était l'hôte malgré lui, a dans le Sahara une réputation méritée de férocité.

Un Oulad-Delim ne manque jamais l'occasion de tuer ou de piller Renaud en eut la preuve.

Les Maures aperçurent à l'horizon une caravane qui s'avavançait.

Les dromadaires chargés indiquaient une caravane commerciale.

Deux éclaireurs allèrent reconnaître les arrivants.

Une demi-heure après, ils étaient de retour et annonçaient que la caravane venait de Tindouf et portait un chargement de dattos dans le Tyriss.

Elle se composait de trente hommes, dix femmes, de quelques enfants, de quarante-huit dromadaires mâles ou femelles.

Elle appartenait à des Maures de la tribu des Oulad-Tyderabadin.

L'attaque fut aussitôt résolue.

On arrêta la marche du campement, on déchargea les dromadaires. Les femmes et les enfants furent mis en sûreté derrière un accident de terrain.

Cela fait, on prépara les armes qui se composaient de fusils à pierre venant du Sénégal et de poignards marocains.

Chaque Maure, ayant monté un dromadaire, se mit en marche dans la direction de la caravane.

Tous les hommes du campement firent partie de l'expédition, ils étaient quatre-vingts.

Ibrahim donna à Renaud un fusil qu'il n'osa refuser.

On lui permit cependant de se tenir avec l'arrière garde et ne prendre part à l'action que si la situation des Oulad-Delim devenait critique.

Lorsque les Oulad-Delim ne furent plus qu'à deux ou trois cents mètres de la caravane, Ibrahim, qui commandait l'expédition, brandit son fusil en l'air en jetant des cris.

Il mit sa monture au trot et courut sus aux Maures convoyeurs.

Tous les Oulad-Delim l'imitèrent en faisant des grimaces horribles et jetant des cris terrifiants, pour épouvanter leurs victimes.

Ils déchargèrent leurs fusils, ce qui, grâce à la mauvaise qualité de leurs armes, fit peu de mal aux Maures qu'ils attaquaient.

Mais ceux-ci, en reconnaissant les terribles Oulad-Delim, furent pris d'une peur folle et, sans songer à se défendre, se débandèrent aussitôt.

Les Oulad-Delim en vinrent bientôt à bout.

Dix minutes après, les corps de vingt-cinq Oulad-Tyderabadin jonchaient le sol.

Cinq d'entre eux, grâce à la rapidité de leurs montures, avaient pu s'enfuir.

Les vingt-cinq Maures avaient été égorgés.

Le spectacle était horrible.

Les dromadaires, affolés, faisaient entendre des cris plaintifs.

Les femmes, se tordant les bras, poussaient des gémissements et des sanglots à fendre l'âme.

Les enfants hurlaient en s'accrochant aux vêtements de leurs mères.

Au milieu de larges mares de sang, quelques malheureux Maures, la gorge entr'ouverte, se tordaient dans les convulsions de l'agonie.

Le butin fut aussitôt partagé entre les Oulad-Delim.

Les femmes et les enfants, tirés au sort, furent emmenés en captivité.

L'âme oppressée, Renaud avait dû assister à cette tuerie sans pouvoir s'y opposer.

Sa haine pour les bandits au milieu desquels il était obligé de vivre s'en augmenta.

Une circonstance lui permit de surprendre les secrets sentiments de son hôte Ibrahim.

Celui-ci confia à sa femme ses desseins sur Renaud de Pervençère ; il deviendrait son gendre et on profiterait de sa fortune, ou bien il ne quitterait la tribu qu'en fournissant une rançon ; s'il se refusait à l'une ou à l'autre de ces combinaisons, il mourrait.

Il fallait ruser avec cette brute ; Renaud s'y résigna.

Il ferait tous les sacrifices pour arriver à son but, s'échapper, regagner la France, revoir sa femme.

IV

Quelques jours après, des jeunes gens de la tribu, stylés par Ibrahim, dirent à Renaud qu'ils devinaient son amour pour Aïcha.

Ils conseillaient au jeune homme de faire sa demande : Ibrahim ne la repousserait pas, ils en avaient la certitude.

Renaud devina aisément qu'ils lui étaient envoyés par Ibrahim. Jouer la comédie de l'amour lui répugnait.

La douleur qu'Aïcha ressentirait lorsque, fiancé avec elle, il s'enfuirait, serrait le cœur de Renaud de Pervençère.

Aïcha, seule, l'avait consolé, secouru, et il allait la faire souffrir.

Il devait s'y résoudre cependant pour reconquérir sa liberté.

Il n'avait pas d'autre moyen.

Ibrahim accorda sa fille au jeune homme et demanda à celui-ci dix dromadaires et cinq cents douros comme dot. On sait, en effet, qu'en pays musulman, c'est le fiancé qui apporte la dot.

Renaud feignit de trouver les prétentions d'Ibrahim exagérées. Il marchandait, disputa, comme il avait vu faire, et obtint de ne payer la jeune Aïcha que six dromadaires et deux cents douros.

Ce marchandage devait éloigner les soupçons d'Ibrahim, qui peut-être se fussent éveillés si Renaud avait consenti à tout, contrairement aux habitudes des Maures qui marchandent leurs femmes pendant des jours entiers.

Quelquefois, le fiancé et le futur beau-père en viennent aux coups.

Cela ne rompt nullement les négociations : le beau-père n'en conçoit que plus d'estime pour son futur gendre ; il prouve qu'il saura défendre son bien et s'emparer de celui des autres : être habile voleur est fort considéré au désert.

Quand Ibrahim et Renaud furent enfin d'accord, le jeune homme en arriva au point véritablement important pour lui, au projet qu'il avait longuement médité.

— Ibrahim, dit-il, tu sais mieux que personne qu'en arrivant ici j'ai été dépouillé de tout ce que je possédais.

Ibrahim sourit en caressant sa barbe.

— Continue, mon fils, dit-il, prends ton temps. Dis-moi nettement tout ce que tu as à m'apprendre.

Renaud reprit :

— Je veux te verser la dot que je t'ai promise. . . .

— A la bonne heure ! interrompit Ibrahim, voilà qui, par Allah, est bien dit.

— Pour cela, j'ai trouvé un moyen. . . .

Renaud hésita un instant et, ferme, regardant son interlocuteur bien en face :

— Tu as des peaux de moutons à vendre, n'est-ce pas ?

— Oui, mon fils.

— Tu en chargeras tes chameaux et tu iras les vendre à Tindouf ?

— Bien, après ?

— Tu m'emmèneras avec toi, tu demanderas pour moi au caïd de Tindouf un guide qui me foras traverser le Sous et gagner le Maroc. Du Maroc, je gagnerai mon pays, je rassemblerai mes richesses et Inch'Allah ! (s'il plaît à Dieu) je reviendrai auprès de toi et d'Aïcha que je comblerai de biens, car je l'aime et je suis riche !

Les yeux d'Ibrahim brillèrent de convoitise. Il croyait déjà tenir cette fortune dont parlait Renaud.

Il accepta la proposition du jeune homme avec enthousiasme.

— Tu as bien parlé, mon fils, dit-il. Nous partirons dans quelques jours.

Le soir, Aïcha entra dans la tente de Renaud.

Aïcha était vraiment belle.

Elle était svelte, de taille élancée. Lorsqu'elle marchait, le corps enveloppé dans les plis harmonieux de son *haik* de cotonnade, la main sur la hanche, les bras nus, elle semblait une jeune nymphe, une jeune déesse de la statuaire grecque soudainement animée.

Elle s'approcha de Renaud, et mettant sa main dans celles du jeune homme.

— Oh ! mon frère, dit-elle, je t'appellerai désormais mon fiancé.

— Mon âme est cœur de ton âme.

— Quand tu étais esclave, j'ai voulu te sauver ; maintenant, Si Sliman ben Kaddour, tu prends Aïcha pour femme.

— Dieu veut que nous habitons sous la même tente.

— Gloire à Dieu, Si Sliman ben Kaddour, gloire à toi qui m'aime !

— Si Sliman ben Kaddour, moi, aussi je t'aime. Tu es le palmier de l'oasis, je suis la fleur du laurier-rose qui m'épanouit à ton ombre.

Elle embrassa Renaud. Ses beaux bras ronds et fins entourèrent le cou du jeune homme.

Il rougissait de honte !

Quelle basse comédie il jouait !

Il allait briser le cœur de cette enfant qui l'aimait.

Des larmes brillèrent dans ses yeux ! La vérité monta à ses lèvres. Il fut sur le point de tout dire à Aïcha.

Mais il se tut. Le souvenir de sa femme, de Blanche accablée par la fausse nouvelle de sa mort, passa dans son esprit et ferma ses lèvres.

Ibrahim choisit un emplacement favorable pour le campement dont il remit la direction à sa femme.

Il partit avec Renaud et un guerrier de la tribu pour l'oasis de Tindouf.

Sa caravane se composait de cinq dromadaires dont deux chargés de peaux.

Les trois autres servaient de montures aux deux Maures et à Renaud.

On n'emportait, bien qu'on fût à dix journées de marche de Tindouf, que quelques poignées de grains d'orge et une outre d'eau.

Les nomades s'embarrassent peu de provisions.

La caravane remonta le Sagniat-el-Hamra. Renaud put faire quelques observations de cette partie du désert encore inexplorée.

Lorsqu'on rencontrait des campements de Maures, Ibrahim demandait l'hospitalité pour lui et ses compagnons.

Il avait soin de s'arrêter discrètement à quelques pas des premières tentes.

Les Maures s'avançaient et souhaitaient la paix de Dieu aux voyageurs.

Ils les aidaient à décharger leurs chameaux et à les entraver.

Cela fait, le plus riche du campement introduisait ses hôtes dans sa tente et leur offrait le lait de ses chameaux.

La prière du soir récitée, les voyageurs s'étendaient sur les nattes enveloppées dans des couvertures qui les préservaient du froid de la nuit.

Ils partaient au matin, sans qu'on leur demandât ni leurs noms, ni d'où ils venaient, ni où allaient ; c'est la politesse du désert. On ne doit jamais questionner ses hôtes.

Malheureusement, en dix jours, on ne rencontra que cinq campements et les autres jours Renaud se coucha presque sans nourriture, sans natte ni tapis.

Ibrahim et l'autre Maure se contentaient de leur poignée d'orge.

Renaud souffrait surtout du froid des nuits.

Ils arrivèrent enfin à Tindouf.

Ce n'est qu'un village. Quelques chétives masures au pied d'une colline, un minaret encadré de palmiers au milieu des sables.

Ils furent heureux cependant d'y arriver et, de joie, se prosternèrent trois fois à terre en priant et remerciant Dieu.

Située sur la route des caravanes du Soudan, l'oasis est le point de concentration des différentes routes qui se dirigent du nord-ouest de l'Afrique vers Tombouctou.

Les caravanes venant du Soudan laissent à Tindouf une partie de leurs marchandises et presque tous les esclaves.

Ibrahim y vendit facilement ses peaux de moutons et de chèvres.

Un habitant de l'oasis apprit à Ibrahim qu'il ne fallait pas songer à gagner en ce moment le Sud marocain qui était en feu.

Renaud, désolé, dut revenir au campement avec ses compagnons.

Le Maure voulut célébrer les fiançailles de Renaud et d'Aïcha.

Elles furent somptueuses.

On tua quatre moutons. On dansa, on chanta, et un lettré (thaleb) fit un discours pour démontrer que Dieu avait des vues sur Renaud puisque, après l'avoir sauvé de grands dangers, il lui donnait comme compensation de passer le reste de ses jours entre des troupeaux de dromadaires et la charmante Aïcha.

Renaud eut le courage de ne pas faire la grimace à cette prédiction ; il remercia le thaleb.

Renaud embrassa Aïcha et la conduisit jusqu'à l'entrée de la tente.

Le départ pour le Sud Marocain fut enfin décidé.

Renaud, avant de partir, eut de grandes joies.

On sait qu'il avait été dépouillé de tout par les Oulad-Delim en général et par son futur beau-père particulièrement.

Il se passa entre Renaud et Ibrahim une petite scène toute *patriarcale*, patriarcale en ce qu'elle rappelle le stratagème que, pour frustrer Esau de son droit d'aînesse, le patriarche Jacob, de biblique mémoire, n'hésita pas à employer ; il fit, à son aîné mourant de faim, payer un plat de lentilles du prix de l'héritage paternel auquel Esau avait droit.

Le Maure tenta d'en faire autant.

Sur la part d'or volé par lui à Renaud, il prit vingt douros (cent francs) et les lui remit généreusement.

— Tu ne peux voyager sans argent, mon fils, dit-il, prends cette somme, je sais que je la remets entre des mains habiles qui sauront lui faire rapporter cent pour un ! Ainsi qu'en un terrain fertile un grain d'orge en rapporte cent, ainsi rapporteras-tu à Ibrahim, ton père, cent douros pour un !

— Va avec ma bénédiction.

Il étendit les mains.

Renaud mit les vingt douros dans sa ceinture et répondit avec le plus grand sérieux :

— Tes biens seront contuplés s'il plaît à Dieu !

Il pensait :

— Vieux brigand ! Comme tu mériterais d'être étranglé !

Ce viatique, en somme, lui permettait d'accomplir son évasion, ce qui était le principal.

D'autre part, c'était autant de repris sur ce qu'on lui avait volé, et il espérait bien que jamais Ibrahim ne reverrait un des douros restitués.

Une femme des Oulad-Delim avait eu, dans sa part de butin, deux petits baromètres anéroïdes, deux instruments en cuivre grands comme des soucoupes et ressemblants à des *réveils* dernier modèle.

L'aiguille indicatrice était protégée par un verre épais.

Bien des fois, Renaud avait regretté d'être privé de ces instruments indispensables pour relever les altitudes, consigner les variations atmosphériques.

Il avait dû se consoler de cette perte précieuse.

La Mauresque, en effet, y tenait comme à des bijoux de prix.

Elle s'en était fait des boucles d'oreilles.

Oui, des boucles d'oreilles suspendues aux nattes de sa chevelure d'ébène, à cause de leur poids, et qui lui descendaient jusque sur les épaules.

Elle aussi eut l'idée de faire avec Renaud une opération commerciale ; les baromètres anéroïdes qui lui déracinaient les cheveux, elle se décida à les échanger contre des anneaux d'or.

Elle en voulait quatre, deux pour les bras, deux pour les jambes.

— Je t'en apporterais six ! cria, radieux, le jeune homme en emportant et serrant avec soin ses instruments de physique.

Sa future belle-mère ne voulait pas être en reste de générosité.

Elle rendit à Renaud une boîte contenant des médicaments en échange d'un costume de soie qu'il s'engagea à lui rapporter à son retour du Maroc.

— Si tu n'es vêtu qu'avec ce que tu recevras de moi, se dit-il, gare au soleil !

Il était enchanté d'être remis en possession de sa boîte de pharmacie : elle contenait du sulfate de quinine contre la fièvre, des pilules d'opium pour combattre l'insomnie, bien d'autres médicaments encore.

Aïcha versa des larmes en le voyant partir.

La douleur de la jeune fille qu'il abandonnait serra son cœur.

Il n'en laissa rien paraître, ne se retourna même pas.

Ibrahim fit de même ; les cris, les pleurs de sa femme le laissèrent insensible, sourd en apparence.

Ainsi le veut la superstition musulmane : celui qui part en voyage ne doit pas entendre, ne doit pas voir pleurer sa femme.

Ce serait d'un mauvais présage.

Il fallait qu'Ibrahim eût les nerfs solides pour feindre de ne pas entendre Maïma, sa femme.

Elle poussait de véritables hurlements.

Ses enfants, cramponnés à ses vêtements, accompagnaient leur mère sur un ton suraigu qui déchirait les oreilles de Renaud.

On partit.

Plusieurs Maures étaient du voyage.

Ils allaient à Glimin pour y vendre des chamelons.

La caravane se composait d'une quinzaine de personnes et de vingt-cinq dromadaires.

Le pays qui s'étend entre le Saguiat et Hamra, et l'Oued-Draâh est remarquable par ses soulèvements plutoniques de rochers brisés.

On y voit des lits d'immenses fleuves, une nature âpre, tourmentée, et une variété de paysages qui tranche avec la monotonie du Sahara.

La caravane s'arrêta devant le marabout en terre d'un saint musulman.

Les Maures prièrent sur sa tombe.

Ils se déchaussèrent devant l'entrée, et allèrent baiser dévotement l'endroit marqué d'une pierre où reposait la tête du saint.

Ils firent plusieurs fois le tour du mausolée et vinrent enfin s'asseoir sur la pierre tombale.

Conversant alors avec les mânes du mort, ils lui racontèrent leurs peines, lui confièrent leurs espérances, le priant d'intercéder pour eux au jour du jugement.

Renaud, obligé aux mêmes simulacres, se disait :

— Peut-on allier tant de superstition, de piété, à tant de vices et de férocité !

Après avoir traversé l'Oued-Draâh, fleuve d'eau courante si rare dans ces contrées, la caravane arriva au premier village su-t-marocain qu'on traverse en venant du désert.

C'est le ksar (village) El Albiar.

Il est construit en terre glaise sur le penchant d'une colline.

Renaud était enfin sur les confins du Sahara.

Il se crut sauvé !

Le paysage était pourtant bien triste, bien sauvage.

Seuls, des figuiers de Barbarie en rompaient la monotonie.

Ils formaient des taches vertes sur la surface fauve de la colline.

— Adieu, désert ! pensait Renaud. Adieu, féroces nomades !

Il allait bientôt atteindre les riches contrées du Sud-Marocain.

De loin, entre des chaînes de montagnes, il entrevoyait les plaines fertiles, des villages nombreux, des pâturages verts ; c'était le Sous.

Il allait revoir la France !

Il courrait se jeter dans les bras de sa femme éplorée !

La caravane arriva à Glimin et Ibrahim conduisit Renaud chez le caïd.

Il lui expliqua les raisons qui obligeaient Renaud de Pervençhère à retourner au Maroc.

Le caïd lui offrit l'hospitalité et promit de lui faciliter son voyage.

Renaud considéré comme Maure, put se promener en toute sécurité dans la ville.

Glimin est bâtie sur le penchant d'une colline, au milieu de jardins pleins de frais sur.

Sa double enceinte est percée de cinq portes.

Les juifs occupent un quartier spécial de la ville, comme dans toutes les cités musulmanes, mais ils y sont moins mal considérés que dans le reste du Maroc.

Il y a chaque année une grande foire où les nomades viennent s'approvisionner.

Le caïd procura un guide à Renaud.

Comme il était sans vêtements, vêtus en nomade, il lui donna une *gilabia*, sorte de grande robe en laine blanche, et, en prenant congé de lui, il lui recommanda d'aller visiter son frère, le caïd de Marrakech.

A quelques heures de Glimin, Renaud et son guide arrivèrent à une petite oasis auprès d'une chaîne de montagnes qui délimite les territoires du Sous et de l'Oued-Noun.

L'oasis est fort belle avec ses bassins limpides et ses palmiers touffus.

Renaud traversa d'abord la partie montagneuse de l'Aït-bou-Amram, la région la plus riche et la plus puissante du Sous.

Il ne pouvait se rassasier du spectacle magnifique qu'offrent les montagnes pittoresques de ce beau pays.

Ses yeux, attristés par le Sahara monotone, se reposaient avec délices sur des prairies émaillées de fleurs, des rivières intarissables, des collines ruiselantes de moissons.

Il rencontrait à chaque instant des villages dont la population, répandue dans les champs, se livrait avec activité aux travaux agricoles.

Renaud longea la côte d'Aglon à Massa, traversa la splendide vallée de l'Oued-Sous, gagna Agadir dont la position, au pied de l'Atlas, au fond d'une baie, en fait un magnifique port naturel.

Il contourna les Montagnes de l'Atlas au cap Gir, croisa les provinces du Haka et des Oulad-bou-Sha, et arriva à Marrakech.

Il se présenta au caïd pour lequel il avait une lettre de recommandation.

Le caïd le reçut très bien, lui donna l'hospitalité, et lui offrit un somptueux repas.

Renaud fut témoin, à Marrakech, d'une fête religieuse célébrée par des nègres.

Des tambours et des castagnettes de fer forment la musique des nègres qui arrivent — une cinquantaine d'hommes et de femmes — en jouant de leurs barbares instruments.

Ils chantent dans une langue inconnue.

Au milieu de leur troupe est un bouc noir que deux femmes, une vieille et une jeune, mènent en le tirant par les cornes qui, ainsi que les sabots, sont dorées.

Le caïd explique à Renaud que les nègres vont sacrifier le bouc, qu'ils ont eu de la peine à se le procurer car il faut qu'il soit noir et sans tache.

Il ajoute que tous ceux qui assisteront à la cérémonie auront de grands bonheurs.

La foule des curieux grossit entourant le cortège.

Elle est pressée comme un troupeau de moutons.

Arrivé à un grand espace sans maisons, le cortège s'arrête.

Les musiciens se groupent en masse.

Deux nègres font former le cercle aux spectateurs.

La jeune négresse qui tient le bouc, vêtue de draperies blanches et rouges, s'accroupit au milieu du cercle.

Elle maintient le bouc par ses cornes dorées.

La bête est fort jolie. Elle a de longs poils fins et brillants comme de la soie.

Le pauvre animal bêle en regardant autour de lui de son bel œil noir ; on dirait qu'il comprend le sort qui lui est réservé et qu'il implore du secours.

La vieille femme vient se placer à côté de la jeune négresse qui l'aidait à conduire la victime.

Elle est toute décrépite, toute déguenillée, une vraie sorcière noire.

Elle porte un réchaud dans lequel brûle de l'encens auquel elle mélange du chanvre.

Un grand nègre tout jeune et qui n'a pour vêtements qu'une foutha, serviette jaune et bleu autour des reins, entre dans le rond.

A ce moment la musique et les chanteurs recommencent leur tapage.

Le bouc, tiré par les deux femmes précédées du nègre vêtu d'une serviette, fait une dizaine de fois le tour du rond, puis, tous reviennent au centre, et la vieille se met, avec sa cassolette, à parfumer le bouc en tous sens.

Le nègre commence à sauter et à chanter, non sans venir, de temps en temps, respirer le mélange enivrant de chanvre et d'encens qui brûle dans le réchaud.

Le bouc, à le cou tranché par la vieille.

Dès que la bête est ainsi frappée, le noir danseur vient sucer le sang chaud qui sort de la blessure béante.

La victime est encore agitée des dernières convulsions de l'agonie.

Les femmes arrachent le nègre de dessus le cou et lui mettent la tête sur le ventre du bouc.

Il déchire à belles dents la peau, mange les entrailles, sa tête disparaît dans le cadavre fumant.

La jeune négresse trempe sa main dans le sang du bouc et, suivie de la vieille, se met à faire le tour de l'assemblée.

L'une touche les assistants de sa main ensanglantée au front ou à l'épaule. L'autre leur fait respirer les parfums de son fourneau.

De tous les points de l'horizon accourent des malades de toutes espèces, des mères portant leurs enfants sur les bras, des vieillards péniblement appuyés sur des béquilles.

Les uns viennent demander à ces étranges cérémonies une guérison, les autres du bonheur pour leur progéniture, les troisièmes le prolongement d'une vie qui doit être bien misérable, si l'on en juge par leurs haillons, leurs faces décharnées et leurs membres ankylosés.

Lorsqu'elles ont fini de distribuer des bénédictions sous formes de sang de bouc, de vapeurs d'encens et de chanvre, et que le nègre a terminé son immonde festin, les deux négresses lui retirent la tête du ventre de l'animal et lui présentent le réchaud.

Il en aspire bruyamment les âpres senteurs.

La musique recommence son cavaerne.

Lui, il se met à danser une sarabande effrénée.

Jamais Renaud n'avait vu spectacle plus démoniaque que ce grand nègre se trémoussant infernalement sous cette lumière blanche et crue de l'Orient.

La laine de sa tête crépue est remplie des débris rouges et fumants de la victime qu'il vient de dévorer.

Le sang qui a ruisselé sur tout son corps y trace de larges raies pourpres qui tranchent sur sa peau laisante et noire.

Il saute et se démené jusqu'au moment où, épuisé, il tombe sur le sol comme une masse inerte.

Renaud, au moment où il va s'éloigner de ce spectacle répugnant, lève les yeux devant lui.

Il tressaille d'épouvante.

Est-il le jouet d'une hallucination ?

Non, il ne croit pas se tromper, il ne se trompe pas. Les yeux noirs de ce visage voilé, ce regard féroce, cette haute stature, cette forme herculéenne drapée d'un long manteau !...

C'est bien le chef touareg de l'escorte choisie par Montaiglon qui est devant lui, l'observant, scrutant son visage, épiait l'expression de sa physionomie, étudiant ses gestes, son attitude, cherchant à reconnaître le chrétien sous son déguisement, le Français sous le Maure.

A-t-il reconnu Renaud ?

Celui-ci le croit. Il le devine à l'expression de haine, de férocité de ce regard noir, perçant comme une flèche.

Renaud ne peut supporter plus longtemps ce regard fascinateur sans se trahir.

Il détourne les yeux et regagne lentement et sans se retourner la maison du caïd.

Il se sent suivi par le noir brigand du désert et devine ses pensées.

Le guerrier voilé est furieux de retrouver vivant celui qu'il croyait avoir précipité dans la tombe.

Il est effrayé aussi, le misérable comprend que sa victime, un Français, doit être et sera vengée par la France !

Sa tribu, si Renaud regagne sa patrie, sera anéantie.

Il ne faut pas que Renaud s'échappe, attire la foudre sur les Touareg !

C'est ce que pense le sombre pillard du désert.

Que faire pour arriver à réaliser ce qu'il considère comme le salut pour lui et pour les gens de sa tribu ?

C'est à cela qu'il réfléchit en suivant Renaud qu'il voit entrer dans la maison du caïd.

V

Le chef touareg est introduit par un nègre chez le caïd à qui il a demandé une audience particulière.

Le caïd est un homme d'une cinquantaine d'années, maigre de taille.

Son visage aux traits réguliers est encadré d'une barbe grisonnante, courte et clairsemée. Son nez est légèrement aquilin.

Le Touareg baise la main du caïd. Il reste un instant prosterné.

—Relève-toi et parle. Quelle grave nouvelle as-tu à m'apprendre ?

—Écoute-moi, caïd, la vérité sortira de ma bouche.

—Je t'écoute et Dieu te jugera, parle.

—Caïd, fit le Touareg au bout d'un instant, un traître est chez toi. Il baise ta main et voudrait la dévorer. Il s'est présenté à toi en ami, en frère, et c'est un espion. Il se dit musulman et c'est un chrétien.

—De qui veux-tu parler ?

—De celui qu'Ibrahim, des Oulad-Delim, t'a présenté comme le fiancé de sa fille Aïcha, de ce chien, qui se dit notre frère et qui est chrétien.

—Ce maudit, qu'Allah le confonde, ce maudit amènera ses guerriers ici ; il prépare leurs voies, il massacrera nos guerriers, nos femmes et nos enfants si tes yeux ne s'ouvrent pas à la lumière, si tes oreilles sont fermées à la vérité.

—Par Allah ! dis-tu vrai ? Est-ce que la haine pour ton frère ne corrompt pas ton cœur ?

—Je dis la vérité, caïd, je suis dans la voie de Dieu.

—Ta tribu n'est-elle pas en guerre avec les Oulad-Delim ?

—Par le Dieu unique, caïd, il n'y a pas de sang entre les Oulad-Delim et les Touareg-Hoggar, et que ma langue se sèche si je ne dis pas la vérité.

—Caïd, ton hôte est un chrétien, ton hôte est un traître !

—Prouve-le, Touareg, et justice sera faite !

—J'ai conduit le chrétien d'El-Goléa à In Salah. Il était le chef d'une caravane nombreuse. Il ne cachait pas alors sa qualité de chrétien et de Français. Mes frères ont pénétré les desseins de ce chien venu pour nous asservir...

—Qu'ont-ils fait ?

—Ce qu'ordonne Allah, caïd.

—Alors, pourquoi le chrétien est-il vivant ?

—Dieu seul le sait, répondit le Touareg d'une voix sombre.

—Va purifier ton corps par les ablutions... Va purifier ton âme par la prière, et sois prêt à agir... Attends mes ordres.

Le Touareg sortit.

Une heure après, Renaud entra chez le caïd.

Celui-ci, en le voyant, fronça les sourcils.

—Tu m'as trompé, tu es chrétien ! cria-t-il d'une voix tonnante. Ose donc jurer devant Dieu que tu es musulman.

—Je suis ton frère.

—Tu es un chrétien. Un chrétien n'est pas le frère d'un musulman ! Un chrétien est un chien !

—Caïd, tes frères ont tenté de m'assassiner après avoir assassiné mes frères. Ils étaient dix contre un, ce sont des lâches ! J'ai échappé miraculeusement à leurs coups et j'ai menti pour n'être pas massacré ; on a bien le droit de tromper les bêtes féroces pour échapper à leurs griffes, c'est ce que j'ai fait.

—Caïd, j'ai respecté ta religion et ta personne, agis de même envers moi, le Dieu unique et miséricordieux te le commande !

La voix de Renaud sonnait, vibrante ; ses regards levés vers le ciel étincelaient.

Le caïd paraissait irrésolu.

Renaud continua :

—Je suis ton hôte et, sous ta protection, ma vie doit être sacrée pour toi sous ta tente.

—C'est vrai... la loi l'ordonne... Ici, il ne te sera pas fait de mal....

Le caïd prononçait ces mots d'une voix sourde et la tête baissée. Il continua ;

—Pars, tu es libre... Ne tente pas ma colère en restant devant mes yeux... Va, éloigne-toi.

Renaud salua le caïd, sortit et alla charger son dromadaire.

Il s'éloigna de Marrakech en précipitant la marche de l'animal. De quel côté allait-il se diriger ?

Son intention avait d'abord été de gagner le Maroc. Il avait confié cette intention au caïd. Il craignait que celui-ci ne semât des embûches sur sa route.

Renaud connaissait la duplicité des Arabes ; pour être d'accord avec sa conscience, avec le Coran, il lui suffisait d'avoir laissé partir sain et sauf le chrétien, rien ne s'opposait à ce qu'il le fit poursuivre et massacrer.

C'est ce que pensa Renaud de Pervençère et il résolut de changer son itinéraire. Il essaierait de gagner El-Goléa, de revoir Ben Rabbah et son père, d'avoir des nouvelles du Chambâ qu'il avait envoyé à Alger.

Il se dirigea vers l'Est.

Il n'était pas à une heure de marche de Marrakech qu'il fut assailli par une troupe d'hommes armés que commandait le chef touareg.

Cette troupe s'était tenue en embuscade derrière des buissons de tamarix.

Renaud fut saisi, jeté à bas de sa monture, bâillonné et ligotté avant d'avoir eu le temps de se reconnaître.

Le Touareg commanda aux hommes de sa troupe, des nègres à la solde du caïd, de jeter le prisonnier en travers d'un chameau et de regagner Marrakech au plus vite.

On y arriva rapidement.

La troupe s'engagea dans une ruelle sombre.

Renaud fut porté par un couloir étroit dans une pièce obscure et froide.

On le jeta sur le sol nu.

Deux soldats armés de sabres restèrent à garder le prisonnier.

Une porte massive se referma sur lui.

Renaud ressentit un moment d'affreux désespoir.

Comment ! il allait atteindre au port et il faisait naufrage.

Il était sur le point de reconquérir sa liberté, de regagner la France, de revoir Blanche, et il retombait entre les mains de ses bourreaux !

Des sanglots montèrent à sa gorge.

Cet affaissement dura peu.

Il se raidit contre l'adversité, appela à lui tout son sang-froid, envisagea courageusement la situation.

Il ne douta pas que ce fût le caïd qui le faisait prisonnier.

Mais allait-il le faire massacrer dans ce cachot ?

Songeait-il à l'y laisser mourir de faim ?

Le caïd voudrait-il demander des ordres au sultan du Maroc, qui était son suzerain ?

Il n'était pas facile à Renaud de répondre aux questions qu'il s'adressait à lui-même.

Cependant, et toutes tristes qu'elles fussent, ces réflexions, en aiguillant son esprit, contribuèrent à ranimer son courage.

Quelles étaient les chances qui lui restaient ?

L'espoir lui était-il permis ?

Seul, emprisonné, que pouvait-il tenter pour reconquérir sa liberté ?

A l'exception d'un poignard qu'il avait pu dissimuler dans ses vêtements, ses armes lui avaient été enlevées.

Deux soldats le gardaient, une porte inébranlable s'opposait à sa fuite.

Allait-il donc périr ainsi, misérablement, dans la nuit, dans les longues tortures de la faim et de la soif !

Soudain, une réflexion le fit tressaillir.

Il n'endurerait que les tortures qu'il voudrait bien supporter ; il était maître de choisir son moment pour mourir !

Pour mourir sans souffrances et en pensant à Blanche jusqu'à son dernier soupir !

Il tira de la ceinture de laine qui entourait ses reins un petit flacon de chloroforme et des pilules d'opium provenant de la boîte de pharmacie à lui restituée par les Oulad-Dolim.

En prenant ces médicaments sur lui, il s'était dit que s'il était fait prisonnier de nouveau, les féroces nomades du désert ne lui imposeraient pas d'épouvantables tortures.

Il mourrait foudroyé par le chloroforme, dans l'engourdissement de l'opium.

Renaud s'assura que le flacon était toujours bien bouché, les pilules en bon état.

Il remit le tout dans sa ceinture en murmurant :

—Misérables, je puis échapper à vos atroces tourments, me réfugier dans la mort !

Dans l'après-midi, Renaud crut le moment venu de mourir.

La porte s'ouvrit et livra passage à un homme en burnous à capuchon relevé, portant des chaînes terminées par des anneaux de fer.

Il enchaina les bras et les jambes de Renaud pendant qu'un soldat plaquait une cruche d'eau à côté du prisonnier.

Le soldat sortit pendant que l'homme au burnous fermait et rivait les membres de Renaud.

Les chaînes étaient assez longues pour qu'il pût, lorsqu'il le voudrait, tirer de ses vêtements les poisons qui le débarrasseraient de la vie et de ses souffrances.

—Blanche, nous nous reverrons au ciel ! murmura-t-il.

Puis, à l'homme :

—Misérable, je te méprise ! Si j'étais libre, tes regards n'oseraient soutenir les miens !

L'homme tourna vers le prisonnier son visage découvert...

Ses regards exprimaient une pitié profonde.

Ses yeux noirs avaient une expression de douceur attendrie.

Renaud eut un sursaut.

Ce prétendu bourreau à demi-voilé, ce tortionnaire, c'était Ben Rabbah.

—Pas un mot, pas un geste, je te sauverai !

Il serra subitement un des écrous qui fermait les anneaux des fers de Renaud.

Le malheureux jeta un cri de douleur.

—C'est bien ! fit le Chambâ.

Il serra un second écrou avec plus de force encore que la première fois.

De nouveau, Renaud ne put retenir une plainte.

—Parfait ! dit tout bas le Chambâ.

Il fit boire le prisonnier et dissimula quelques provisions dans le capuchon de son burnous.

—Prends des forces, mange : cette nuit, tu seras libre ! Un des écrous de tes pieds n'est pas serré...

Il lui tendit une clef de fer.

—Avec cette clef, tu desserreras les autres... sois prêt à fuir. Avec mes frères, nous viendrons te délivrer... Nous poignarderons tes gardiens.

—Non, Ben Rabbah, il est inutile de verser leur sang...

Renaud tira de sa ceinture le flacon de chloroforme et le tendit à Ben Rabbah.

—Toi et l'un de tes frères verserez sur le pan de vos burnous la liqueur que contient ce flacon, dit-il ; vous en ferez respirer l'odeur à ceux qui me retiennent prisonnier en leur tamponnant fortement les narines ; ils s'endormiront aussitôt.

—Je le ferai, Sidi, mais le poignard eut été plus sûr.

—Evite de répandre le sang, Ben Rabbah, repartit Renaud.

La nuit venue, tout se passa ainsi que Renaud l'avait ordonné au fidèle Chambâ.

Les deux nègres gardiens pris à l'improviste, suffoqués par les vapeurs du chloroforme, tombèrent sur le sol comme des masses.

Renaud s'enfuit avec les Chambâs.

Leurs chevaux les attendaient en dehors du village.

Tous s'élançèrent dans la direction de l'Est.

Leurs grands burnous blancs flottaient comme les ailes d'oiseaux gigantesques.

Ils brandissaient leurs armes en poussant des cris de triomphe.

Les Chambâs étaient en nombre ; les Touareg n'oseraient les attaquer.

D'ailleurs, ces derniers étaient épouvantés ; les Chambâs, tout récemment venaient d'en massacrer un grand nombre et de razzier leurs troupeaux.

—Pourquoi cette nouvelle bataille ? questionna Renaud.

—Pour venger celui des nôtres que tu avais envoyé à Alger et que ces démons ont égorgé pour le voler, répondit Ben Rabbah.

—Le malheureux est mort avant d'avoir pu porter mon message ?

—Oui, Sidi. Son heure était écrite !

Ainsi, le message n'avait pu faire parvenir le billet que Renaud destinait à Blanche !

Depuis de longs mois, elle pleurait sa mort !

Oh ! cette fois, coûte que coûte, il fallait qu'il trouvât le moyen de lui donner de ses nouvelles !

Quinze journées de marche le séparaient d'El-Goléa.

La troupe de Ben Rabbah réussirait-elle à atteindre l'oasis ?

Ne seraient-ils pas attaqués en route par les Touareg du Nord ?

Leur chef, l'auteur de l'arrestation de Renaud, avait échappé à Ben Rabbah ; pourrait-il regagner sa tribu ?

C'était à craindre ; aussi, Ben Rabbah pressait-il la marche de sa caravane. Ses hommes, Renaud et lui souffraient de la soif et de la faim.

Déjà, après dix jours seulement, on avait dû tuer la moitié des méharas pour boire leur sang et manger leur chair.

La chair se mangeait rôtie ; le sang, on le buvait après l'avoir laissé se coaguler ; on retirait alors le caillot et l'on absorbait la partie liquide seulement.

Les Chambàs sont convaincus que le sang des chameaux bu tout chaud brûle les entrailles, augmente le supplice de la soif.

La marche de la caravane se ralentissait.

Chaque méhari portait deux guerriers. Bientôt, leur nombre diminuait encore ; les Chambàs durent aller à pied, se suspendant, quant ils étaient épuisés, à la queue des animaux.

Lorsqu'on approchait des puits, des éclaireurs étaient lancés en avant, par crainte d'une embuscade.

Plusieurs puits étaient détruits, comblés avec du sable.

Les ennemis des Chambàs avaient passé par là.

Il fallait redoubler de vigilance en même temps que les forces s'épuisaient.

Renaud, exténué, dut être attaché sur la selle de son cheval ; il vivait dans une sorte de torpeur traversée de cauchemars effrayants.

L'eau vint à manquer complètement.

Renaud fut pris de délire.

Ben Rabbah prit un grand parti ; il voulait sauver son ami.

Il fallait trouver de l'eau coûte que coûte !

Il en trouva dans l'estomac des chameaux.

Les Chambàs, lorsqu'ils partent en expédition, emmènent quelques chameaux.

Ils font d'abord souffrir ces animaux de la soif, les font ensuite boire à satiété, puis leur coupent la langue afin qu'ils ne puissent faire remonter l'eau dans leur gosier ; ils deviennent des outres vivantes.

C'est ce que Ben Rabbah avait fait.

Il tua une des chameaux, recueillit l'eau que contenait son estomac et la donna à Renaud qui reprit un peu de forces.

Les chevaux du Sahara sont friands de la chair des chameaux : on la leur partagea.

Encore deux jours et l'on atteindrait El-Goléa.

Mais serait-il possible d'y arriver ?

Tout annonce que les Touareg du Nord, jusqu'ici invisibles, sont dans les environs ; les puits comblés, des traces sur le sable annoncent leur présence.

Les Chambàs n'ont plus de vivres depuis longtemps, plus d'eau. Les chameaux de charge ont été dévorés, les chevaux sont morts, à l'exception de trois.

Ah ! si l'on pouvait faire un détour pour éviter l'embuscade que l'on pressent !

Ce n'est pas possible ; un retard serait la mort pour la caravane exténuée.

Des vedettes sont envoyées en avant. Elles ont pour mission de pénétrer dans El-Goléa et de demander du secours.

Elles ne reviennent pas ; surprises par les Touareg, elles ont sans doute été égorgées.

On n'avance plus qu'en se traînant, mais, dans quelques heures, on sera en vue de l'oasis. Chacun rassemble ce qui lui reste de force, d'énergie, pour y arriver.

Malheureusement, à une journée torride succède une nuit glaciale. Les derniers chevaux meurent. Des hommes sont pris de délire furieux, et parmi ceux-ci Renaud.

Pour apaiser sa soif, il a mâché comme ses compagnons une herbe que les Arabes appellent El-Bothina.

C'est une jusquiame extrêmement vénéneuse dont l'effet est terrifiant : des défaillances, un refroidissement progressif, puis une fièvre délirante. . . .

Renaud brandit son fusil en poussant des cris, les autres font comme lui et s'élancent de toutes parts.

Ils ont les yeux hors de la tête et courent sur le sable jusqu'à ce qu'ils tombent pour ne plus se relever.

C'est le moment attendu par les Touareg pour assaillir les Chambàs.

Ce n'est pas un combat, mais une scène de carnage.

Les Touareg, bien armés, reposés, sont vingt contre un.

Le sang des Chambàs inonde le sable.

Les Touareg parcourent le campement de leurs ennemis.

Que cherchent-ils ?

Il n'y a rien à razzier, hommes et animaux sont morts.

Ils continueront cependant à errer de toutes parts, scrutant de tous côtés, sautant à bas de leurs montures pour coller l'oreille au sol.

Ils s'assemblent, puis se dispersent de nouveau.

Un cri de triomphe retentit ; ils ont trouvé la proie qu'ils cherchaient : Renaud de Pervençère.

Il est étendu sans mouvement sur le sol, les prunelles révulsées, la respiration à peine perceptible.

A-t-il été blessé ? Non, le terrible poison de El-Bethina s'est infiltré dans son sang, il va mourir.

Les pirates du désert poussent des hurlements de joie.—Celui qui a échappé une fois à leurs coups ne résistera pas au poison mortel.

Une pensée infernale traverse le cerveau de leur chef. Il l'expose

à ses compagnons qui l'approuvent avec des démonstrations de joie et se mettent à l'exécuter.

Ils creusent un trou dans le sable brûlant, y enterrent Renaud jusqu'au cou après lui avoir arraché ses vêtements. . . .

Son crâne nu, dépouillé de son turban, éclatera sous les morsures du soleil de feu, sa langue se desséchera dans sa bouche brûlée, ses yeux injectés de sang sortiront de leurs orbites, les injectes dévoreront sa chair de leurs suçons avides.

Par un effrayant raffinement de cruauté, les Touareg placent à proximité de ses lèvres un vase rempli d'eau.

S'il reprend connaissance, la vue de cette eau qu'il ne pourra atteindre portera ses tortures jusqu'au paroxysme.

Leur œuvre de démon terminée, les Touareg s'enfuirent.

Ils craignent qu'un Chambà échappé au massacre ne soit arrivé à El-Goléa, qu'il ne revienne avec du secours.

Les Touareg ne se trompaient pas dans leurs prévisions, ils avaient à peine disparu dans la direction du nord que Ben Rabbah revenait avec une centaine de cavaliers.

Lui aussi, il parcourut le campement avec ses hommes qui relevaient les cadavres des leurs, les reconnaissaient et pendant que quelques uns creusaient des fosses, les autres continuaient leurs investigations.

Ben Rabbah était à la tête de ceux-là.

Il revenait pour secourir Renaud s'il était encore vivant, pour emporter son corps si, comme il devait le supposer, il était mort.

Ben Rabbah arriva près d'un trou creusé dans le sable et dont les débris formaient talus tout autour.

Cela ressemblait à une tombe étroite creusée en profondeur semblable à celles où en Orient l'on enterre les juifs debout, au dire des Arabes.

Elle avait été creusée depuis quelques heures, mais elle était vide du corps pour laquelle elle avait été préparée.

Ben Rabbah remarqua autour les traces d'une mule, traces qu'on avait essayé d'effacer, mais qui ne pouvaient échapper aux regards du Chambà.

Auprès de cette tombe vide il remarqua une petite excavation circulaire portant, à chacun de ses diamètres, l'empreinte, reconnaissable pour lui, des deux anses d'un vase de forme évasée semblable à ceux dans lesquels les Touareg font, lorsqu'ils sont campés, rafraîchir l'eau des outres pendant la nuit.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Ben Rabbah ne pouvait le deviner.

Il continua à explorer le lieu du combat ; il n'y découvrit pas Renaud de Pervençère,

VI

La noblesse du Sahara est guerrière ou religieuse. On nomme Djonads les premiers de cette caste, marabouts les seconds.

Les marabouts prétendent descendre directement de la famille du prophète.

C'est à leur origine qu'ils doivent le respect et la vénération dont ils sont entourés.

La tribu des Oulad Sidi Cheik est une des plus importantes tribus de marabouts.

Leurs tentes, de couleur noire, sont toutes surmontées de bouquets de plumes d'autruche plus ou moins gros, selon la qualité du personnage.

Ils sont riches en troupeaux et s'adonnent au commerce.

La noblesse religieuse est héréditaire,

Un grand nombre de tribus se déclarent les Kedhans (serviteurs) du Sidi Cheik et en tirent orgueil.

Les marabouts sont affranchis de toute espèce d'impôts.

Les Oulad Sidi Cheik aiment les beaux vêtements, les armes riches, les brillants équipages de guerre et de chasse.

Ils ont des meutes de lévriers qu'ils font porter sur des chameaux jusqu'au lieu désigné où ils courent l'autruche et la gazelle.

Ils passent pour d'excellents cavaliers et leurs chevaux sont superbes.

L'émir Abd el Kaber était marabout.

Ces prêtres musulmans — aussi fastueux que nos anciens évêques — donnent l'instruction religieuse dans des établissements qu'on nomme Zaouias.

Une zaouia se compose d'une mosquée, d'une chapelle surmontée d'un dôme, qui recouvre le corps d'un saint personnage et de plusieurs locaux destinés à l'enseignement.

Dans l'un, on ne lit que le Coran.

Un second est réservé à l'étude des sciences.

(A suivre.)

Andantino-Réverie
 pour le piano
 par
THÉODORE DUBOIS
 (Extrait des 12 Petites Pièces)

And^{no} quasi Andante

PIANO

p *simili* *molto sostenuto*

LES MAITRES DE L'OPERA-COMIQUE
LES
Amoureux de Catherine
 ROMANCE

Parado
 de
Jules BARBIER

Musical
 de
Henri MARECHAL

GRANT **PIANO**

1^{er} CHOEUR simplement

Andante

Ce que je voudrais, Sa Jo.

Quand on est amoureux, on est un peu...
 quand on est amoureux il se réveille.

Qui représente les amoureux, qui représente de beaux airs. Et l'influence.

2^{es} CHOEUR **simplement** **Andante**

C'est un peu de l'air de l'opéra-comique, c'est un peu de l'opéra-comique.

3^{es} CHOEUR **simplement** **Andante**

C'est un peu de l'air de l'opéra-comique, c'est un peu de l'opéra-comique.

4^{es} CHOEUR **simplement** **Andante**

C'est un peu de l'air de l'opéra-comique, c'est un peu de l'opéra-comique.

5^{es} CHOEUR **simplement** **Andante**

C'est un peu de l'air de l'opéra-comique, c'est un peu de l'opéra-comique.

6^{es} CHOEUR **simplement** **Andante**

C'est un peu de l'air de l'opéra-comique, c'est un peu de l'opéra-comique.

7^{es} CHOEUR **simplement** **Andante**

C'est un peu de l'air de l'opéra-comique, c'est un peu de l'opéra-comique.

8^{es} CHOEUR **simplement** **Andante**

C'est un peu de l'air de l'opéra-comique, c'est un peu de l'opéra-comique.

9^{es} CHOEUR **simplement** **Andante**

C'est un peu de l'air de l'opéra-comique, c'est un peu de l'opéra-comique.

10^{es} CHOEUR **simplement** **Andante**

C'est un peu de l'air de l'opéra-comique, c'est un peu de l'opéra-comique.

11^{es} CHOEUR **simplement** **Andante**

C'est un peu de l'air de l'opéra-comique, c'est un peu de l'opéra-comique.

12^{es} CHOEUR **simplement** **Andante**

C'est un peu de l'air de l'opéra-comique, c'est un peu de l'opéra-comique.

UNE DANGEREUSE AVENTURE

C'était à bord du "Sunrise", un brick de commerce sur lequel je m'étais embarqué pour effectuer le trajet de Liverpool à Whight.

Le patron, chaque soir, racontait sur le pont, aux hommes rendus libres de leur travail, de pittoresques histoires que je regrette de n'avoir pas notées.

Ce soir-là, il nous narrait la terrible aventure qui lui advint par le travers des îles Fidji, alors que le navire qu'il montait en qualité de troisième officier, venait d'être envahi par les sauvages, et que l'équipage, peu nombreux, était réfugié dans l'entrepont.

"La marée nous emportait vers le large; cependant nous étions loin d'être tirés d'affaire et notre cas restait assez mauvais. En effet, si les sauvages qui nous avaient envahis, se décidaient à abandonner le navire, ils mettraient certainement le feu en le quittant; si, au contraire, ils restaient, nous courions risque d'être noyés tous ensemble, conduits par ces habiles marins. Maintenant que vous connaissez la situation, veuillez me dire ce que vous auriez fait à notre place?" demanda le narrateur.

Personne ne souilla mot d'abord; puis deux ou trois auditeurs impatients prièrent instamment le vieux marin de continuer son histoire.

"Eh bien, il me vint une drôle d'idée; d'abord je la repoussai effrayé; mais j'en vins bientôt à penser que c'était là notre seule chance de salut: faire sauter le pont avec les sauvages dessus.

"Evidemment nous courions un grand risque; mais, si nous périssons avec nos ennemis, cela ne faisait au surplus qu'activer un peu les choses, et, si l'opération réussissait, nous étions débarrassés d'eux. Je soumis ces arguments à mes treize compagnons, qui tombèrent d'accord avec moi sur ce point, qu'il n'y avait rien de mieux à faire. Je me mis aussitôt à l'ouvrage.

"A travers la barricade de l'escalier bloqué, je pouvais voir que le gros de la troupe était réuni là; je mis donc sur un caisson environ la moitié de notre baril de poudre, et je montai le tout sur la plus haute marche de l'escalier, en disposant les choses de façon que la poudre touchât le dessous du pont. Comme je n'avais point de meche, je pris une planche raboteuse que j'inclinai comme une échelle, du caisson au plancher, et sur toute la longueur de laquelle je semai une mince traînée de poudre. Je me demande maintenant comment je ne fus pas entraîné par l'explosion; mais à ce moment je n'y songeais même pas.

"Je recommandai aux hommes de se tenir prêts à combattre, si cela devenait nécessaire, et je les plaçai à l'autre extrémité du faux pont. Nous ouvrimus tous les hublots, afin d'éviter autant que possible la pression qui pouvait écarteler le navire, et je mis le feu à la traînée de poudre. Je puis vous avouer que ma main tremblait; je savais que le pauvre vieil *Awashouk* et nous-même pouvions être réduits en miettes, mais je m'efforçais de ne pas trop songer à tout cela... Je vis une lueur d'éclair, et, à demi aveuglé, je fus renversé en arrière par l'explosion: au-dessus de nous c'était un chœur de damnés, des pas précipités. Avant que j'aie pu me relever, mes compagnons s'étaient élancés, le fusil à la main; je pris aussi un fusil et je les suivis aussi vite qu'il me fut possible.

"Dès le premier regard que je jetai sur le pont, je me sentis rassuré; les sauvages étaient dans un tel état qu'ils ne valaient pas la peine qu'on s'occupât d'eux; quelques-uns, emportés par l'explosion, avaient été projetés dans la mer; huit ou dix gisaient, à demi-rôtis, à l'avant sur la partie intacte du pont; les autres, pris d'une terreur panique, se jetèrent à la nage au premier coup de fusil. Le capitaine avec le second maître, gisaient sur le plancher; quatre matelots étaient morts et un cinquième mourut bientôt après. Nous les jetâmes pardessus le bord sans prendre le temps de déterminer la nature précise de leur mal.

"Je dus prendre le commandement du navire; et quoique je n'eusse pas, comme troisième maître, beaucoup de connaissance de la navigation, je réussis à ramener l'*Awashouk* à Falmouth, bien qu'il eût été assez maltraité par l'opération qu'il avait subie. J'ai souvent pensé que c'était une pitié de disloquer ainsi un bon vieux vaisseau; mais, si quelqu'un de vous

peut me dire comment j'aurais dû m'y prendre, je serais bien aise de l'entendre."

Le conteur regarda encore une fois autour de lui d'un air interrogateur, tout en sirotant son verre de grog; mais personne ne dit mot.

Imité de l'anglais par
C. DICKSON.

L'ANESSE DE BALAAM

Un prédicateur célèbre voyageait, il y a quelques années, dans une diligence. Il était dans l'intérieur, en compagnie de cinq personnes, parmi lesquelles deux dames qui avaient la prétention d'appartenir à la classe des beaux esprits. Quand le prêtre monta dans la voiture, ce fut entre elles assaut de plaisanteries plus ou moins spirituelles sur la religion et sur les prêtres. Le public, c'est-à-dire les trois autres spectateurs, de rire et de faire chorus avec elles. Ce fut bien pis quand le ministre catholique, dédaignant ces indignes propos, se mit à prendre son bréviaire et à réciter son office. Les caquets ne cessèrent point un instant. A peine le prêtre out-il fini, qu'une de ces dames lui dit ironiquement: "Monsieur l'abbé, vous voyez qu'on attaque la religion; vous devriez la défendre, car vous êtes un de ses ministres; pourquoi donc ne dites-vous rien? Ce n'est pas bien de votre part, vous ne nous édifiez pas. — Si je n'ai rien dit, répondit le prêtre sans se déconcerter, c'est que j'avais mes raisons. J'ai lu, en effet, dans la Bible, l'histoire du prophète Balaam, et j'ai vu que, lorsque l'âne de Balaam eut parlé, le prophète se tut. J'ai pensé qu'ici je ne pouvais être que le prophète, et j'ai voulu faire comme lui."

Cette vive répartie tourna les rieurs de son côté: personne n'osa plus rien dire contre la religion, et les beaux esprits, honteux et confus, crurent devoir à leur tour, et pour cause, faire comme le prophète Balaam.

UNE IGNORANCE DÉVOILÉE

Une dame regardait une gravure à l'étalage d'un libraire. Pendant qu'elle satisfaisait sa curiosité, un quidam narquois, voyant courir une araignée sur son chapeau, s'approcha d'elle et lui dit, en lui frappant sur l'épaule:

"Madame, vous avez une bête derrière vous."

La dame, surprise, se retourne et répond:

"Ah! pardon, monsieur, je ne vous savais pas là."

BIEN CERTAIN

Bouleau. — Je voudrais bien savoir si Berluret a beaucoup d'argent devant lui?

Rouleau. — Il en avait certainement hier quand je l'ai vu dans la rue.

Bouleau. — Ah! Comment cela?

Rouleau. — Il regardait la banque de Montréal.

A LA COUR DU RECORDER

Le magistrat. — Comment espérez-vous que je vais condamner votre

mari à la prison quand vous reconnaissez vous-même lui avoir jeté à la tête cinq fers à repasser, contre lui un seulement?

La plaignante. — Oui, Votre Honneur, mais aussi le soul qu'il m'a jeté j'oté m'a frappé!

DU TRAVAIL

Madame. — Jules, j'ai fait des biscuits toute la matinée et je suis très fatiguée. On peut dire que c'est un dur travail.

Monsieur (qui essaie infructueusement de mordre dans l'un d'eux). — Ah, oui, ma chère, c'est bien vrai ce que tu dis là.

ÇA SE PASSAIT AU KLONDYKE

Le mineur Pépitarde. — Voulez-vous une poignée d'or, on voilà, mais quand à vous donner à manger, cela m'est impossible.

Et le tramp sortit fort dépité.

TROP VITE

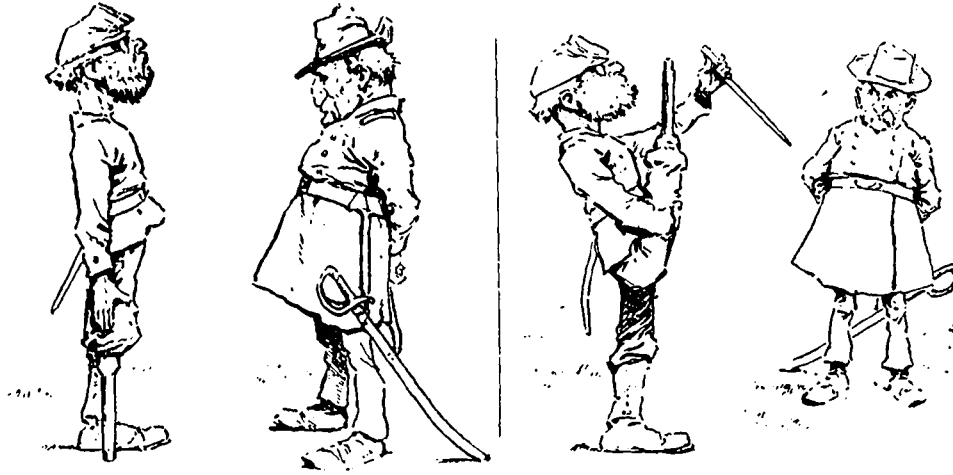
Elle. — S'il vous plaît, monsieur Ernest, voudriez-vous bien me tenir mon gant?

Lui. — Comment? Avant que vous ne le mettiez.



Je mis le feu. (Col. 1.)

UN ÉCHO DU CAMP DE TAMPA



I

L'officier de recrutement. — Cela prouve que vous êtes un brave de vouloir vous engager ; mais, mon pauvre ami, que pensez-vous pouvoir faire dans l'état où vous êtes ?



II

Lagouryane (qui a été soldat dans la grande guerre et clown au cirque Bailey). — Co que je puis faire, mon capitaine, je vais vous le faire voir en un temps, trois mouvements...

GRAND'MAMAN

Je suis dégoûté du cheval !

Vous croyez peut être que c'est pour en avoir trop mangé pendant le siège, à mon corps — ou du moins à mon estomac défendant ?...

Erreur !

Ou bien vous vous figurez que j'ai fait un essai malheureux d'adhésion à la secte des hippophages ?...

Vous n'y êtes pas !

Si je suis dégoûté du cheval, c'est tout bonnement parce que cette sale bête (elle a du poil aux pattes !) m'a fait rater mon mariage.

Une dot énorme !

Et une fiancée... Ah ! quelle fiancée !

Enorme aussi, la fiancée : mademoiselle Adélaïde Soupié.

Mais, moi, j'ai toujours préféré les jeunes filles un peu fortes... Au moins, on sait tout de suite à quoi s'en tenir. Tandis qu'avec les maigres !... On épouse un échalas et, tout d'un coup, sans s'en apercevoir, au bout de dix ans, on se trouve le mari de la Femme Colosse ! C'est une surprise bien désagréable pour les gens qui n'aiment pas le changement.

Je me serais donc, pour ma part, parfaitement accommodé de l'aimable embonpoint d'Adélaïde.

Mais va t'en voir s'ils viennent ! Il y a eu un cheveu !

Et quel cheveu !... Un cheval !

Où, je suis la victime de la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite.

Conquête absurde — oh ! combien ! — et dangereuse — incommensurablement.

Je vous vois d'ici sourire (ma vue est excellente) et je vous entends (j'ai l'ouïe très fine) murmurer d'un air plutôt égayé :

— Bon, encore un que sa monture a... semé, l'autre matin, sur le Cours-la-Reine.

Eh bien ! j'ai le regret de vous annoncer qu'une fois encore vous introduisez l'index très profondément sous l'arcade sourcilière.

En d'autres termes, vous vous mettez le doigt dans l'œil.

Car je suis d'autant plus difficilement désarçonné que je ne monte jamais à cheval...

Et que serait, du reste, la chute la plus douloureuse auprès de la catastrophe qui m'afflige !

Vous tenez à la connaître ?

Alors, laissez-moi reprendre les choses d'un peu haut.

Je suis joueur... Mais non pas un de ces joueurs mesquins à qui suffisent le loto patriarcal ou le nain jaune des familles.

Ce qu'il me faut, à moi, ce sont les émotions de la roulette, la fièvre du baccara, le péril des opérations de Bourse, et surtout... oh ! surtout... la folle agitation des hippodromes.

Ah ! les courses, les courses... Ma passion, ma vie !

Le pesage, le drapeau du starter, le départ, les cris " A 5 je donne. — Hip ! hip ! hurrah ! — Comme il veut, dans un fauteuil !... — A petit galop, les mains basses ! "

Puis l'arrivée, et puis...

Et puis la déveine, la guigne noire et les réflexions d'après coup :

— Parbleu ! c'est absurde. C'est *Machin* que j'aurais dû prendre !

Je ne sais, en effet, pas pourquoi c'est précisément celui qu'on devrait prendre qu'on ne prend jamais !

Il y a du symbole, là-dessous !

Or, j'avais, quant à moi, tellement... symbolisé, qu'un beau matin, je m'éveillai dans des dispositions matrimoniales que je ne m'étais pas soupçonnées jusqu'alors.

L'homme n'a pas été créé pour vivre seul... surtout quand il n'a plus le sou : c'est en vertu de cet adage que je me laissai conduire par mon notaire à l'Opéra-Comique, afin d'y faire la connaissance de mademoiselle Adélaïde Soupié.

Oh ! les choses ne traînèrent point.

Da plus, la dot me plut et, huit jours après la présentation, il fut décidé que l'on convierait pour le dimanche suivant, à la signature du contrat chez mes futurs beau-parents, le ban et l'arrière-ban des Soupié de Paris, de la province et de l'étranger.

Parmi cette avalanche de Soupié, on m'avait bien recommandé d'avoir des égards particuliers pour la vieille grand'mère d'Adélaïde, une bonne dame qui avait la discrétion d'habiter loin de la capitale et d'être d'une santé assez chancelante pour justifier toutes les espérances.

J'étais animé des meilleures intentions, et tout se fût évidemment passé le mieux du monde, si...

Mais aussi, je vous demande un peu pourquoi la Société des Steeple-Chases de France s'avisa d'utiliser la piste d'Auteuil ce dimanche-là !

Je n'ai jamais su résister à un steeple-chase.

Dieu m'est témoin, pourtant, que j'hésitai longtemps. Mais, à l'instant où j'allais peut-être triompher de la tentation, un ami (les amis n'en font jamais d'autres) vint m'offrir un tuyau... certain : des deux juments de prix qui se disputaient les faveurs du *betting* et que le programme dénommait l'une *Danse du Ventre* et l'autre *Grand Maman* : c'était cette dernière qui devait mériter seule la confiance des parieurs.

Et tout en déplorant le sans-gêne de cette fin de siècle qui baptise si irrévérencieusement de vulgaires cavales, je ne laissai entraîner à Auteuil, où je pontai sur *Grand Maman* comme un simple sapeur du génie.

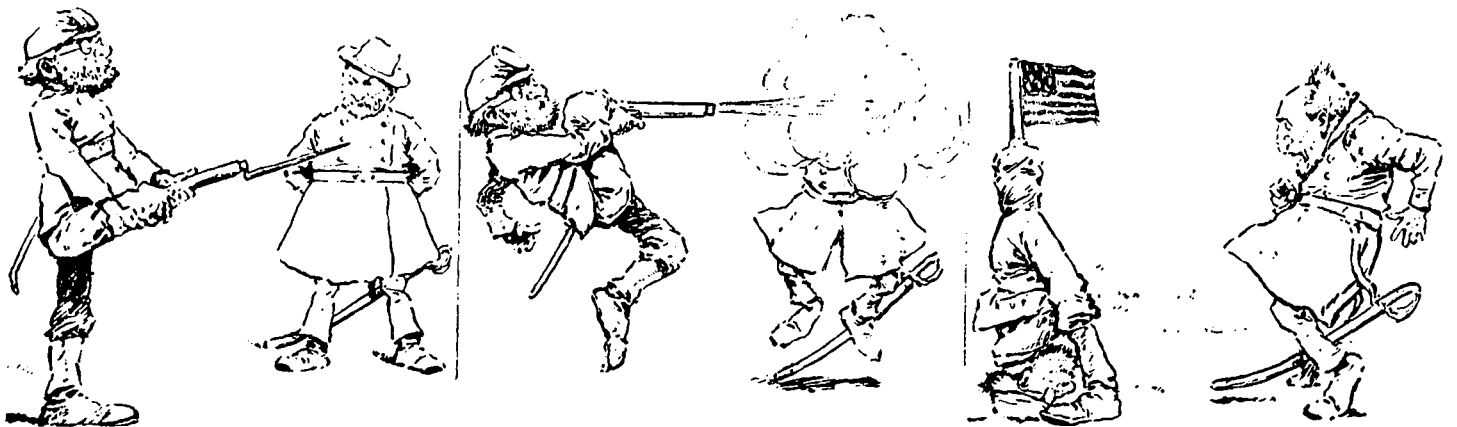
Fatale inspiration ! Cette Rossinante se comporta comme le dernier des chevaux de fiacre et ne fut même pas placée !

Quelle culotte !

Aussi, vous pouvez vous faire une idée de ma tête, le soir, à la petite sauterie des Soupié !

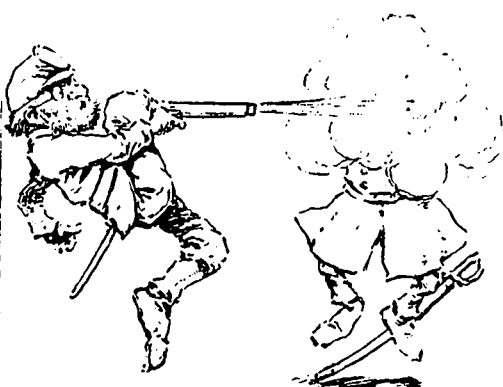
J'étais tellement absorbé dans mes tristes souvenirs, tellement occupé

UN ÉCHO DU CAMP DE TAMPA — (Suite et fin)



III

...ça, d'abord !... Double par en avant, coup lancé... contro infanterie, à gauche, parez !... Double pas en arrière... en prime parez et pointez. Volte face à gauche...



IV

...Et ça !... préparez... arme ! Joue... feu...



V

...Et ça encore !... Vive la République ! Cuba est à nous.

SAM A LAISSÉ LES \$4.00



Sam.—Je voudrais bien avoir li quatre dollars que j'ai donné pour ce chame ! Pas un de mes éves ne s'est éalisé.
 Uncle Johnson (qui est un peu sorcier).—Ne vous appelez-vous pas, Sam, des éves que vous avez oubliés ? Li éves que vous savez avoir évés mais que vous ne appelez pas à vous ?
 Sam.—Ça, c'est vrai. Plusieurs fois, je sais avoir eu des éves, mais, le matin, je ne pouvais plus m'en souvenir.
 Uncle Johnson (trionphant).—Ça, mon ché, c'est li éves des fées, ce sont ceux-là qui se éalisent.

à vouer l'animal artisan de ma ruine à la fureur de toutes les divinités infernales, que j'en oubliai la vieille grand'mère asthmatique dont il me fallait à tout prix conquérir les bonnes grâces.

Sans doute pour me rappeler à un plus juste sentiment de la réalité, mademoiselle Adélaïde vint me relancer jusque dans le petit fumoir où je cherchais à étouffer mes remords sous l'épais nuage de nicotine.

Il fallut me résigner à la valse de rigueur.
 Dès les premiers tours, ma fiancée me demanda :
 —Eh bien ! monsieur Léon, vous ne me dites rien de grand'maman ?
 O rage ! ce nom maudit ! Ah ça ! comment savait elle ?
 Et, sans même me donner le temps de la réflexion :

—Grand'Maman ! Ah ! la vieille haridelle efflanquée. En voilà une dont je vous engage à vous méfier ! S'il ne tenait qu'à moi, elle ne serait pas longue à faire connaissance avec l'équarisseur... Du reste, je... Eh bien ! eh bien ! mademoiselle... Qu'est-ce que vous avez donc ?

Adélaïde venait de se pâmer dans mes bras.
 Ce fut un trait de lumière.
 O quadruple gaffe ! J'avais confondu madame son aïeule avec le carcan qui m'avait si bien étrillé !

Je ne jugeai pas à propos d'entreprendre de me justifier.
 Aussi bien Adélaïde, revenue à elle, poussait déjà des cris d'orfraie en me traitant d'assassin, et je n'eus que le temps de m'esquiver pour échapper à la vengeance de toute la tribu des Soupié !

Si vous croyez qu'il n'y a pas de quoi être dégoûté du cheval !

Depuis ce temps-là, je ne peux plus en voir un, même en peinture... même dans le pot-au-feu.
 Et voilà comment je suis devenu cycliste.

LÉON VALBERT.

LE CHIEN PARLEUR

Un monsieur entre dans une taverne, à Bruxelles, et demande la carte du jour :

—Que mangera monsieur ? dit le garçon.
 —Donnez-moi pour commencer deux œufs sur le plat et une bouteille de vin blanc.
 —Et à moi aussi, dit le chien, qui s'est posé sur une chaise à côté de son maître.

Le garçon reste effaré.
 Quelques instants après, le consommateur le rappelle :
 —Garçon, donnez-moi un filet aux pommes.
 —Et à moi aussi, dit de nouveau le chien.
 Stupéfaction croissante du garçon.

À la table voisine se trouve un Anglais qui interpelle le monsieur et lui dit :

—Vous avez dû vous donner une peine énorme pour apprendre à parler à ce chien ?
 —Mais oui, beaucoup.
 —Vous ne consentiriez pas à le vendre ?
 —A aucun prix.
 —Je t'en prie, ne me vends pas ! s'écrie le chien d'un ton suppliant.

—Si l'on vous offrait mille livres sterling ? dit l'Anglais de plus en plus alléché.
 —Mille livres sterling, c'est une jolie somme, répond l'interlocuteur. Ils finissent par s'entendre.
 L'Anglais fait un chèque de mille livres et emporte le chien.
 —Puisque tu m'as vendu, s'écrie celui-ci en regardant son maître, je me vengerai et ne parlerai plus.
 Le vendeur était ventriloque !

JOYEUX BEAU-PÈRE

Le vieux père Laconnais.—Jeune homme, si vous voulez absolument épouser ma fille je n'y mettrai pas d'obstacles, mais, avant de rien conclure, commencez par vous faire assurer de \$10.000 en sa faveur.

Le futur époux.—Très certainement, monsieur Laconnais. Et quelle compagnie me recommandez-vous ?

Le vieux père Laconnais.—La meilleure de toutes, à mon avis, c'est la compagnie Paietousrisques. C'est la plus sûre car elle paie même le suicide.

IL NE POUVAIT S'ÉCHAPPER

Madame (au moment où la servante Brigitte vient, maladroitement, de laisser tomber le poulet qu'elle apportait sur la table).—Oh, ma pauvre Brigitte, que vous êtes maladroite ! Voilà notre dîner perdu.

Brigitte.—Non, madame, n'ayez aucune crainte, j'ai le pied dessus.

SINGULIÈRE RÉCOLTE

Le professeur.—Pouvez-vous me dire quelles sont les principales productions de l'île de C'aba ?

Le jeune Fines siècle.—Des nouvelles, m'sieu.

NOS PETITS CHÉRIS

La visiteuse.—Dis, Louise, est ce que ta maman est ici ?

La petite Louise.—Non, madame, maman est sortie pour l'après midi, elle est allée magasiner.

La visiteuse.—Et tu ne sais pas l'heure à laquelle elle sera de retour ?

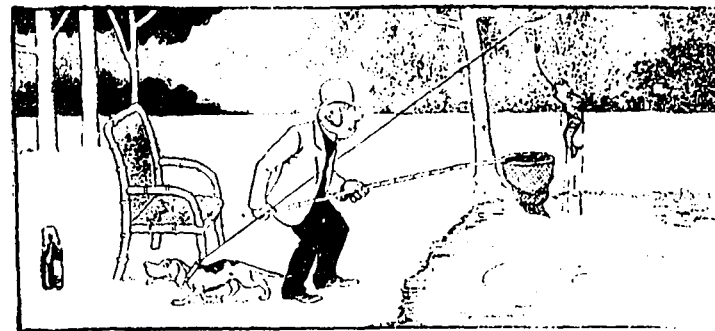
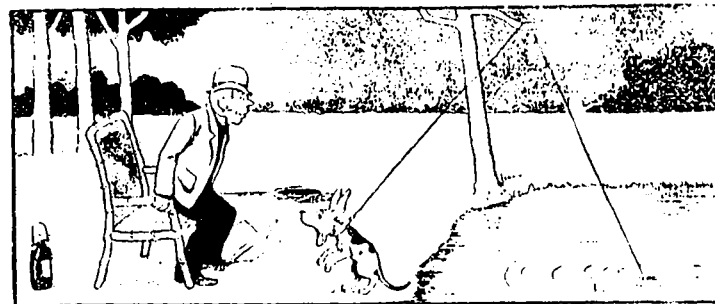
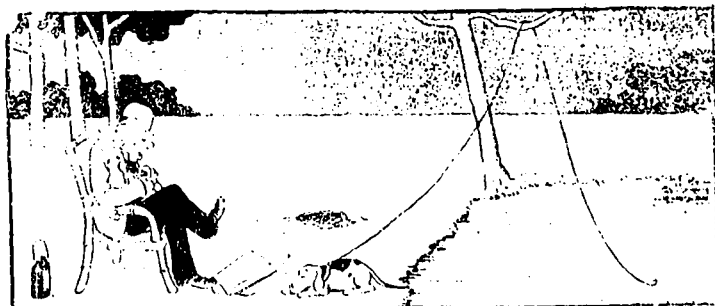
La petite Louise (courant à la chambre voisine dont elle ouvre la porte).—Maman, qu'est ce qu'il faut répondre, maintenant ?

II. LE LUI SEMBLAIT BIEN

Bigorneau.—Comment, tu me dis que tu vas célébrer tes noces d'or et ça ne fait que trois ans que tu es marié ?

Laripète.—Parfait. Mais il me semble à moi qu'il y a cinquante ans. Ça suffit.

DERNIER BREVET



I.—C'est en dormant que Muzodor l'a trouvé. Il faisait chaud, il s'était assoupi, son chien amarré à sa ligne. II.—Tout à coup il est réveillé par les aboiements désespérés de Médor aux trois quarts étranglé. III.—Il se précipite sur son épousette et Médor, bravement, sort de l'eau un magnifique poisson. Depuis ce jour Muzodor ne pêche plus autrement et a fait breveter son invention au Canada et aux Etats-Unis.

MODES PARISIENNES



CORSAGE EN TAFFETAS ROSE.— Ce gracieux corsage, de forme blouse, est fermé devant et dans le dos, et garni de petits rubans noirs très étroits froncés ; ceinture en taffetas avec nœud de côté, col garni d'un petit ruché, manches garnies de ruchons, surmontées d'un volant. Toquet en paille orné de roses rose et d'un nœud de ruban noir. Matériaux : 5 verges $\frac{1}{2}$ de taffetas, 27 verges $\frac{1}{2}$ de ruban.

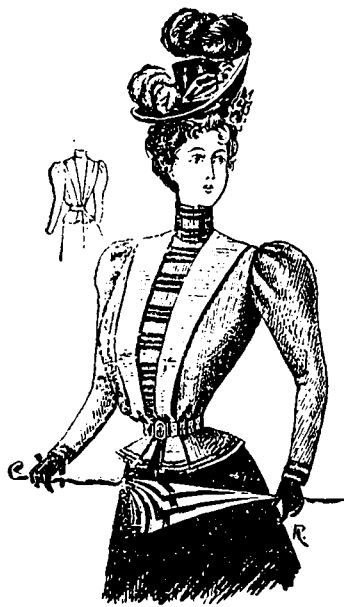
Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMÉDI)

No 266.— Cette blouse est particulièrement désignée pour une personne un peu forte, quoique pouvant être également employée par des dames minces. Elle est ajustée sous les bras et le tour de la taille, devant et derrière, forme pointe, ce qui allonge un peu la taille. Le dos est sans couture, bien ajusté aux épaules et formant pli à la taille. Les plis du devant sont arrangés sur une doublure bien ajustée. La fermeture est invisible et placée au milieu. Les manches, qui sont très collantes au bras, du bas en haut, sont faites à deux coutures terminées par deux pous à épaulette. Le col est droit, uni et se ferme au milieu. On emploie, pour le modèle ci-contre, du riche satin noir agrémenté de passementerie en soie noire. Serge, tweed, cheviotte, drap d'été, velours, soie et laine,



No 266. Corsage pour dame.



No 273. Jaquette Norfolk pour dame.

enfin toutes nouveautés, peuvent être employés à la confection de ce corsage, qui demande peu de garniture et exige une seule chose, être parfaitement ajusté.

Il faut 2 verges en 44 pouces de largeur pour une dame de moyenne grandeur. Grandeurs : de 32 à 44 pouces, mesure de buste.

No 273.— Quel est le vêtement qui peut remplacer la jaquette Norfolk comme utilité et confort ?

Celle que nous indiquons ci contre est en étoffe corderoy, une des couleurs les plus universellement adoptées cette saison. Le devant est à effet de blouse et forme basque derrière ; on porte avec cette jaquette la ceinture, si populaire cette saison, en fantaisie brillante et riche. La jaquette est confectionnée avec les pièces ordinaires de doublure et se ferme au milieu, sur le devant. Sur la doublure on ajuste l'étoffe qui se ferme sous le pli du côté gauche ; ce pli est coupé en sens opposé de l'étoffe et posé sur le bord afin de s'ajuster exactement à la couture de l'épaule. La portion au-dessous de la ceinture est coupée séparément et retenue par une couture. Du ruban de velours noir forme la garniture et est cousu en travers du devant afin de former trois bandes, les extrémités cachées par le pli. Le col comporte deux rubans en velours en haut et deux en bas. Les manches, par le bas, et le bas de la basque comportent également chacun deux de ces rubans.

Le chapeau allant avec ce vêtement est le dernier modèle du printemps ; est en velours et plumes d'autruche.

2 verges $\frac{1}{2}$ en 44 pouces de largeur sont requises pour la confection de ce vêtement quand il est destiné à une dame de moyenne grandeur.

Le patron 273 est coupé dans les grandeurs 32, 34, 36, 38 et 40, mesure de buste.

CLARA LLOYD.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMÉDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

CE QU'IL FAUT FAIRE QUAND ON EST GRAND

Un brave vigneron est invité par un ami à faire honneur à un verre de vin. "Accepté, dit-il, mais j'ai peu de temps ; je veux aller à vêpres et ensuite me confesser.— Vous confesser ! répond son ami un peu étonné... vous êtes trop grand pour vous confesser ! — C'est vrai, répond le brave vigneron ; aussi pour le faire, je me mets toujours à genoux."

Une réponse si spirituelle et si décidée fit taire l'interlocuteur.

MOYEN IRRÉSISTIBLE

Brigitte (hors d'haleine, entrant chez sa jeune maîtresse).— Oh ! mademoiselle, les deux jeunes messieurs à qui mademoiselle est engagée sont arrivés ensemble. Ils sont tous les deux dans le salon et je les ai entendu causer tous les deux de la chose. J'ai bien peur qu'il n'y ait du trouble.

Mlle Coquette.— Oh ! mon Dieu, quelle horreur ! Mais Brigitte, ma pauvre Brigitte, que dois-je faire ? donnez-moi un conseil ?

Brigitte (après avoir réfléchi quelques secondes).— Je vais arranger cela, mademoiselle. Je vais tout simplement dire à ces deux messieurs que vous êtes dans la désolation parce que votre père a perdu toute sa fortune. Il y en aura bien un qui s'en ira, j'espère !

Mlle Coquette.— Cette bonne Brigitte ! C'est cela, c'est cela.

(Deux minutes plus tard).

Brigitte (entrant en coup de vent).— Mademoiselle, ces deux messieurs sont partis ensemble comme si le feu était chez nous.

CELA S'EXPLIQUE

Le vieil habitant.— Il y a bien longtemps que je ne vous avais vu, monsieur Alamode. Et vous habitez toujours dans la partie tranquille de la ville ?

Le citadin.— Pas maintenant.

Le vieil habitant.— Comment, vous êtes déménagé ?

Le citadin.— J'ai deux jumeaux.

SOLUTION DIFFICILE

Bouleau.— Comment, le petit Cherchonneur et la petite Richensac ne sont pas encore mariés ?

Rouleau.— C'est assez difficile à conclure, mon cher ; elle ne veut l'épouser que quand il aura payé toutes ses dettes et lui ne peut arriver à les payer que quand il aura épousé une femme riche.

ELLES SE SONT BROUILLÉES

La petite Louissette (à une dame en visite).— Dis, madame, s'il vous plaît, veux-tu me laisser voir votre langue ?

La dame (étonnée).— Et pourquoi donc, ma chère ?

La petite Louissette.— C'est que maman dit toujours que vous avez une langue qui n'en finit pas. Et tu comprends que je voudrais bien la voir.

UN MÉDECIN ET SON MALADE

" Ah ! ah ! voilà du mieux, et le pouls est excellent ; vous avez, je le vois, suivi mon ordonnance. — Suivi ? non pas, s'il vous plaît, je me serais cassé le cou. — Comment cela ? je ne vous entends pas. — C'est que je l'ai jetée du troisième par la fenêtre et me voilà guéri."

DIPLOMATIE FÉMININE

Madame.— Es-tu content de notre nouvelle servante ?

Monsieur (vivement).— Oui, beaucoup !

Madame.— C'est ce que j'ai pensé. Je viens de la congédier.

TRAVAIL EXTRA



Pat a trouvé un travail supplémentaire de nuit. Il est vrai qu'il n'y a pas de paiement.

ÉPATANT !

FABLE-EXPRESS

Élevé sans un sou par un père rapace,
Un jeune homme, à cinq ans, a pu traduire
[Horace.

A six ans, il parlait onze langues très bien.
A sept ans, il levait vingt kilos avec chien !

Morale :

A père avare, fils prodige.

Une Recette par Semaine

Mlle F... (Montréal) — Voici une formule pour la fabrication de la pommade pour les lèvres : Mélangez intimement 4 onces d'huile d'amandes douces, 3/4 d'once de blanc de baleine, 1/4 d'once de cire blanche, 1/15 d'once d'huile d'amandes amères et 1/30 d'once d'huile de géranium. Colorez en rouge avec la racine d'orcanette.

B. DE S.

TRIO DE PROVERBES

Amitié réconciliée, plaie mal fermée.

x

Pour un plaisir, mille douleurs.

x

Le rire est fréquent dans la bouche des sots.

SANCHO PANÇA.

Variétés et Informations

Logé, nourri et chauffé pour quatre sous par jour.

Le problème de la vie à bon marché paraît enfin résolu par un philanthrope américain qui vient d'ouvrir à New-York, dans division-Street, une sorte de boarding house où les pauvres sont hébergés et nourris moyennant la faible somme de quatre cents par jour.

Au rez-de-chaussée se trouve le restaurant. Propre, bien éclairé par de hautes fenêtres, il est garni de hautes tables et de bancs, et sur les murs des chromos - lithographies sous verre égagent la pièce où plus de soixante

pensionnaires peuvent prendre ensemble leurs repas.

Le menu se compose, pour le déjeuner, d'un potage avec une tranche de bœuf, café et pain à discrétion, et pour le dîner, d'une portion de veau ou de porc avec des haricots, lait et pain comme au déjeuner.

Au premier étage est le dortoir où sont installés des lits en fer. Pendant la mauvaise saison, cette salle est chauffée par deux poêles. L'aménagement en est très simple, mais confortable.

Moyennant un sou de supplément, les pensionnaires ont droit au café le matin avec un petit pain. En fait d'économie il est difficile d'aller plus loin.

Montre minuscule.

Un horloger de Berlin expose en ce moment à sa vitrine une montre véritablement microscopique qui, au dire des experts, est un petit chef-d'œuvre de bijouterie.

Bien qu'elle soit composée d'au moins cent pièces différentes, montées avec une merveilleuse précision, la montre dont nous parlons ne pèse pas même un gramme... Son diamètre exact mesure neuf millimètres et son épaisseur ne dépasse pas trois millimètres.

L'aiguille des minutes a deux millimètres et demi et l'aiguille des heures deux millimètres de longueur. La plus grande roue du mécanisme intérieur pèse six milligrammes. Elle porte à sa circonférence treize dents qu'on ne distingue bien qu'à l'aide d'une loupe.

Quatre montres pareilles au bijou lilliputien dont il est question pourraient tenir aisément sur une pièce d'un franc, et, à elles quatre, elles pèseraient moins que la pièce de monnaie.

Toutes les vingt-quatre heures, le balancier exécute 435,618 mouvements de va-et-vient et parcourt une distance d'environ 6 kilomètres et demi.

Il a fallu créer tout un outillage spécial pour la fabrication de cette montre microscopique, au boîtier d'or, aux organes d'acier ; dont le prix atteint 8,000 francs.

Madame NAPOLEON LAMARCHE

Le Retour de l'Age l'avait rendue au dernier degré de la Faiblesse, les Médecins et les remèdes étaient impuissants à la guérir

Une amie lui sauve la vie en lui conseillant les PILULES ROUGES du Dr CODERRE, et aujourd'hui, elle est complètement guérie.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent toutes les maladies du retour de l'âge, aux Femmes faibles et pâles, elles donnent de nouvelles forces, font du sang nouveau et donnent une vigoureuse santé

Il y a des femmes qui exposent leur santé avec beaucoup de témérité. La santé pour une femme est le don le plus précieux, et toutes les femmes devraient s'efforcer de la conserver. Elle est plus facile à garder qu'à rattraper quand elle est perdue. Tenez le sang pur et le système fort et sain, et vous serez en état de résister à toutes les maladies. Les Pilules Rouges du Dr Coderre ont donné cet avantage à plusieurs femmes et elles en feront autant pour vous si, seulement vous voulez en faire un usage consciencieux. Nous publions aujourd'hui le témoignage élogieux que nous envoie Mme Lamarche, respectable dame de Saint-Henri, Montréal :



MME NAPOLEON LAMARCHE

Je suis née à Saint-Gabriel, P. Q., et je demeurais à Montréal depuis 30 ans. Il y a trois ans, je commençai à être très souffrante de maladie causée par le retour de l'âge. J'avais des douleurs dans la tête, mal d'estomac, mal dans le dos, des chaleurs qui me mettaient toute en transpiration, mal dans les côtés, dans le dos, et des douleurs dans tous les membres. De plus, ma digestion était très mauvaise, et j'avais perdu complètement la mémoire. J'étais toujours triste et bien découragée. Il m'était impossible de faire le moindre travail, et des semaines entières, j'étais obligée de rester couchée. Je ne pouvais rien manger, je vivais au pain et au beurre. J'étais rendue au dernier degré de faiblesse. Une amie me prenant en pitié, me conseilla de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, et aujourd'hui je suis complètement guérie. Je suis grosse et grasse et je fais tout mon ouvrage. Je ne souffre plus que d'une chose — c'est le besoin de toujours manger. Je ne manquerais jamais de dire un bon mot en faveur de ce précieux remède." Mme Napoleon Lamarche, 1 rue Rose de Lima, St-Henri, Montréal.

Le témoignage, le portrait et l'adresse que nous publions sont toujours ceux qui nous sont donnés au temps du témoignage. S'il arrivait que vous ne puissiez trouver ces femmes pour cause de déménagement, écrivez-nous, et nous ferons tout notre possible pour vous mettre en communication avec elles. Tous nos témoignages ne sont publiés que par le consentement des femmes qui nous les donnent après avoir été guéries par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissent toutes les maladies des femmes, facilement, simplement et sûrement. Il n'existe aucune raison sur terre pour qu'une femme souffre de dyspepsie, de brûlements d'estomac, d'acidité d'estomac, prostration, maux de tête, maux de sommeil, d'appétit, faiblesse de sang, leucorrhée, Thyréose, irrégularité et maladies du changement d'âge. Ce serait folie de tenter pareilles choses. Quand même vous auriez essayé beaucoup d'autres remèdes sans succès, ne vous découragez pas, pensez aux Pilules Rouges du Dr Coderre, le remède par excellence, le vieil ami de la femme et de la jeune fille, pensez au premier et seul remède qui guérit toutes les maladies des femmes, et ayez encore espoir. Si vous souffrez depuis longtemps, votre maladie est d'autant plus difficile à guérir, ne prétendez pas vous guérir avec une seule boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre, prenez en assez pour leur donner une chance d'agir. Ayez bien soin d'observer les Règles Hygiéniques que vous trouverez sur chaque circulaire qui entoure la boîte de Pilules Rouges du Dr Coderre ; en même temps consultez notre médecin spécialiste, écrivez lui une description complète de votre maladie, vous pouvez le consulter ABSOLUMENT POUR RIEN. Si vous le préférez, certifiez-nous pour un blanc de questions pour traitement, nous les envoyons pour rien à toutes les femmes malades qui en font la demande. Adressez toutes vos lettres "Département Médical, Boîte 2306, Montréal." Notre médecin seul ouvrira vos lettres et les tiendra confidentielles. DÉFIEZ-VOUS des pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c, la boîte, ce sont de dangereuses imitations. Refusez-les. Les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes, contenant 50 Pilules Rouges. Si vous marchez ne les ayez pas, envoyez-nous 50c, en estampilles pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat poste pour six boîtes. Nous les envoyons partout aux Etats-Unis et au Canada, sur réception du montant. Écrivez, ayez bien soin de nous donner votre adresse complète, afin d'éviter tout retard dans l'envoi.

A l'adresse :

Cie Chimique Franco-Américaine,

Département médical,

Boîte Postale 2306, MONTRÉAL, Qué

En Cour d'assises :

— Mais alors, demande le président à l'accusé, si ce n'est pas vous le coupable, quel est l'assassin ?

— L'assassin ? fait le prévenu en clignant de l'œil ; je connais un sénateur qui vous dira ça dans un an ou deux.

L'infortuné Chapuzot rencontre sur le boulevard un Méridional de ses amis.

— Comment va ? fait celui-ci.

— Ah ! mon cher, j'ai perdu toute ma fortune il y a six mois, mes enfants il y a six semaines, ma femme il y a huit jours ; moi-même, je suis fichu.

— Pas possible ! reprend le Méridional, très ému. Tu veux rigoler !

BUY

Coleman's Salt

THE BEST

Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Le maître lit un fragment de l'histoire de France : " Pour mieux battre le Sarrasin, Charlo-Martel se servit de la hache."

— Tiens ! interrompt l'un des jeunes auditeurs, chez nous, pour le sarrasin, on se sert du fléau.

UNE PAGE D'HISTOIRE

Courte mais bonne. Le Baum-Rhumal guérit sûrement les affections de la gorge et des poumons. Partout 25c.

NOUVELLE ROBE

POUR 10 CENTS

Un paquet des teintures 'Magnétiques' transformera votre vieille robe en une neuve. Ça se fait facilement et vite. Aucune étoffe peut être teinte tout en étant conservée souple et comme neuve, si vous faites usage des

TEINTURES 'MAGNETIQUES'

En vente partout, ou on vous enverra un paquet comme échantillon, pleine grandeur, aucune couleur, pour le prix 10c.

HARVEY MEDICINE CO., 421 rue St-Paul, Montréal.

VERNIER N'est pas le meilleur moyen de faire reluire sa peau. Donnez lui quelques doses des célèbres **Poudres de Condition** du Dr Harvey (Dr. Harvey's Condition Powder), et votre peau montrera par son brillant sa peau luisante, son activité, qu'elle a recouvré la santé.

En vente partout, ou un paquet, pleine grandeur, envoyé comme échantillon sur réception du prix, 25c.

The Harvey Medicine Co., - 421 rue St-Paul, Montréal.

Deux chasseurs dont l'un a été attaqué par des voleurs au détour d'un bois se rencontrent.

—D'où viens-tu? lui demande son ami en le voyant accourir tremblant

—Je viens... je viens... de la forêt.

—Et tu as peur en traversant les bois?

—Dame! j'ai été attaqué par des voleurs.

—Toi? allons donc?... Combien étaient-ils?

—Sept.

—Tu dis 7?

—Je dis sept!

—Dix-sept?

—Non... sans dix.

—Cent dix?

—Non, sans dix, sept!

—Cent-dix-sept?

—Mais non... sept, sans dix:

—Sept cent dix!

—Sapristi! sept, sans dix! sept!

—Sept cent dix sept?

—Mais non, que diable! je te dis sept sans dix... sept!

—Dix-sept cent dix-sept! C'est différent, et je te pardonne d'avoir eu peur.

**

A l'examen de médecine:

—Que remarquez-vous encore dans la gastrite aiguë.

Silence pénible.

—Un peu de toux, souille une voix charitable, mais trop haut.

Alors le candidat, vivement, méditant, pour n'avoir pas l'air d'avoir entendu:

—De tout... un peu!

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG MONTREAL.

Amusements et Sports

Rien ne plaît plus au public que le nouveau genre de spectacle organisé par les directeurs du Parc Sohmer; spectacles qui font défiler sous nos yeux de chatoyants costumes, tandis qu'ils nous remettent en mémoire les gracieuses opérottes d'antan et permettent de faire quelques excursions dans le domaine plus sérieux de l'Opéra Comique et même de l'Opéra.

Acteurs de talent, chanteurs et chanteuses aimés du public, chœurs très bien stylés et gracieuses ballerinos, voilà ce que, chaque soir, il nous est donné de déguster au Parc sans préjudice de numéros sensationnels de variétés.

Par ce temps d'étouffante chaleur il n'est qu'un seul endroit à Montréal où l'on puisse respirer un peu d'air frais on entendant d'excellente musique.

Le plaisir des yeux et des oreilles doublé de la parfaite béatitude qu'apportent les effluves fraîches et parfumées du fleuve.

PALLADIO.

Plusieurs Américains dinaient un soir dans un grand restaurant de Londres. L'un d'eux fit remarquer que le sherry était le vin de l'ennemi et demanda qu'il fût enlevé de la table. D'autres convives s'y opposèrent, disant que le vin était très bon et qu'il ne fallait pas être ridiculement patriote. La discussion s'échauffait, quand le garçon, pensant sans doute calmer les esprits, déclara que le vin ne venait pas du tout d'Espagne, qu'il était fabriqué à Londres.

Morale: Le propriétaire du restaurant a renvoyé le garçon.

**

Ballandard discute sur la guerre hispano-américaine.

—Il est certain, déclare-t-il, qu'une pareille situation ne peut se prolonger. Les communications avec les Etats-Unis étant coupées, le blé va nous manquer; la Havane bloquée ne peut plus nous envoyer ses cigares; enfin, voilà Manille, sous le coup d'un bombardement; d'où ferons-nous venir nos jeux de cartes?

**

Lu sur un prospectus cet effroyable avis dépouillé de tout artifice:

"Vins d'Algérie, genre Bordeaux, à 15 centimes."

**

A l'école primaire:

—Pouvez-vous me citer un mot en ail, dont le pluriel soit en aux?

—Oui, m'sieu: marmaille, marmots.

**

Vent-on savoir quel est le parfum actuellement le plus recherché par les Américains?

La peau d'Espagne.

LA GUERRE

La guerre aux affections de la gorge et des poumons par le *Baume Rhumal*. C'est la victoire assurée. 76

Poudre Dentifrice au Quinquina

De MOUNT

Excellente préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.

15 centims la boîte

Au restaurant.

—Je viens de trouver un bout de cigarette dans ce pain d'un sou?

—On ne peut cependant pas vous donner un cigare de la Havane pour ce prix-là!

**

Entre deux cuisinières:

—Alors, tu crois que je peux entrer dans cette place?

—Oui, ma chère, je les connais; à part qu'ils ont un enfant, ce sont de bien braves gens!

**

Le comble du zèle pour un membre de la Société contre l'abus du tabac:

—Interdire aux architectes de faire des fenêtres à tabatière.

**

Un cordon bleu est cité comme témoin dans une affaire d'assises où ses maîtres sont compromis.

—Dites-nous ce que vous savez, lui demande le président.

—Faire un peu de cuisine...

Crétinot, domestique, vient, avec son plumeau, de renverser une jolie statuette de porcelaine.

En voyant les débris qui jonchent le plancher, le maître s'écrie:

—Quel malheur! mon vieux Saxe!

Et Crétinot, avec un soupir de soulagement:

—Du vieux Saxe! Ah! tant mieux, j'avais peur que soit du neuf.

**

En cour d'assises:

Le président.—Accusé, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense?

—Non, mon président; faites pour moi comme si c'était pour vous!

**

Horrible coquille!

Un journal raconte un incendie qui détruisit une maison habitée par sept femmes: "On a retrouvé sous les décombres les corps complètement carbonisés des trois plus jeunes. Il ne reste plus que les quatre mères."

LA SOCIÉTÉ

DES ECOLES GRATUITES

DES ENFANTS PAUVRES, ETC.

A transporté ses bureaux au
No 80 Rue St-Laurent, 1er étage.
Distribution d'objets d'art tous les
soirs à 8.30 hrs P. M.

RACICOT, PERREULT & CIE

Fabricants et *Chapeliers et Manchonniers*

Importateurs de . . .

CHAPEAUX ET FOURRURES

DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS

No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE

Porte voisine de F. Lapointe, marchand de meubles

MONTREAL.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Ags.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 23.

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

En remettant quelque monnaie à un mendiant qui se tient sous sa porte cochère, un bon bourgeois s'informe de ses charges de famille et ajoute avec intérêt:

—Vous n'avez pas de parents?

—Pardou, monsieur, répond l'homme à la sébile: j'ai un frère qui est aveugle comme moi... mais nous ne nous voyons pas!

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10

MONTREAL

Prudhomme fils lit tout haut un récit de chasse au sanglier:

—L'animal fut enfin tué par une balle qui l'atteignit au défaut de l'épaule...

—Tant il est vrai, interrompt sentencieusement Prudhomme père, que nous ne saurions trop nous corriger de nos défauts!

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 133



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mlle A. Aubertin, Mlle E. Grégoire, Mlle M. Remillard, O. Warnault, F. Damsereau, S. Bulo et fils, Oscar Decelles, A. Sincennes, A. Payette (Montreal, Q.), Mlle M. Devost (Bic, Q.), Dr J. A. A. Lafabvre (Joliette, Q.), N. Durocher (Longue-Pointe, Q.), W. Deschamps, Pierre du Sault (Québec, Q.), A. Bolvin (St-Ambrise, Jeanne Lorette, Q.), Henri Valade (St-Laurent, Q.), Clovis Guimond (Berlin, N. H.), Mlle M. Fillion (Cohoes, N. Y.), J. B. Fournier, J. D. Thibault, E. Cloutier (Fall-River, Mass.), A. Couturo (Haverhill, Mass.), Mlle Marie St-Bilaire (Lowell, Mass.), A. Champagne (Lowell, Mass.), A. Dion (Manshang, Mass.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Oscar Decelles, G. Ste-Julie, S. Mulo et fils, 333 Ontario (Montreal, Q.), W. Deschamps, Pierre du Sault (Québec, Q.), J. B. Fournier, 250 Flint St (Fall River, Mass.).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Troubles de Cuisine évités . . .

La femme qui se sert d'un poêle à bois ou au charbon passe la meilleure partie de son temps à la cuisine; celle qui se sert d'un poêle à gaz prépare son repas pendant que l'autre attend que son feu s'allume. Le

POELE DU MONTREAL GAS CO'Y

donne au plus haut point toutes les commodités pour la cuisine. Il est toujours prêt, ne manque jamais de s'allumer, il n'a pas besoin de tisonnier, ne fait ni saloté, ni fumée, et est une grande économie comparé au poêle à bois et à charbon. Il a tellement d'avantages qu'il faudrait un livre pour les indiquer. Ecrivez pour une copie de notre "Cuisine au Gaz", un pamphlet très utile et instructif, contenant un chapitre de recettes originales — envoi franco de port.

PRIX: No 8, \$16; No 9, \$25

au comptant. Nous montons nos poêles gratis, vous n'avez pas de note de plomber à payer; ou, alors, nous vous montons un de nos poêles No 8 dans votre maison pour \$100 sur commande et \$600 par un les deux années suivantes, après quoi le poêle devient votre propriété absolue.

Pour \$10.00, GENERATEURS A EAU CHAUDE, toujours prêts à servir. QUALIFIERES de toutes espèces pour chaudières à vapeur, chambres d'us-fants, etc., etc.

The Montreal . . . Gas Co'y

Bâtisse New-York Life, Place d'Armes, MONTREAL



Un plongeon dans la mer

Bains dans de la véritable eau de mer aux BAINS LAURENTIENS, pendant quelque temps. Le grand bassin déborde de véritable eau de mer.

Douche et nage, 25c
Enfants, - - 15c

JOUR DES DAMES:—Le lundi matin et le mercredi après-midi.

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Graig et Beauvry

Les gaietés de la correctionnelle:
Le juge.—Agent, vous avez arrêté deux cyclistes roulant sans lanterne; l'un est immédiatement descendu de machine, tandis que l'autre a continué sa route sans vous écouter.
L'agent.—C'est bien cela, monsieur le juge.
Le juge.—Comment avez-vous fait pour le rattraper?
L'agent.—Je suis monté sur la machine du premier cycliste.
Le juge.—Comment, sans lanterne! Vous serez condamné également.

Le maître.—Quel est le pluriel du mot *Piédestal*?
Babylas.—Ça dépend oùsqu'on se trouve, m'sieu.
Le maître.—Comment cela?
Babylas.—Mais oui, m'sieu. Si on est dans un Musée, on dit: les *pièdes* *taux* des statues; mais si on est dans une cathédrale, on dit: les *pièdes* *des* *stalles* des chanoines.

AUJOURD'HUI COMME HIER

Vous ne trouverez qu'un remède vraiment efficace contre les affections de la gorge, c'est le *Baum. Rhumal*

Monsieur et Madame ont invité quelques amis à déjeuner. Après le café, Madame remplit les petits verres d'eau-de-vie et Monsieur en indique la provenance.

—C'est, dit-il, de l'excellent calvados...

—Calvados, chef-lieu Caon, dit une petite voix flûtée. C'est la fille de la maison, âgée de 6 ans, qui tient à montrer qu'elle connaît sa géographie. Poliment, les invités en font la constatation, et bientôt la conversation s'engage sur la politique; on parle de la Chambre, du ministère...

Et de nouveau retentit la petite voix flûtée:
—Ministère... chef-lieu Quimper!

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE avec le choix sur une collection de chromos-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, et autres grands noms. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 35 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL,

Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUPELL, Administrateur.

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

—Ah! Monsieur... il n'est pas de bonheur plus pur que le mariage!
—Vous êtes marié depuis?...
—Depuis ce matin.

Calino consulte un guide du parfait jardinier et y lit qu'au mois de mars on "continue" à semer des carottes, oignons, poireaux, radis, etc.
—Sapristi! s'écrie-t-il très ennuyé, et quand on n'a pas commencé?

Tel. Bell 784

D^r F. T. DAUBIGNY

Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

Écurie de première classe

378 et 380 Rue Craig
MONTREAL

Spécialité: Chirurgie

The Promotive of Arts Association, Ltd.

Incorporé par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.

Distribution de Tableaux

ET D'OBJETS D'ART

Tous les **MERCREDIS**

Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle

TOUS

Les **Premiers Mercredis** du mois.

Prix du billet, **25 cents.**

Le docteur X... a quelquefois le mot plaisant.

Un de ses clients, mari d'une charmante jeune femme, lui disait dernièrement après une consultation :

—C'est que, vous savez, je tiens à la vie, je ne veux pas mourir encore...

—Vous avez tort, riposta le docteur... Votre femme ferait une bien jolie veuve!

Un sénateur recommande un de ses protégés au chef du personnel d'une grande administration.

—Il nous faudrait pour ce poste, déclare celui-ci, un homme de tête, d'énergie, de volonté.

—Sous ce rapport, soyez tranquille, c'est un garçon qui vient à bout de tout ce qu'il entreprend. Tenez, un exemple : il est parvenu à faire fabriquer ses cigarettes par sa belle-mère, qui ne pouvait sentir l'odeur du tabac!

50 ANS EN USAGE!

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^r CODERRE

PILULES DE Noix Longues (Composées) De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Au restaurant.

—Garçon, ce café ne vaut rien; c'est de l'eau claire.

—Cependant, monsieur, ici le café est reconnu pour sa bonté.

—Une bonté qui va jusqu'à la faiblesse!

Un jeune avocat défend avec conviction une soubrette très au courant des secrets de l'anse du panier.

Le prix exact du porc frais, *Salva reverentia...*

—Maitre Le Verbeux, interrompt le président, pas de latin de cuisine, je vous en prie!

—Je ferai observer au Tribunal que je suis ici avocat d'office.

LAPRÈS LAVERGNE
Photographes
N^o 360 RUE ST DENIS
TEL BELL 7283 MONTREAL
MARSHAND 843 P.Q.



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de...

COUTELLERIE importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...

L. J. A. SURVEYER, Quincaillier
8 Rue St-Laurent.

Faussees dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES
J. G. A. GENDREAU, DENTISTE
Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

On discute la question de savoir si le Gouvernement peut décacheter les lettres.

—Moi, dit Calino, je trouve que le cabinet noir a du bon, quand ce ne serait que pour permettre à la police de savoir quels sont ceux qui écrivent des lettres anonymes.

Trop bon.

Au restaurant, entre clients:

—On n'a pas marqué sur la note la bouteille de Beaune. Faut-il faire corriger l'erreur?

—Oh! pourquoi faire gronder ce pauvre garçon!

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 135



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LE DUC DES COQS.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal. Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 22 juin, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Ourling Oigar," fait à la main valant 10c pour 5c.